





No. _____
LIBRARY
OF THE
DEPARTMENT OF STATE.

ALCOVE, F 2263
SHELF, .G97 Vol. 3







13 267
HISTOIRE
NATURELLE, CIVILE
ET GEOGRAPHIQUE
DE
L'ORENOQUE,
Et des principales Rivières qui s'y
jettent.

Dans laquelle on traite du Gouvernement, des
Usages & des Coûtumes des Indiens qui
l'habitent, des Animaux, des Arbres, des
Fruits, des Résines, des Herbes & des Raci-
nes Médicinales qui naissent dans le Païs.

Par l'e P. JOSEPH GUMILLA, de la Compagnie
de Jesus, Supérieur des Missions de L'ORENOQUE.

Traduite de l'Espagnol sur la seconde Edition,
par M. EIDOUS, ci-devant Ingenieur des
Armées de S. M. C.

TOME TROISIE' ME.



A AVIGNON,
Et se vend à MARSEILLE,
chez JEAN MOSSY Libraire, à la Canebiere.

M. DCC. LVIII.

F
2263
697


2331 1752
07 43
65714 50423
Vol. 3



HISTOIRE
NATURELLE, CIVILE
ET
GEOGRAPHIQUE,
DE
L'ORÉNOQUE.

CHAPITRE XXXVII.

*Du Poison mortel appelé Curare.
Sa composition & son activité.*

✽  ✽ LORSQUE je considère
la nature des poisons
dont se servent les In-
diens de l'Orénoque ,
j'ai peine à me persua-
der que des Peuples aussi stupides
& aussi grossiers aient été capables
de les découvrir , & je suis tenté de

Tome III. A

croire que le Démon leur en a donné la connoissance , pour hâter la ruine des hommes , dont il est l'ennemi déclaré.

Poison
mortel
appellé
Curare.

La Nation *Caverre* , la plus inhumaine , la plus féroce , & la plus cruelle de toutes celles de l'*Orenoque* , possède la composition d'un poison , qui l'emporte par sa violence sur tous ceux que l'on connoît jusqu'aujourd'hui. Elle s'en réserve le secret , & le vend aux autres Nations , qui vont l'acheter elles-mêmes , ou qui l'envoient acheter par des commissionnaires , ce qui lui rapporte un bénéfice considérable. Ce poison , qu'on appelle *Curare* , se vend dans des petites marmites de terre , dont la plus grosse peut en contenir quatre onces. Il ressemble par sa couleur à du Sirop , il n'a aucun goût ni aucune acrimonie particulière. On peut le mettre dans la bouche , & même l'avaler sans aucun danger , pourvu qu'il n'y ait aucune playe sanglante ni dans la bouche , ni aux gencives , parce qu'il exerce

Il n'agit
que sur
le sang.

DE L'ORENOQUE. 3

toute son activité sur la masse du sang , & il suffit qu'il en touche une goutte , pour que celui qui est dans les parties du corps , se fige sur le champ avec une vîtesse étonnante.

Qu'un homme vienne à être blessé avec une flèche de *Curare* , quand même la playe n'excederoit pas la piqueure d'une épingle , tout son sang se fige , & il meurt sans avoir le tems de prononcer trois fois le nom de J E S U S.

Etant appliqué sur la plus petite égratignure, il fige toute la masse du sang.

Un Soldat originaire de Madrid , appelé François Masias , lequel a été depuis Enseigne de l'escorte de nos Missions , qui aimoit l'histoire naturelle , & qui se plaisoit à étudier les propriétés des plantes , des animaux & des insectes , fut le premier qui me fit connoître l'activité instantanée de ce poison. Je suspendis mon jugement , & m'en remis à l'expérience. Nous rencontrâmes peu de tems après une troupe de Singes jaunes , dont les Indiens sont très friands , & qu'ils appellent *Arabata* dans leur langue. Les Indiens de nôtre suite se dis-

Epreuve de ce poison.

4 HISTOIRE

Opéra-
tion in-
stantanée
du *Curare*.

posèrent à en tuer tout autant qu'ils pourroient, j'en pris un à part, & le priai d'en tuer un, qui se tenant debout sur une branche de Palmier, empoignoit de la main gauche une feuille qui étoit au-dessus. La flèche l'atteignit au milieu de l'estomac, il leva la main droite, qu'il tenoit pendante, & essaya d'arracher la flèche, comme ces animaux ont coutume de le faire, lorsqu'elles ne sont point frottées de *Curare*; mais à peine y eut-il porté la main, qu'il tomba mort au pied du Palmier. Je courus aussitôt pour le prendre, quoique je ne fusse pas fort éloigné, & ne lui trouvant aucune chaleur dans l'exterieur du corps, je le fis ouvrir depuis l'estomac en bas; mais je fus extrêmement surpris de n'en trouver aucune au dedans, pas même dans le cœur, lequel étoit environné d'une grande quantité de sang figé, noir & froid. Il n'y en avoit presque point dans les autres parties du corps, & le peu qu'il y en avoit dans le foie, étoit dans le

DE L'ORENOQUE 5

même état que celui du cœur. Tout son corps étoit couvert par dehors d'une écume froide jaunâtre , ce qui me fit juger que la froideur excessive du *Curare* , glace le sang sur le champ , & que celui-ci , à la vûë de son contraire , se retire dans le cœur , où ne se trouvant pas assés à couvert , il se fige , & se gèle , & cause la mort de l'animal , en lui suffoquant le cœur.

Ce que je viens de dire du *Curare* a fourni aux curieux une ample matière de raisonnemens , tant sur la racine , on le liène dont on le tire , que sur sa composition singulière , & surtout sur l'effet instantané qu'il produit ; & quoique le Lecteur n'ait formé aucun doute sur cet article , ainsi qu'il l'a fait à l'égard de quelques autres de cette Histoire , je ne laisserai pas de rapporter ici ce qu'en dit le P. Acuna , de la Compagnie de Jesus , dans le mémoire qu'il présenta au Roi , au retour d'un voyage qu'il fit au *Marannon* , par l'ordre de l'Audience Royale de *Quito*.

Le Pere Acuna décrit dans ce mémoire toutes les Rivières qui se jettent dans ce grand Fleuve , leurs bouches , leur étendue , & les Nations qui y habitent ; & venant à parler de la Rivière de *Treinta* , il dit entr'autres choses , que ses bords sont habités par les Indiens *Topajosas* , Nation vaillante & guerrière ; ajoutant : *que ces Peuples frottent leurs flèches avec une espece de Poison si subtil , que ceux qui en sont blessés , meurent sans aucune ressource.*

Ce Religieux ne donne aucune description de ce poison qui puisse servir à nous le faire connoître , & il est à croire qu'il ne l'auroit point oubliée , s'il eût été parfaitement instruit de sa couleur , de sa qualité , & de sa composition ; mais je ne suis point surpris que les Indiens dont il parle ayent découvert un poison que les *Caverres*, tous grossiers qu'ils sont , ont trouvé eux-mêmes. D'un autre côté , si l'éloignement qu'il y a entre la partie inférieure du *Marannon* ,

& celle qu'occupent sur l'*Orénoque* les *Caverres*, & les autres Nations belliqueuses qu'il y a entre deux, étoit moins considérable, je croirois sans peine que le *Curare* passe de main en main jusqu'aux *Tapajosas*. Cependant, comme ce poison est pour ces Peuples une chose estimable, dans la supposition que les *Tapajosas*, ni aucune des Nations voisines ne le fabriquent point elles-mêmes, elles peuvent se le procurer par le moyen de ceux qui en font trafic.

Je passe sous silence plusieurs autres réflexions que j'ai faites sur l'activité du poison dont je parle, pour faire part au Lecteur d'une chose qui n'est pas moins admirable; & c'est que l'Indien ayant dépecé son singe, le mit dans le pot & le fit cuire, ce que tous les autres firent aussi; je ne trouvai point étonnant qu'ils mangeassent de cette viande, quoiqu'elle fût d'un singe qui étoit mort par le poison; mais ce qui me surprit fut, de leur voir manger les cail-

8 HISTOIRE

lots de sang , qu'ils avoient mis aussi dans le pot , & qui contenoit en soi toute l'activité du poison. Je leur fis plusieurs questions là-dessus , & je fus si satisfait de leur réponse , que je m'hazardai à manger un de ces foyes de singe , qui me parût aussi savoureux que celui du cochon le plus délicat , à moins que la faim ne m'ait trompé , & dans la suite , ils n'en tuoient jamais , que je ne goûtasse de leur chasse. Ce poison agit avec la même activité sur les Tigres , les Buffles , les Lions & les autres animaux féroces , & même sur les oiseaux , au point qu'un Indien qui se trouve en présence d'un Tygre , n'en est nullement émû : il prend une flèche , & pointe le Tygre avec d'autant plus de sang froid , qu'il est sûr de ne le point manquer , & il suffit qu'il le blesse aux narines , ou dans quelque autre partie du corps , pour qu'il tombe mort sur la place , après avoir fait deux ou trois bonds.

Facilité
avec la
quelle
ils tuent
les Ty-
gres.

Lorsque je réfléchis sur ce poi-

son funeste , & sur la facilité avec laquelle les Nations de l'*Orénoque* se le procurent , je ne puis m'empêcher de louer la sage Providence du Très-haut , qui empêche ces Barbares de connoître les réssources infaillibles qu'ils ont dans le *Curare* , pour qu'ils puissent profiter des lumières de l'Evangile ; & en effet , quel est le Missionnaire , l'Espagnol & le Soldat , qui pourroit vivre chez eux , si tandis qu'ils méprisent leurs flèches & leur *Curare* , ils ne s'épouvantoient point du bruit du fusil ! d'ailleurs cette arme n'est pas si sûre , qu'on puisse faire fond sur elle , plusieurs circonstances étant capables d'en empêcher l'effet ; au lieu que le poison dont je parle agit toujours sûrement , & avec tant de force , qu'il ne laisse pas le tems à celui qui en est atteint de se recommander à Dieu. D'ailleurs il n'y a point de remède qui puisse lui résister ; car quoiqu'un enfant ait découvert au Pere Jean Rivère , qu'il ne faisoit aucun effet sur ceux qui ont du sel dans

La flèche de *Curare* est plus à craindre que le fusil.

la bouche , & que ce Religieux en ait fait avec succès l'expérience sur differens animaux , ce Remède n'est point praticable , peu de gens étant d'humeur à garder long-tems du sel dans leur bouche , outre que si on l'a dans la poche , le poison ne donne pas le tems de l'en tirer.

Origine
de ce
poison ,
& la ma-
nière de
le pré-
parer.

Nous venons de voir avec étonnement la force du *Curare* , examinons maintenant la manière dont les Indiens composent ce poison. Ils le tirent d'une racine du même nom , qui est unique en son espèce , car elle ne pousse ni feuilles , ni rejettons , & elle se tient toujours cachée comme si elle craignoit de manifester sa malignité occulte. Elle ne croît point , comme les autres plantes , dans les terres ordinaires , mais dans la vase corrompue des lacs qui n'ont aucune issue ; ce qui fait qu'on ne boit de ces eaux que dans une extrême nécessité , parce qu'elles sont extrêmement épaisses , d'une couleur , d'un gout & d'une odeur insupportables. C'est

dans la vase de ces sortes d'étangs
 que croît la racine de *Curare*, Sa va-
 digne production de cet amas d'in-peur
 mondices. Les Indiens *Caverres* ra-cause la
 massent ces racines, qui sont de mort à
 couleur grise, ils les lavent, les deux
 coupent par morceaux, & les font vieilles
 cuire à petit feu dans de grandes tout au
 marmites, dont ils confient le soin
 à la vieille la plus inutile de la
 Peuplade, & lorsque celle-ci est
 morte par la violence des vapeurs
 qui s'en élèvent, ce qui est assez
 ordinaire, ils en mettent une au-
 tre à sa place, sans qu'elles s'en
 formalisent, & sans que les voisins
 ni les parens y trouvent à redire,
 parce qu'ils sçavent que c'est là la
 destinée des femmes de leur âge; à
 mesure que l'eau se refroidit, ces
 malheureuses travaillent à leur mort,
 étant obligées d'exprimer ces raci-
 nes pour que l'eau s'impregne
 mieux de leur qualité, ce qu'elles
 continuent de faire, jusqu'à ce
 que l'eau ait pris la couleur du si-
 rop; & alors la pauvre vieille ex-
 prime, autant que ses forces peuvent

Expe- le permettre , la liqueur qui est
riences dans la marmite , & jette les raci-
qu'on nes comme inutiles ; elle met du
fait pour bois au feu , continuë à la faire
connoî- cuire , mais à peine commence-
tre si le r'elle à bouillir , qu'elle meurt em-
poison poisonnée , & il en vient une secon-
est à de , qui subit quelque-fois le mê-
point, ou me fort.
non.

La liqueur étant diminuée d'un tiers , & ayant pris la consistance requise , l'infortunée cuisinière crie pour en donner avis , & aussi-tôt le Cacique suivi de ses Capitaines , & des habitans , vient examiner le *Curare* , pour voir s'il est tel qu'il faut ; & voici ce qu'il y a de plus étonnant dans cette opération. Le Cacique trempe la pointe d'un bâton dans le *Curare* , & en même tems un des enfans qui sont à sa suite , se blesse avec la pointe d'un os , à la jambe , à la cuisse , au bras , ou dans tel autre endroit qu'il lui plait , & à mesure que le sang se présente à l'ouverture de la playe , le Cacique approche la pointe du bâton du sang sans le tou-

Il est étonnant que des Peuples aussi grossiers puissent préparer une telle composition.

cher , ce qui le feroit figer & tue-
 roit le patient ; fi le fang , qui
 étoit fur le point de fortir , fe ré-
 tire , le poifon a toute la perfec-
 tion requife , s'il s'arrête à l'en-
 trée & ne rentre point , il s'en
 faut peu qu'il ne l'ait acquife ,
 mais s'il coule , comme il doit le
 faire naturellement , il a encore
 befoin de cuiffon , & l'on donne
 ordre à l'infortunée vieille d'y pro-
 ceder , au péril de fa vie , après
 quoi on l'éprouve de nouveau , &
 lorsque le fang fe rétire comme il
 le doit par une antipathie natu-
 relle , on eft sûr que le *Curare* a
 toute l'activité néceffaire.

Si quelque Savant Botanifte avoit
 découvert cette racine , & qu'il en
 eût connu la malignité occulte , on
 n'en feroit point étonné. Si le fa-
 meux Trithème , ou le célèbre Bor-
 ri , ou quelqu'autre fameux inven-
 teur de la Chimie , à force de rai-
 fonnemens & d'expériences , eût
 trouvé cette compofition , il feroit
 digne de nos éloges , & la chofe
 ne nous fuprendroit point : mais

qui pourra s'imaginer que ce soit là l'ouvrage de la Nation la plus grossière & la plus barbare de l'*Orénoque*, à moins qu'on ne convienne qu'elle en est rédevable au Démon ! & c'est ce que je crois sans peine. Mais que seroit-ce, & quelle activité ce poison n'auroit-il pas, s'il étoit préparé par quelqu'un de nos Chimistes, selon les règles de l'art, & avec les instrumens nécessaires !

L'auteur
cite les
témoins
de ce
qu'il
avance.

Au reste, quoique j'aye eu plusieurs fois ce poison entre mes mains, je ne sçaurois dire, que je l'aye vû composer, mais ce que j'en ai rapporté me vient de si bonne part, qu'il ne me reste aucun doute là-dessus. Le Pere Joseph Cabarte, qui a dirigé pendant près de quarante ans les Missions de l'*Orénoque* est le seul de nos Religieux qui ait été chez les *Caverres* avec un Indien *Saliva*, fort intelligent & fort honnête homme, qu'il bâtit sous son nom. C'est d'eux que j'ai appris pour la première fois ce qu'on a vû ci-dessus.

Ayant été depuis à l'*Orénoque* j'ai ouï raconter la même chose à plusieurs Indiens de différentes Nations, qui vont eux-mêmes acheter toutes les années le *Curare* à la foire, & qui en rapportent de petits pots, qu'ils gardent avec autant de soin que s'ils renfermoient quelque baume précieux, & comme leur rapport à cet égard a toujours été unanime, je ne sçauois douter que la composition du *Curare* ne soit telle que je l'ai décrite.

Ce poison conserve sa force & son activité jusqu'à la dernière goûte, quoique les Indiens le laissent à découvert dans les pots, ce que j'attribuë à l'union & à la condensation de ses parties. Mais ce qui mérite une attention particulière, est que les flèches en étant une fois frottées, elles conservent leur vertu pendant un grand nombre d'années, quoique ce qu'on en emploie pour cet effet, ne monte pas à la valeur d'une dragme, & l'on ne s'est point encore aperçu qu'il ait rien perdu de son activité.

Ce poison conserve long-tems sa vertu.

té. J'ai seulement remarqué dans les differens voyages que j'ai fait dans ces forêts , que les Indiens , en tirant une flèche de leur carquois , soit à la chasse ou à la guerre , ont soin d'en mettre la pointe dans leur bouche , & leur en ayant demandé la raison , ils m'ont répondu : „ que la chaleur de la bouche , „ jointe à l'humidité de la salive , „ augmentoit l'activité du *Curare* , „ & en rendoit l'effet plus sûr ; „ & la raison m'a paru assez naturelle.

Les Indiens avant de se servir de leurs flèches , en mettent la pointe dans la bouche , & pourquoi ?

Voici un autre poison dont la malignité est infiniment supérieure à celle du *Curare*. (a) On trouve dans l'Isle de *Makassar* dans les Philippines un grand arbre approchant du laurier , dont il sort des vapeurs si malines & si funestes , qu'il est extrêmement dangereux d'en approcher , lors même que le vent est le plus favorable , & il ne faut que le flairer ou le toucher , pour perdre la vie à l'instant. Les Insulaires en tirent un suc vénimeux d'u-

(a) Salmon. Tom. 2. Part. 2. Cap. 3.

DE L'ORENOQUE. 17

ne activité étonnante , dont ils frotent les pointes de leurs armes , employant pour cet effet les criminels qui ont mérité la mort : si ceux qui ont été condamnés à ce supplice , en échapent , ils obtiennent leur liberté , & le pardon de leurs crimes , ce qui les oblige à user de tous les soins & de tous les préservatifs imaginables pour s'en tirer à leur avantage. Ils se couvrent de plusieurs habits , ils se bouchent les yeux & les narines , le mieux qu'ils peuvent , & quoique ce travail se réduise à percer le trou de l'arbre avec une vrille , à y introduire un tuyau , & à mettre dessous un vaisseau pour recevoir la liqueur qui en sort , il est cependant rare qu'ils en échappent. Cette liqueur conserve son activité , à un tel point , qu'après qu'on en a une fois frotté les flèches , les poignards & les lances , si quelqu'un vient à en être blessé vingt - ans après , il meurt sans avoir le tems d'y apporter remède. M. Salmon rapporte à ce sujet que

quelques Européens s'étant trouvés dans l'isle dans le tems où un Indien avoit été condamné à ce genre de supplice , ils voulurent essayer si la Theriaque pourroit le sauver ; & les Juges le leur ayant permis , deux Médécins se placerent à côté du criminel dans le dessein de le secourir au besoin , mais ce fut inutilement , le patient étant mort , avant que d'avoir pû éprouver l'effet de leur remède.

Le *Curare* est donc inférieur à ce poison pour plusieurs raisons : 1°. Parce qu'il n'agit point sur ceux qui ont du sel dans la bouche. 2°. parce qu'encore , que sa vapeur tuë une ou deux vieilles destinées à le préparer , la racine ou la *Béjuque* dont on le tire ne fait aucun mal , à quoi l'on peut ajouter qu'il ne tuë ni par son odeur , ni par ses éfluves , comme celui dont on vient de parler.

Voici quelques autres poisons qui ne sont pas moins dignes que les autres de la curiosité du Lecteur.

CHAPITRE XXXVIII.

Autres poisons funestes : leur activité. Précaution avec laquelle les Indiens s'en servent. Manière dont je les ai découverts.

CE n'étoit pas assez pour les Peuples de l'Orénoque d'avoir trouvé le *Curare* pour se détruire ; ils ont été chercher dans les simples plusieurs autres poisons que la nature avoit pris soin de leur cacher, ne faisant pas attention que le moyen dont ils se servent pour mettre leur vie en sûreté , est celui-là même qui les en prive plutôt.

Les Indiens ont d'autres poisons pour se détruire les uns les autres, indépendamment du *Curare*.

Le hazard m'a fait découvrir chez eux un autre poison , qui étant pris en petite quantité , avec les alimens ou la boisson , ôte infailliblement la vie à celui qui en use , lui causant une fièvre qui le réduit à l'état d'un véritable squelette. Les Indiens *Jiraras* l'ap-

Poison
de four-
mis.

Fourmis
d'une fi-
gure ex-
traordi-
naire.

pellant *Irruqui Alabuqui*, c'est-à-dire, *poison de fourmis*. Voici à quelle occasion j'en eûs connoissance. Voyageant en 1718 dans les plaines de la Rivière d'*Apure*, je fus m'asseoir sur un tronc d'arbre, en attendant que les Indiens qui m'accompagnoient eussent achevé de se baigner, ainsi qu'ils ont coutume de le faire trois fois par jour. Je vis venir à moi une fourmi d'une grosseur extraordinaire, qui avoit le corps couvert de bandes noires, jaunes & rouges, & dont la marche me surprit beaucoup, car ayant jetté les deux pied de devant sur ses épaules, elle venoit à moi la tête levée. Charmé de la beauté de ses couleurs, & de sa marche extraordinaire, je prenois un plaisir singulier à la considérer, la pourchassant avec un bâton. A quelque tems de-là, j'en vis sortir plusieurs autres de même espèce, que j'écartai de même, pour ne point être obligé de quitter ma place. Sur ces entrefaites, il arriva un

Indien , qui jetta un cri épouventable , & me dit d'un ton effrayé :

Day jebaca , Babi , Alabuqui , Ajaduca ! *Que faites-vous mon Pé-*

re , ces fourmis sont remplies de ve-

nin. Je m'éloignai aussi tôt , & me

mis à examiner l'Indien , qui , moins

secrèt que ses compatriotes , me

dit : „ ces fourmis sont braves & fort

„ vénimeuses : si une seule vient

„ à picquer , elle cause une fièvre

„ d'un jour : si deux picquent à la

„ fois , la fièvre dure d'avantage ;

„ mais si le nombre en est plus

„ grand , on court risque de per-

„ dre la vie. Les Indiens qui ai-

„ ment le meurtre , tirent de ces

„ fourmis un poison avec lequel

„ ils se vengent de leurs ennemis.

Com-
ment je
décou-
vris ce
secrèt.

Déposi-
tion de
l'Indien.

„ Ces fourmillières ne contiennent,

„ jamais trente fourmis , comme

„ tu le vois (elles étoient toutes

„ sorties) mais elles fournissent

„ assez de poison pour tuer beau-

„ coup de monde. „ Là-dessus , je

lui demandai la manière dont on

les prenoit , & comment on en ti-

roit ce poison ; & il poursuivit

Maniere ainsi : „ comme ces fourmis sont
dont on „ coleriques , & quelles aiment à
prend „ mordre , on les prend les unes
ces four- „ après les autres avec un flocon
mis. „ de coton , & les posant sur le
„ bord d'un pot , on les coupe
„ par la moitié , de façon que le
„ ventre tombe dedans , au moyen
„ de quoi il n'en échape aucune ,
„ & celui qui les prend & qui les
„ coupe n'en reçoit aucun mal.
„ Après que ces moitiés de four-
„ mis ont bouilli quelque tems
„ dans leur eau à petit feu , on
„ les retire , & après que l'eau
„ est refroidie , il se forme dessus
„ une toile de graisse , que l'on
„ ramasse , & que l'on conserve ,
„ non point dans des canons de
„ roseaux , car elle pénétreroit à
„ travers , mais dans des os de
„ Tygres , de Singes , ou de Lion ,
„ où elle se conserve parfaitement.
„ Et sçais-tu , lui dis-je , la ma-
„ nière dont tes camarades s'en
„ servent ? Oüi Père , répliqua
„ l'Indien ; mais je te prie de me
„ garder le secret , mes camarades

„ me tueroient , s'ils sçavoient que
 „ je te l'eusse découvert. Ne crains
 „ rien lui dis-je , & parle-moi
 „ sans crainte : tu sçais , continua-
 „ t'il , que lorsque nous nous as-
 „ semblons pour boire de la *Chicha*,
 „ la politesse exige que nous nous
 „ donnions à boire les uns les au-
 „ tres , sans quitter la *Tutuma* ,
 „ ou le verre , pendant que l'autre
 „ boit. Lors donc qu'un Indien
 „ veut se venger de son ennemi ,
 „ il attend que nous soyons assem-
 „ blés pour boire ensemble , il
 „ présente à boire à ses amis , & lors-
 „ que le tour de son ennemi est
 „ venu , il met sous l'ongle du
 „ pouce un peu de cette graisse
 „ de fourmi , il prend la *Tutuma*
 „ & ne faisant semblant de rien , il
 „ met le pouce dans la *Chicha* ,
 „ & donne à boire à celui qu'il
 „ veut tuer ; & comme il donne
 „ à boire à beaucoup de monde ,
 „ & que les autres en font de
 „ même , le meurtrier reste in-
 „ connu ; & lorsque la nuit d'après
 „ le malheureux meurt de la fié-

Précau-
 tion avec
 laquelle
 ils don-
 nent ce
 poison.

„ vre , on ne peut ſçavoir qui l'a
„ empoisonné. „

Raisons
qui con-
firmement
la vérité
de ce
récit.

Tel est le récit que me fit l'Indien , & j'y ajoute d'autant plus de foi , que j'ai ſçû qu'on avoit dénoncé à la justice plusieurs Indiens qu'on accusoit d'avoir de ces sortes de canons de poison , & que plusieurs Miosſſionnaires en avoient découvert un grand nombre , qu'ils avoient enſoûis dans la terre , pour qu'on ne pût point les trouver. Je lui tins le ſecret , comme je le lui avois promis , mais ſa déclaration nous ſervit beaucoup , & pour qu'elle ſerve de même aux Miſſionnaires qui viendront après nous , je vais les inſtruire d'une coutume qu'il eſt bon qu'ils ſachent.

A quelque heure qu'un Miſſionnaire arrive chez un Indien (je parle de ceux qui ne ſont point encore inſtruits) ſoit pour viſiter un malade , ou pour telle autre cauſe que ce puiſſe être , on lui préſente auſſi - tôt une *Tutuma* pleine de *Chicha* ; l'on ſe tien-
droit offenſé , ſ'il réfuſoit d'en
boire

boire , & il suffit pour les satisfaire qu'il en goûte tant soit peu. De plus, dans les Peuplades , qui commencent à se civiliser, les Indiens ne s'assemblent jamais pour boire , qu'ils n'invitent le Missionnaire à cette fête , & il les fâcheroit beaucoup , s'il refusoit de s'y trouver. Dans ce cas il doit s'asseoir près du Cacique , & commencer par boire le premier à la santé des convives, n'en fit-il que le semblant. Prévenu qu'il est de la coutume qu'ont les Indiens de se servir du poison, qu'il ne boive jamais de *Chicha* , que celui qui la lui présente n'en ait bû le premier , & quand même il refuseroit de le faire , il doit lui faire entendre que les blancs en usent ainsi , & que cette conduite est une marque d'amitié , tant de la part de celui qui offre la boisson , que de celui qui l'accepte. Nos Missionnaires approuverent fort cette conduite, lorsque je leur en fis part , & je suis sûr qu'elle sera approuvée de tous ceux qui liront mon ouvrage , & qui savent

Les Indiens présentent à boire à leurshôtes dès qu'ils arrivét , & ce seroit les indisposer que de se refuser à cette politesse.

Moyen de se garantir du poison.

26 HISTOIRE

les risques que nous courons dans ces contrées ; n'y ayant point d'Indien qui soit d'humeur de s'empoisonner pour en empoisonner un autre. Cette précaution devient inutile la première fois qu'on entre chez une Nation , parce que ces sortes d'Indiens sont extrêmement novices & ne sont occupés dans le commencement que de la curiosité & de la crainte.

Les Indiens n'ont point d'antidote contre ce poison. Je crois que la dent du *Cayman* en est un.

Je demandai à mon Indien s'il ne savoit point de remède contre ce poison , il me dit que non , que celui qui le prenoit , en mourroit infailliblement , & que s'il en connoissoit quelqu'un , il me le découvreroit avec franchise. J'assistai depuis plusieurs malades , qui avoient été empoisonnés , & auxquels la fièvre n'avoit laissé que la peau & les os : les uns vivent plus & les autres moins : on remarque en tous une vivacité étonnante dans les yeux , & je crois que cette différence vient du plus ou du moins de poison qu'ils ont pris dans la

DE L'ORENOQUE. 27

Chicha. Herrera (a) parle d'un poison tout-à fait semblable.

Les Indiens *Tunevos* craignent si fort ce poison , & les autres de même espèce , qu'il n'y a qu'eux parmi toutes les Nations de l'*Orénoque* , qui s'abstiennent des assemblées où l'on boit de la *Chicha* , & qui n'en fabriquent point chez eux ; & la chose m'a paru si remarquable, que je n'ai pas voulu la passer sous silence. Mais cette conduite est bien moins l'effet de leur vertu , que de la crainte & de la méfiance qu'ils ont les uns pour les autres. Voici un autre poison qui n'est pas moins funeste que les deux dont je viens de parler.

Crainte
que les
Indiens
en ont.

Dans ces vallées immenses , remplies d'épaisses forêts , uniquement habitées par des bêtes féroces , on trouve une si grande quantité de couleuvres & de vipères , qu'on a peine à se le persuader. On y trouve entr'autres une espèce de Serpent remarquable par la variété de ses couleurs , & par la vitesse de

(a) Decada 1. Lib. 7. Cap. 16.

sa marche , qui se distingue de tous les autres par une touffe de poils déliés , qui lui croît sur la tête , lorsqu'il est parvenu à une extrême vieillesse.

Poil de
de cou-
leuvre
extrê-
mement
veni-
meux.

Effet
du fatal
poison.

L'Indien
Joseph
meurt
empoï-
sonné.

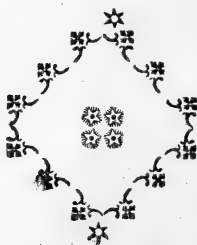
Qui a appris à ces Indiens aveugles & barbares que ces poils sont un poison cruel & sanglant ? Ils le connoissent , ils s'en servent , eh ! plutôt à Dieu que ce fut moins souvent ! je ne doute point que le Démon ne leur ait communiqué ce secret , pour assouvir l'envie qu'il a de perdre le genre humain. J'ai donné à ce poison l'épithete de *Sanglant* , parce qu'à peine en a-t'on avalé un poil , soit avec les alimens , soit avec la boisson , entier , ou coupé par morceaux , qu'on commence à vomir le sang à pleine bouche , & l'hémorragie ne finit qu'avec la vie , sans qu'on ait pu trouver jusqu'à présent un remède pour en arrêter la violence. L'Indien Joseph Cabarte , que j'ai cité ci dessus pour témoin de la composition du *Curare* , va m'être garant de l'effet dont je viens

de parler. Ce vertueux Indien avoit servi près de cinquante ans nos Missionnaires avec un amour & une fidélité singulière, partageant avec eux les peines & les travaux de leur ministère. Il venoit d'aider depuis peu le Pere Jean Rivero à fonder la Mission de S. François Regis de *Guanapalo*, lorsqu'un malheureux vieillard, picqué de ce qu'il avoit donné à l'Eglise plus d'étenduë qu'il n'en vouloit, lui donna pour se venger un des poils dont j'ai parlé. Le poison ne tarda pas à faire son effet, & lorsque l'hémorrhagie lui eut donné quelque relâche, il demanda le viatique, & mourut avec une résignation héroïque, pardonnant à son ennemi, & défendant à ses enfans de lui faire aucune peine, s'ils venoient jamais à le découvrir.

Les Indiens ont encore chez eux une grande quantité d'herbes vé-
nimeuses, dont ils se servent pour
se défaire de leurs ennemis, & ils
donnent le nom d'*Tervateros* à ceux
qui en font usage. J'aurois beau-

Symp-
tomes
du poi-

coup de choses à dire sur cette espèce de poison , parce que plusieurs Indiens de ma connoissance en ont ressenti les effets , mais il me suffira d'apprendre au Lecteur , que les chairs de ceux qui meurent empoisonnés avec ces sortes d'herbes, s'ouvrent dans toute l'étendue du corps , & qu'au lieu de sang , il en sort une humeur jaunâtre , dont l'écoulement finit en peu de jours par la mort du malade. Je n'ai jamais pû connoître ces herbes , & il peut se faire que quelque Missionnaire soit plus heureux que moi à cet égard. Dieu veuille que cela arrive , & qu'on découvre en même tems quelque antidote pour en empêcher les effets.



CHAPITRE XXXIX.

*Des Serpens vénimeux qu'on trouve
dans ces Païs.*

§. I.

*Du Serpent monstrueux appelé
BUIO.*

LEs playes que Dieu envoya sur l'Egypte pour punir l'endurcissement de Pharaon , de ses Ministres & de tous les habitans Idolâtres de ce Royaume , sont , selon moi , moins nombreuses que celles dont la justice divine afflige les Païs de l'*Orénoque* & de la plûpart des Fleuves qui lui portent le tribut de leurs eaux , dans la vûë de châtier la conduite barbare des Peuples qui les habitent. Je crains en commençant ce Chapitre , qu'à la vûë des fleaux dont je vais parler , plusieurs Missionnaires n'aban-

donnent la résolution qu'ils avoient prise d'arroser ce terroir de leurs sueurs ; mais lorsque je fais attention que c'est Dieu qui enrôle ses Soldats , qu'il s'en reserve le choix , & qu'il leur donne la valeur & les forces nécessaires pour combattre , ma crainte cesse , & avec autant plus de raison , qu'on n'a jamais ouï dire dans nos Missions qu'aucun Religieux ait péri ni par le poison , ni par la morsure des Serpens , ni par les griffes des Tygres , ni par la dent des *Caymans* , ni d'autres bêtes semblables.

Gros
Serpens
appelés
Bnios.

Le premier Serpent qui se présente à nous , & qui est aussi le plus frequent dans ces Païs , est le *Bnio* , que les Indiens *Jiraras* appellent *Aviofa* , & d'autres , comme les Indiens de *Quito* , *Madre del Agua* , *Mere de l'eau* , parce qu'il demeure ordinairement dans l'eau. Cette couleuvre monstrueuse ressemble à un vieux tronc de Pin abattu , & qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines. Elle a autour de son corps une espece de

barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des arbres sauvages, & elle est apparemment un effet de la poussière ou de la bouë qui s'attache à son corps, que l'eau humecte & que le Soleil dessèche. Sa longueur est ordinairement de huit aunes, & sa grosseur à proportion. Son mouvement, quand il marche est à peu près aussi imperceptible que celui d'une aiguille qui marque les minutes dans une montre, & j'ai peine à croire qu'il fasse une demi lieuë de chemin dans une journée; son corps fait dans la terre où il passe une traînée, comme feroit un mâit, ou un gros arbre que l'on traîneroît. J'ignore quel est son mouvement dans les Rivières & dans les lieux marécageux; sa vue seule épouvante, & si l'on se rassure, c'est parce qu'on sçait qu'elle est extrêmement lente à se mouvoir. Cependant ceux qui connoissent l'étenduë & la malignité de son souffle, cherchent leur sûreté dans la fuite; mais le cas est, que lorsqu'il entend du bruit, il leve la

34 HISTOIRE

Moyen dont il se sert pour étourdir sa proye & pour s'en saisir.

tête , s'alonge d'une ou deux aunes , se tourne vers le Tygre , le Lion , le Veau , le Gibier , ou l'homme , (a) dont il veut se saisir , & ouvrant sa gueule , il pousse hors de soi un souffle si vénimeux , qu'il étourdit la personne ou l'animal qui passe par l'endroit où il le dirige , & lui fait faire un mouvement qui le mene vers lui malgré soi , jusqu'à ce qu'il soit assés près pour qu'il le puisse avaler , ce qu'il fait , à moins que quelque obstacle ne l'en empêche.

Cet animal ne mâche point , mais il avale peu à peu.

Cet animal n'a point de dents , (b) , ce qui est cause qu'il lui faut beaucoup de tems , & même des jours entiers pour avaler sa proye. Il a le gosier si grand , qu'il avale à force de tems un bœuf d'un an , lui suçant le sang & le suc , à mesure qu'il l'avale , de sorte qu'on lui a souvent enlevé d'animaux qui étoient déjà à moitié

(a) Piedrahita , Cap. 1. pag. 7.

(a) Le Pere Mathias de Tapia dans son mémoire présenté au Roi en 1715.

dans son corps , sur lesquels on n'a découvert aucune blessure , mais qui n'avoient plus de substance.

On trouve souvent de ces *Buios* étendus au Soleil ; auxquels les cornes d'un Daim servent de moustaches , parce qu'elles n'ont pû passer par son gosier ; mais après qu'il a digéré le gibier , il s'en débarrasse , & va chercher une nouvelle proie , sûr de ne pas la manquer , s'il peut l'atteindre avec la vuë , à moins , comme je le dirai tantôt , que quelque obstacle ne s'y oppose ; car si dans le tems qu'il attire à soi un animal par la vertu attractive de son souffle , il vient à en passer quelqu'autre , qui marche avec vitesse , il coupe ce souffle : celui qui étoit à la veille d'être pris , reprend ses forces , & s'échape au danger qui le menaçoit. De-là vient qu'on ne doit

point aller seul dans ce país , mais mener toujours avec soi un camarade , afin que si par hazard un *Buio* en attire un , l'autre puisse couper son haleine , ou avec le

Moyen
d'arrêter
son sou-
fle, & de
s'en ga-
rentir.

chapeau , ou avec quelque autre corps étranger , après quoi l'on peut continuer son chemin , sans se mettre en peine de ce monstre. C'est là la conduite que tiennent les Peuples dans les païs desquels se trouvent ces couleuvres. Il n'y a rien jusqu'ici qui doive nous surprendre , si l'on en excepte la grosseur démesurée de la couleuvre dont je parle ; car cette vertu attractive lui est commune avec le *Scorzon* , ou crapaud vénimeux , qui attire les lézards à soi par le même moyen ; il ouvre la gueule , & quelque effort que ceux-ci fassent , il faut nécessairement qu'ils y tombent ; avec cette différence que le *Scorzon* étant petit , son souffle permet au lézard de faire quelques efforts pour se sauver , au lieu que celui du *Buio* étant d'un plus gros volume , ne laisse pas la même liberté aux animaux qui se trouvent dans la sphère de son activité.

Beaucoup de gens , qui se sont trouvés exposés au danger dont je

parle, assurent que cette vertu attractive laisse une entière liberté de jugement ; mais dans qu'elle détresse ne doit pas être celui qui ayant perdu le sang froid, & la présence d'esprit nécessaire pour fuir, se sent attiré malgré lui dans la gueule de ce monstre carnassier & insatiable ! on voit par ce qui précède que la couleuvre dont parle M. Hansloane dans les Transactions Philosophiques de la société Royale de Londres, est différente de celle que je viens de décrire, car celle-ci n'a ni dents, ni défenses, ce qui fait qu'elle est obligée d'avaler sa proie sans la mâcher, au lieu que M. Hansloane suppose que la sienne blesse d'abord sa proie, & la suit des yeux, l'instinct, lui ayant appris qu'elle mourra dès que le venin aura exercé sur elle toute son activité. Il n'en est pas de même du *Buio*, qui, comme j'ai dit, après avoir découvert sa proie, ouvre la gueule, darde son souffle sur elle, l'attire à soi après l'avoir étourdie, &

l'avale. Le serpent de notre sçavant Anglois a cela de particulier, qu'il ne sçauroit rétenir l'animal qu'il a blessé avec ses dents.

Je vais maintenant répondre à une objection, que les sçavans ne manqueront pas sans doute de me faire. Comment se peut-il, diront quelques-uns, qu'on ne donne point les ordres nécessaires pour détruire des bêtes si dangereuses & si funestes? Avant de répondre, je dois observer qu'il faudroit aussi en donner pour les tygres, qui sont innombrables, pour les lions, les caymans, les ours & les léopards des bruyères, qui font des ravages infinis, & pour plusieurs autres animaux qui infestent ces païs.

Raisons
pour les-
quelles
on ne
peut ré-
médier
à ces
fleaux.

Cela supposé, voici, selon moi deux raisons pour lesquelles on ne peut remédier à ces fleaux. L'une est la disette d'habitans, qui rend ces païs presque déserts; l'autre l'étendue immense de ces contrées, & la quantité de bois, de forêts & d'étangs qu'on y trouve; ces

DE L'ORENOQUE. 39

deux causes se donnent mutuellement les mains , car la disette d'habitans fait qu'on ne peut détruire ces bêtes , comme il conviendrait de le faire ; & l'étendue des bois & des forêts , leur fournit un vaste champ pour la multiplication de leur espèce. De là vient que Dieu ordonna à son Peuple de ne point exterminer tout à la-fois les Cananéens , de peur que leur pays étant devenu désert , les bêtes ne s'y multipliasent , & ne les détruisissent à leur tour (a)

Au reste quoique les pays où l'on fonde de nouvelles Colonies soient remplis d'une infinité de bêtes sauvages & d'insectes nuisibles, on remarque cependant qu'à mesure qu'elles se peuplent , cette épidémie y diminue tous les jours par le soin qu'on a de chasser les

ils diminuent cependant tous les jours.

(a) Deuteron. Cap. 7. V. 22. *Non poteris eas delere pariter , ne forte multiplicentur contra te bestiae terrae.* Et dans l'Exode , Cap. 7. V. 29. *Non ejiciam eos à facie tua uno anno ; ne terra in solitudinem redigatur , & crescant contra te bestiae.*

Spé-
c-
ta-
cle éfra-
yant.

uns & de tuer les autres, si bien qu'au bout de quatre ans, on ne trouve plus à six lieuës à la ronde, ni Tygres, ni Buïos, ni autres couleuvres semblables, les habitans se faisant un plaisir & une fête de découvrir leur répaire & de contribuer à leur mort. Un de nos Religieux m'a conté plusieurs fois que passant de *Caracas* aux Missions de l'*Orénoque*, il s'offrit tout d'un coup à sa vûë un spectacle des plus effrayans qu'on puisse imaginer; c'étoit un *Buïo* monstrueux, qui ayant dardé son souffle sur un Cayman, en avoit, déjà avalé une aune & demie, qui étoit le tiers de la longueur de cet animal; le *Buïo* le tenoit assujetti par l'autre partie du corps avec sa queue, qu'il avoit entortillé trois fois autour. Les habitans des maisons voisines ayant appris ce qui se passoit, accoururent sur le lieu, les uns avec des fusils, les autres avec des lances, & d'autres avec des flèches, ils blessèrent tous à la fois la Couleuvre, & à l'instant le lit du

DE L'ORENOQUE. 41

ruisseau où elle étoit fut rempli de sang. Le *Buio* vomit avec violence la partie du Cayman qu'il avoit avalée : celui-ci étoit mort, mais le *Buio* donna beaucoup de l'embarras, & un de ces hommes s'appercevant qu'il se déffendrait tant qu'il seroit dans le ruisseau, lui jetta un lacet autour du cou avec lequel on le tira à sec & on le tua. Le maître de cette troupe le fit écorcher, pour envoyer sa peau à *Caracas*, elle étoit tachetée de blanc & de gris avec une symetrie admirable, & après qu'elle fut sèche, elle avoit sept aunes & trois quarts de long, sur trois quarts de large, & il est à croire qu'ayant été séchée au soleil, elle s'étoit considérablement retirée.

Ces *Buios* sont fort communs dans les lieux humides & marécageux, mais sur tout dans les endroits inhabités, & il ne se passe point d'année qu'ils ne dévorent quelqu'un de ceux qui vont à la chasse ou à la pêche, ces animaux épient les passans, pour les

faire tomber dans leurs pièges. J'en ai rencontré plusieurs fois sur mes pas dans le tems que je m'y attendois le moins ; j'en trouvai un entr'autres d'une grandeur démesurée sur la Rivière de *Tame* , qu'un jeune homme qui m'accompagnoit perça de dix-huit coups de lance , évitant avec soin le souffle qui sortoit de sa gueule empestée.

On trouve de
Buios en
Espagne.

Bien des gens s'imaginent que nous n'avons point de ces sortes d'animaux en Europe ; il s'en faut beaucoup que cela soit vrai , & l'on y rencontre de Serpens , qui quoique moins gros que ceux dont je parle , ne laissent pas d'avoir un venin & une vertu attractive proportionnée à leur corps. (a) Nous avons actuellement dans le Collège Imperial un Religieux , qui allant un jour se promener dans les jardins de Graus , ville du Diocèse de Balbastro dans l'Aragon , aperçût avec son compagnon un petit oiseau ,

(a) Le Pere Joseph Salé , Procureur général de la Province d'Aragon.

qui , se tenant élevé au-dessus de la terre d'environ une aune, battoit continuellement des aîles sans changer de place. S'étant avancés pour voir ce que c'étoit , ils apperçurent un serpent de la grosseur du pouce , & long d'environ trois quarts d'aune , qui , le col levé , & la gueule bélante , attiroit à soi ce malheureux oiseau , qui ne cessoit point de remuer les aîles pour se soustraire au péril qui le menaçoit.

Ces mêmes Religieux observèrent encore que pendant le peu de tems qu'ils mirent à contempler ce que je viens de rapporter , l'oiseau descendit de plus d'un quart d'aune , attiré directement dans la gueule de la couleuvre ; de sorte que voyant qu'il ne pouvoit échapper , ils tuerent ce reptile , & l'oiseau s'envola de nouveau sur l'arbre avec beaucoup de joye. On voit par là que nous avons chez nous des couleuvres qui ont la même vertu attractive que le *Buio* , & si elles ne parviennent point à une grosseur aussi démesurée que

Raison
pour la-
quelle
les *Buios*
ne sont
point
aussi

gros en
Espagne
quedans
l'Améri-
que.

celles de l'*Orénoque* , c'est que le
païs est plus peuplé , & qu'on les
tuë avant qu'elles ayent eu le tems
de croître.

§. III.

*Refléxions sur le Chapitre pré-
cédent , & preuves de ce
qu'on y avance.*

JE connois trois sortes de per-
sonnes qui ont été extrêmement
surprises de la description quë je
viens de faire des armes fatales &
du vënin attractif du *Buio*, & qui ont
hésité d'y ajouter foi , les unes par
timidité , les autres par méfiance , &
les troisièmes enfin par prudence.
Je vais tâcher de les satisfaire d'une
manière qui ne laissera rien à désirer.
Quand aux premières , il leur est
aisé de bannir leur crainte , en fai-
sant attention que l'espace immense
de mer qui sépare l'Europe du nou-
veau monde , les met à couvert
des animaux monstrueux dont j'ai
parlé.

DE L'ORENOQUE. 45

A l'égard des secondes , il faut de toute nécessité qu'elles demeurent convaincues de ce que j'avance, ou qu'elles réjettent généralement tous les livres historiques , à l'exception de ceux de l'Ecriture , dont l'authenticité est solidement établie , les premiers n'ayant d'autre appui que la créance qu'on veut bien leur donner , après s'être assuré des preuves de probabilité qu'allèguent les Auteurs , en y joignant les circonstances qui concourent dans la personne , l'état & les occupations de celui qui écrit.

Prévenu de ce principe , & m'appuyant sur l'autorité de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST , qui nous ordonne dans l'Evangile de nous en tenir au rapport de deux ou trois témoins , j'ai cité en faveur de l'existence du *Buio* l'histoire du célèbre Piedrahita , & l'autorité d'un Missionnaire du *Meta* & de l'*Orenoque* , & pour prouver qu'il y a des *Buios* en Espagne celle du Procureur général de la Province d'Aragon , qui se trouve aujour-

d'hui dans cette Capitale ; & ces témoignages m'ayant paru suffisans pour établir la certitude de ce que j'avance , je me suis dispensé de rapporter diverses occasions que j'ai eûes de voir des *Buios* , dans les voyages que j'ai fait pendant vingt-deux ans dans les Païs où ils se trouvent , & toujours avec autant de surprise que d'éfroi.

Le Lecteur sçaura donc qu'accompagnant en 1734 le Pere Provincial Diego de Tapia dans une visite qu'il fit dans nos Missions , pour dissiper l'ennui inséparable de ces sortes de voyages , j'entretins chemin faisant le Pere Charles de Anisson son Secrétaire de la figure , du venin , & des dommages que causoient les *Buios* dans le Païs. Ce que je lui en dis , lui parût si extraordinaire , qu'il refusa non-seulement de croire mon rapport , mais même celui du Pere Provincial , qui avoit lui-même dirigé nos Missions. Mais sa surprise fut extrême lorsqu'il apperçût quelque tems après dans un Lac

un *Buio* féroce , qui achevoit d'attirer à soi un héron , qu'il commençoit à avaler , l'oiseau tenant ses ailes déployées des deux côtés de la gueule de ce monstre , ce qui nous fit juger qu'il l'avoit attiré par les pieds dans le tems qu'il voloit. Le Pere Anisson fut étonné de ce prodige , & je reconnus alors la vérité de ce que dit Horace , que les choses que nous voyons font beaucoup plus d'impression sur nous , que celles que nous entendons simplement raconter. Cela supposé , je ne suis point surpris qu'on doute en Europe de l'existence des *Buios* , puisque dans les Païs même où ils sont les plus fréquens , on trouve des gens qui ont peine à croire ce qu'on en dit , jusqu'à ce qu'ils en ayent été convaincus par leur propre expérience. Pour ne rien laisser à désirer au Lecteur sur cette matière , je vais rapporter ici quelques autres témoignages , qui ne lui permettront plus de douter de la vérité de ce que j'avance.

M. Salmon (a) nous apprend qu'à *Mindanao* & dans les Philippines, il y a des Serpens monstrueux appelés *Ibitin*, & d'autres appelés *Bole*, qui ont jusqu'à trente palmes de longueur, qui attirent à eux & dévorent un cerf, un ours, un sanglier & un homme. Il ajoute que les habitans sont persuadés que pour se soustraire au danger qui les menace, il n'y a pas de meilleur moyen que de couper l'air interposé entre l'homme & le serpent.

Si le Lecteur prend la peine de comparer la description que M. Salmon donne de ces couleuvres,

(a) Tom. 2. Cap. 9. In questa issole, si vegono Serpenti di ismisurata grandezza, una specie de quali, che chiamano *ibitin*.... tira, inghiotisce un Cervo, un Orso, un Chingiale & un huomo. Credenoque Populi, che per liberarsi da tal periculo, non vi sia miglior remedio, quanto rompere l'aria, che si frammezza tra l'huomo, è l'Serpente. Il più grande frà i Serpenti, si chiama *Bole*, & è lungo venti, è trenta Palmi.

avec

DE L'ORENOQUE. 49

avec celle que j'ai donnée du *Buio*, il n'y trouvera d'autre différence que le nom, & il verra qu'on employe dans ces deux Pais le même remède, malgré l'éloignement où ils sont l'un de l'autre. Ce même Auteur, (a) parlant des Isles de *Neyra Lentor* & de *Poelo-Ay*, assure qu'il y naît de pareils serpens, mais il ne détaille point la manière dont ils attirent & dévorant les hommes & les animaux.

Voici un second témoin, dont l'autorité est pour moi d'un plus grand poids que celle du premier. Le Pere Procureur Général de la Province de la nouvelle Espagne, qui vit actuellement, & dont le mérite est connu dans cette Capitale, a avancé dans un acte public, que voyageant dans la nouvelle Espagne, les Indiens qui l'accompagnoient lui montrèrent un lièvre, ou un lapin, qui restoit étourdi &

(a) Tom. 2. Cap. 7. In questa isole non vi sono Rane, bensì Serpenti tanto grandi, che dicerli possono.

Tome III.

C

immobile sur le bord du chemin, & que leur en ayant demandé la raison, ils lui montrèrent de l'autre côté une couleuvre d'une grosseur au-dessus de la médiocre, qui, la gueule béante, empoisonnoit ce pauvre animal. Les Indiens la tuerent à coups de pierre, & le lièvre, qui jusques là avoit été détenu prisonnier dans ces chaînes invisibles, prit sa carrière, & s'enfuit. Ceux qui voudront d'autres témoignages, n'ont qu'à lire l'histoire du *Marannon* qu'à donnée le Pere Manuel Rodrigues, & le mémoire que le Pere Acuna a donné au Roi touchant cette même Rivière.

J'ai dit dans le premier Paragraphe que nous avons des *Buios* en Espagne, mais qu'ils y sont moins gros que dans l'Amérique, parce qu'on ne leur donne pas le tems de croître, & j'ai cité à ce sujet un témoin oculaire, qui réside actuellement dans cette Capitale. J'ajouterai à cela qu'un de nos Religieux, destiné pour les Missions

DE L'ORENOQUE. 51

des Philippines , m'a assuré qu'il avoit vû en Catalogne dans trois différentes occasions de ces serpens , qui ayant le col levé & la gueule ouverte , attiroient à eux par leur soufle les oiseaux qu'ils voyoient , quelques efforts qu'ils fissent pour s'échaper.

Voici deux autres témoignages que je ne puis passer sous silence , à cause du mérite & de la dignité de ceux qui me les fournissent. Un an & demi avant le siège de Barcelone , le Comte de la Lippe , Maréchal de Camp , se promenant avec plusieurs autres Officiers vis-à-vis du Camp de Amposta , sur les bords de l'*Ebre* , vit un serpent gros comme le bras , qui attira à soi un lapin qui en étoit éloigné de trois à quatre toises , il le saisit par la tête , & fut long-tems à l'avaler , le lapin remuant les pieds de derrière.

Ce Comte a souvent tué à la chasse de ces serpens , & les ayant fait ouvrir , il a trouvé dans leurs corps des lapins , qui étoient allongés comme une corde , &

dont les os paroïssent limés.

Le Marquis de Robèn , Brigadier des armées du Roi , tua à *Cien-pozuelos* un serpent, dans l'estomac duquel il trouva quatorze laperreaux, qui avoient la peau toute entière , mais qui étoient sucés , & dont les os étoient brisés , d'où l'on voit qu'il y a en Espagne plus de *Buios* qu'on ne le pense.

Il est tems de rechercher la cause de la vertu attractive du *Buio* ; & c'est ce que je vais faire dans le Paragraphe suivant.

§. III.

De la vertu attractive du BUIO.

LA question que nous traitons ici en présuppose deux autres, qui étant une fois résolues , nous fourniront toutes les lumières dont nous avons besoin. Mettons donc la main à l'œuvre , & représentons-nous la couleuvre dont il s'agit , qui , la gueule béante , & le gofier ouvert , dirige son souffle em-

pesté sur un sanglier. Envain recourrons-nous à la Physique moderne, & au Microscope, nous ne trouverons dans ce monstre d'autres armes offensives que la vibration, & l'attraction de l'air, infecté du venin qui s'exhale de son corps. Cette vibration d'éfluves malins, & l'attraction qui en résulte, renferment tout le nœud de la difficulté, & pour la résoudre, nous devons examiner chacune de ces deux opérations séparément & dans leurs principes.

§. IV.

*De l'action, ou de la vibration
des éfluves.*

JE suppose d'abord comme une chose généralement reconnuë, que les corps des animaux contiennent une infinité de pores, d'où s'exhalent une quantité d'éfluves, qui venant à se répandre dans l'air, s'insinuent dans les pores des autres corps, & y causent des effets uti-

les , ou nuisibles , selon leurs qualités , & la différente disposition des corps dans lesquels ils s'introduisent .

Plusieurs Physiciens modernes ont écrit sur la première partie de cette supposition , profitant des expériences du célèbre Sanctorius. Ce grand observateur de la nature a découvert après trente ans d'observations , qu'un homme qui prend huit livres d'alimens , en dissipe près de cinq par la transpiration insensible. Cette évacuation est encore plus manifeste dans les malades , qui recouvrent la santé , lorsqu'il se fait une crise par les sueurs ; dans ceux qui tombent en foiblesse , & qui courent risque de la vie , lorsque la sueur est excessive ; enfin , la bonne , ou la mauvaise odeur des sueurs , ne se transmet jusqu'à nous qu'à l'aide des éflaves qui s'en exhalent , & c'est par là que nous sentons l'odeur des fleurs , des résines , des aromates , & d'une infinité d'autres choses qui affectent l'odorât.

Quand à la seconde partie , je

veux dire la manière dont les éfluves se répandent dans l'air , la chose est si connuë , qu'il est inutile de s'y arrêter , & il me suffit de rappeler au Lecteur la pierre d'aiman , dont les éfluves pénètrent le fer & l'acier le plus dur ; un seul grain d'ambre communique son odeur aux habits , à l'armoire dans lequel on les enferme , & même à tout un appartement , il pénètre , étourdit , & fait beaucoup de mal aux femmes dans certaines circonstances. Le sel marin se fait sentir à une grande distance , & durant la tempête , on sent l'odeur de la marine à trois lieuës des côtes , lors surtout que le vent est favorable.

Le Pere Tachart Jesuite assure que lorsqu'on approche de l'Isle de *Ceylan* , & de quelques autres Isles où croissent les épiceries , nommément de *Java* , on en sent l'odeur à neuf mille à la ronde , circonstance d'autant plus remarquable , qu'elle fait beaucoup à mon sujet.

Si nous jettons les yeux sur les

herbes & sur les plantes vénéneuses, nous ferons encore plus surpris des effets que produisent les éfluves qui s'en exhalent. M. Salmon (a) assure qu'il y a des herbes dans les Philippines dont les écoulemens tuënt ceux qui les touchent & qui les mangent, & que lorsqu'elles viennent à croître, elles empoisonnent l'air au point que plusieurs habitans en meurent. Il ajoute que l'arbre appelé *kamandang* a une propriété si funeste, que le poisson qui mange de ses feuilles, meurt aussi-tôt, & que ceux qui mangent par hazard de ce poisson, perdent infailliblement la vie. Il nous apprend encore que le suc de cet arbre est un poison mortel, & que les Indiens en frotent les pointes de leurs flèches, & enfin, que les écoulemens qui en sortent ne permettent point aux herbes de croître autour de quelque nature qu'elles puissent être.

Quoique ces écoulemens soient

(a) Tome 2. pag. 228.

extrêmement actifs & funestes, ils ne sçauroient entrer en comparaison avec ceux de cet arbre, qui croît dans le Territoire de *Turatte*, dans l'Isle de *Makassar*, dont j'ai parlé ci-dessus à la fin du 12 Chapitre, & dont j'ai comparé la malignité avec celle du *Curare*. J'en rappelle ici le souvenir, pour que le Lecteur puisse juger jusqu'où s'étendent ces sortes d'écoulemens, quoi qu'il ne soit pas besoin pour l'en convaincre de recourir à des sujets étrangers, puis qu'on en voit tous les jours l'effet dans les maladies contagieuses qui regnent dans nos climats.

Puis donc que les écoulemens qui émanent des corps inanimés, par exemple, des aromates, des plantes & des arbres vénémeux, agissent à une distance considérable, il s'ensuit que les éfleuves corrompus & malins qui sortent du *Buio*, sont capables d'étourdir & d'empoisonner les animaux qu'ils affectent ; & je ne vois point qu'on

puisse nier la possibilité du fait. (a)
 Passons à la seconde partie.

§. V.

*De la force attractive du soufle
 du Buio.*

LA difficulté consiste à sçavoir comment les éfluves qui émanent du *Buio* ont assez d'activité pour attirer la proie qu'ils ont infectée. C'est ici un autre nœud gordien qu'il faut défaire, non point par force, mais par adresse, en examinant séparément les tours qui le forment. Tout le monde sçait comme moi par expérience que l'Aiman attire le fer & l'acier au moyen des éfluves qui en sortent

(a) On ne peut nier absolument que l'haleine de ce Serpent n'ait la vertu de causer une espece d'ivresse à une certaine distance, puisque nous voyons que l'urine du Renard fait le même effet, & que fréquemment les baillemens des Baleines sont si puans qu'on ne peut les supporter. N. D. T.

& qui s'incorporent dans leur substance. Il n'y a personne qui n'ait remarqué la même vertu attractive dans les écoulemens que le *Jai* imprime sur les fetus , & c'est une chose généralement reconnue que le fer , & l'acier , qui ont reçu la vertu magnétique , attirent successivement d'autres brins de fer , qui restent enchaînés en l'air (a) les uns à la suite des autres , sans que rien les retienne dans cet état que l'attraction magnétique , qui se communique d'une aiguille à l'autre , jusqu'à la dernière. Il n'est donc pas étonnant que l'haleine empestée du *Buio* , attire , & retienne la proie qu'elle a infectée , & liée pour ainsi dire avec les liens de son poison invisible.

Le Lecteur me dira que c'est vouloir prouver un miracle naturel par un autre qui n'est pas moins extraordinaire , & persuader un secret physique presque incompré-

(a) S. Augustin de Civit. Dei. Lib. 21. Cap. 4. & Lucrece , Lib. 6. vers. 3000.

hensible , par un autre qui est aussi obscur & aussi difficile à comprendre. Je répondrai dans peu à cette objection ; mais comme personne ne peut me nier la vertu attractive de l'Aiman & du *Jai* , il n'est pas naturel qu'on nie , ni qu'on mette en question la force attractive du *Buio* ; car si de l'effet certain d'une pierre telle que l'Aiman , on en conclut nécessairement sa vertu & sa force attractive , il faut aussi que du dommage affreux que cause l'haleine du *Buio* , qui est un monstre d'une grosseur démesurée , on en concluë une activité attractive ; passe qu'elle soit aussi occulte , & aussi difficile à découvrir que celle qu'on reconnoit dans la pierre d'Aiman.

D'ailleurs je ne vois pas qu'on ait raison de trouver cette opération du *Buio* si étrange , & de la regarder comme imaginaire : premierement , parce que , comme je l'ai dit ci-dessus , on a vû plusieurs fois en Espagne des *Buios*

qui attiroient à eux des oiseaux qu'ils avoient infectés de leur haleine. En second lieu, parce que cette même force, ou vertu attractive réside pareillement dans la gueule infecte du *Scorzon*, & à dire vrai, elle est beaucoup plus forte, qu'on ne devoit l'attendre de la petitesse de cet animal. J'avouë ingénument que je n'ai rien négligé pour verifïer & pour découvrir la source de cette opinion, pour cela même qu'elle est généralement répanduë, & après avoir bien examiné la chose, & consulté sur ce sujet des personnes intégres qui passent leur vie dans les champs, j'ai trouvé que le fait en question ne souffroit aucun doute. Je n'ai trouvé d'autre différence dans leurs rapports, sinon que les uns attribuent cette attraction au vénéin que le *Scorzon* jette de ses yeux sur la belette, ou la larmeuse qu'il fixe, malgré les efforts que ces animaux font pour s'échaper; au lieu que les autres attribuent cette vertu attractive à l'haleine qui sort de

leur bouche , qu'ils tiennent ouverte du côté de leur proie ; mais que ce soit d'une façon ou d'autre, tous s'accordent à confirmer ce que j'ai avancé de la vertu attractive qui réside dans le venin de ma couleuvre.

Je vais finir & appuyer ce que j'avance de l'autorité du Pere Jean Eusebe de Nuremberg , à laquelle je joindrai deux faits qui sont arrivés de nôtre tems. Ce Religieux confirme l'attraction du *Buio* , qu'il appelle *Bovaliga* , & ajoute que les *Scorzons* d'Espagne ont la même vertu.

Un Jesuite , qui est actuellement chargé de l'Apoticaiererie du Collège Imperial , cite en faveur de mon opinion , plusieurs témoins oculaires de l'Evêché de *Cuença* , en presence desquels une belette , après avoir fait tous les efforts possibles pour s'échaper d'un *Scorzon* , fut enfin attirée dans sa bouche comme au centre des éfleuves vénimeux , qui l'avoient empoisonnée. M. Bourlin , natif de Clermont en Auver-

gne , qui réside à Barcelone , m'a raconté , qu'ayant été à la chasse avec un de ses amis , il rencontra un *Scorzon* qui commençoit à avaler une belette , & que touché de son sort , il tira un coup de fusil au *Scorzon* , qui tua aussi la belette qu'il vouloit sauver.

On m'objectera que le fait que je viens de rapporter , ne conclut rien en faveur de mon sentiment , parce qu'il peut se faire que le *Scorzon* se soit tenu aux aguets , & ait surpris la belette à l'improviste , de même que le chat passe toute la nuit en sentinelle pour épier la souris dont il a envie de se saisir. Je réponds à cela que l'objection ni la comparaison ne peuvent avoir lieu dans le cas dont il s'agit , parce qu'on ignore encore si le *Scorzon* est assez industrieux pour pourvoir à sa nourriture , & qu'on ne peut concilier cette attention & cette vigilance avec la pésantéur & la stupidité , de cet animal. En supposant même que le *Scorzon* veuille surprendre la belette lors-

qu'elle passe, il est impossible qu'il y réussisse, vû la légereté de celle-ci, si on ne lui accorde la vertu attractive en question, & au cas qu'on la lui refuse, je prétends que dans le cas où il seroit obligé de combattre contre la belette, celle-ci auroit assez de vivacité & de force pour mettre en fuite tous les crapauds qui l'attaqueroient, surtout si elle faisoit usage de ses dents. Quant à l'exemple des chats qu'on allegue, il n'a pas assez de force pour mériter nôtre attention, d'autant plus qu'il arrive souvent qu'au lieu de la souris que le chat attendoit, il passe un rat monstrueux qui non seulement se défend, mais l'attaque & le met en fuite. Enfin, si je rapporte ce fait, c'est bien moins pour prouver ce que j'avance, que pour constater ce qu'on raconte des efforts que font les belettes pour s'éloigner du *Scorzon*, qui cherche à les attirer.

Les expériences que je viens de rapporter au sujet de l'Aiman, du fer, de l'acier, qui ont été aiman-

tés , du *Jai* & du *Scorzon* , suffisent , selon moi , pour établir la certitude de la vertu attractive du *Buio* , & pour en convaincre les Européens ; & quant aux Américains , l'expérience qu'ils ont de l'attraction de cette couleuvre , leur fournit assez de lumières pour les obliger à reconnoître de plus en plus la vertu attractive de l'Aïman , du *Jai* & du *Scorzon*.

Au reste , quoique les sçavans de l'un & de l'autre Continent conviennent unanimement de l'attraction dont je parle , ils auront toujours beaucoup de peine à en découvrir la cause. Ce seroit ici le lieu de développer cette question , d'autant plus qu'elle appartient à l'histoire naturelle , qui entre dans le plan de mon ouvrage ; mais comme elle m'éloigneroit de la partie Historique , & que je ne présume pas assez de moi-même pour oser la décider , je laisserai ce soin à ceux qui sont plus sçavans que moi , & je terminerai ce Chapitre par deux ou trois observations qui

pourront servir à augmenter nos connoissances.

§. VI.

On continuë d'examiner la vertu attractive du Buio.

DANS le dessein où je suis de rechercher la cause & la nature de la vertu attractive du *Buio*, je ne puis me dispenser d'entrer dans des détails, qui quoi qu'inutiles en apparence, serviront beaucoup à me faire entendre.

Jettons les yeux sur un de ces arbres qui croissent sur le bord des forêts, mais dans un endroit & dans une position, où ils ne sont exposés au soleil que d'un côté; on remarquera, si l'on y fait attention, que l'arbre est infiniment plus touffu & plus nourri dans l'endroit où le soleil donne, que dans celui qui est à l'ombre, & qu'il fait effort pour s'approcher du soleil, de sorte que s'il étoit possible de le mettre sur des rouës extrêmement lé-

DE L'ORENOQUE. 67

gères , & faciles à mouvoir , il suivroit le cours de l'astre dont les influences lui sont si salutaires.

Le soleil attire la partie de l'arbre qui est la plus chargée de feuilles , dilatant les pores & les fibres , & purifiant les suc nourriciers , qui lui donnent la vie & la vigueur , ainsi que nous l'apprend le Poëte Mantouïan (a) , au moyen dequoi le suc qui s'éleve des racines devient plus abondant , & circule avec plus de facilité dans toutes les parties de l'arbre , y trouvant des pores disposés à le recevoir , au lieu que dans le côté , qui est dans l'ombre , les pores se trouvant resserrés , refusent le passage aux suc , ce qui est cause que l'arbre maigrit & ne profite point.

On voit donc , selon nôtre système , que les suc & les fluides circulent en abondance dans les con-

(a) *Seu plures calor ille vias , & plura relaxat spiramenta , novas veniat , quam succus in herbas. Lib. I. Georg. verl. 48.*

duits qui leur sont destinés & se portent avec l'arbre , autant que celui-ci le permet , vers le soleil qui les attire.

Voilà que nous avons découvert en passant la cause du penchant mystérieux qu'à l'héliotrope pour le soleil , qu'il ne perd jamais vûë depuis le moment qu'il s'élève jusqu'à celui où il se couche.

Qu'il me soit maintenant permis de philosopher comme il suit : le Soleil par ses influences est l'*attractif* qui attire à soi la plante immobile & insensible , autant que celle-ci peut le permettre ; donc réciproquement le *Buio* est l'attractif , qui détournant par la malignité de ses éfluves le cours naturel des esprits animaux , étourdit la personne ou l'animal , qui passe par l'endroit où il les dirige , & lui fait faire un mouvement qui le mene vers lui malgré soi , jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'il le puisse dévorer.

Allons plus avant , & pour nous procurer quelque recreation , jettons

la vûë sur les tourbillons qui résultent du choc de deux vents directement oposés , soit sur la terre , ou sur la mer , de manière que ne pouvant l'emporter l'un sur l'autre , ils concourent tous deux à former un tourbillon violent , qui se précipitant sur la mer ou sur la terre , y cause souvent des ravages effroyables : ceux qui tombent sur la terre , déracent & emportent au loin des arbres d'une grosseur démesurée : ceux qui se jettent sur la mer , forment une espèce de pyramide , dont la base est dans la nuée , & sa pointe n'a pas plutôt touché l'eau , qu'elle s'élargit , se condense , & attire une quantité d'eau prodigieuse , qui venant à retomber , fait périr les Vaisseaux qui se trouvent dessous , à moins qu'on n'ait la précaution de dissiper cette trompe & de la couper au moyen de quelques coups de Canons qu'on tire dessus.

Il est inutile de rechercher ici comment s'augmente la force attractive que nous supposons dans

le centre de ces tourbillons , & il nous suffit de croire qu'à mesure que les vents contraires prennent un mouvement circulaire dans la nuée, s'ils ne se frayent point un passage à travers avec un bruit effroyable , ce qui est le plus ordinaire , ils obligent la nuée à descendre avec impetuosité sur la surface de l'eau , sans rien perdre du mouvement circulaire qu'ils lui ont imprimé. L , venant à s'augmenter , à s'élargir , & à se consolider au moyen des vapeurs épaisses & humides qui s'attachent sur sa surface extérieure, & l'air qui est au dedans se purifiant se dilatant & se subtilisant par le mouvement & l'agitation continue où il est , il oblige les particules les plus grossiers à s'attacher à la surface intérieure du tourbillon , & dans cet état , plus l'air intérieur se subtilise & se rarefie , plus il cherche à s'élever , attirant à soi l'eau qui est dessous , pour éviter le vuide que la nature abhorre.

On peut Philosopher de même

sur la vertu attractive du *Buio* , en gardant la proportion requise , & supposer , sans crainte de passer pour téméraire , qu'il sort de la gueule de ce serpent un tourbillon d'éflaves malins , qui après avoir infecté l'homme , ou l'animal , retourne avec impetuosité à la source d'où il est sorti , attirant à soi la proie , de la même manière que la trompe dont j'ai parlé , attire l'eau ; & ce qui prouve la vérité de ce principe , c'est que comme l'unique remède des mariniers est de rompre à coup de Canon l'air & la colonne que le tourbillon a formés , de même dans l'Amérique & dans les autres Païs , on n'en a pas trouvé de plus efficace que de couper l'air qui est entre le *Buio* & la personne qu'on veut sauver , pour qu'elle puisse prendre une autre route , & profiter de cet instant pour sortir de ce péril ; d'où l'on peut conclurre , quoique la chose ne soit pas sensible à la vûe , que c'est dans l'air que réside le tourbillon d'éflaves vénimeux ,

& que c'est dans son centre que se trouve *la vertu attractive*.

On peut comparer la vertu attractive de ce tourbillon empesté du *Bnio*, à la pompe aspirante, dont on se sert pour vider l'eau qui s'est amassée dans le fond des Navires, malgré la pesanteur dont elle est, sans qu'on puisse donner une autre raison de cet effet, sinon que l'eau monte, & abandonne malgré elle son centre, pour éviter le vuide, que la nature a rélégué dans les espaces imaginaires, malgré les expériences dont on se sert pour prouver le contraire.

Enfin, ceux qui sont instruits de la direction & de l'attraction magnétique, peuvent choisir entre tous les systèmes qu'ont proposés les Scavans, celui qui leur plaira d'avantage, & l'accommoder sans effort à la vertu attractive de la couleuvre en question, en changeant seulement les termes; car les effets des esclaves & de l'haleine du *Bnio*, sont si semblables à ceux de l'Aiman,

l'aiman, & quant à l'attraction, qu'il ne peut y avoir beaucoup de différence dans les explications qu'on en donne.

Après avoir établi l'existence du *Buio*, expliqué l'action & la vibration des écoulemens qui en sortent, & indiqué différentes routes pour l'intelligence de sa vertu attractive, il est tems de passer à d'autres matières qui ne sont pas moins dignes de nôtre attention que de nôtre admiration.

§. V I I.

*De quelques autres Couleuvres
venimeuses , & des Remèdes
qu'on a trouvé contre leur vé-
nin.*

LEs trois Chapitres qu'on vient de lire, & les quatre qui suivent, sont de nature à inspirer de l'horreur au Lecteur, & à lui faire détester un Païs qui produit de pareils monstres , & qui est sujet à de pareils fleaux; mais j'ose l'as-

fûrer , sans blesser la vérité , que la chose est tout autre qu'elle ne paroît ici , & la raison en est manifeste. Cette multitude de *Buios* , de *Conleuvres* , de *Guacaritos* & de *Caymans* se trouvant ici rassemblée dans le court espace de six à sept feuilles , forme dans l'esprit de celui qui les lit , dans un petit intervalle de tems , un composé monstrueux d'objets tristes & mélancoliques , capables de faire naître de l'aversion pour ces Païs , & un désir proportionné de n'en jamais approcher ; mais il est aisé de dissiper ce nuage , en faisant attention que cette foule d'animaux , dont l'assemblage épouvante , n'est pas si à craindre dans les Païs dont je parle , ne se trouvant point tout à-la-fois dans le même lieu , dans la même Province , ni dans le même Royaume. Le terrain que mon Histoire embrasse est extrêmement vaste , & elle rassemble dans un court abrégé des objets qui sont éloignés les uns des autres de plusieurs centaines de lieues.

DE L'ORENOQUE. 75

Là où l'on trouve des *Buios*, on ne rencontre point d'ours; certains endroits produisent un plus grand nombre de couleuvres que d'autres, & il y en a même où l'on n'en trouve point du tout; & il est certain, généralement parlant, que toutes les Provinces ne sont point sujettes à ces sortes de fleaux, de même qu'elles ne produisent pas toutes également, ni les mêmes arbres, ni les mêmes fruits, ce qui vient de la différente température des climats dont j'ai parlé dans le premier volume. Cette crainte dissipée, continuons ce que nous avons commencé.

§. VIII.

*Autres Couleuvres malfaisantes ,
& Remèdes contre leur venin.*

LEs couleuvres qu'on appelle Couleuvres *Caçadoras*, ou *Chassenses*, sont ^{vre} de la grosseur des *Buios*, mais ^{chasseu-}elles sont plus longues de plusieurs ^{ses.} aunes, & l'on ne peut voir sans éton-

Leur légè-
reté.

nement la légèreté avec laquelle elles courent après la proie qu'elles ont apperçûë , & qu'elles attrappent sans qu'elle puisse leur échapper. J'en ai vû de vivantes & de mortes , & leur ai trouvé des dents aussi grosses que celles du meilleur lévrier. On ignore si elles sont vénimeuses ; mais quelles armes plus redoutables que leur vitesse jointe à l'opiniâtreté, avec laquelle elles mordent. Dans le tems que j'étois à l'Amérique , une de ces couleuvres saisit un laboureur

Acci-
dent tra-
gique.

par le talon & la cheville du pied. Comme il étoit homme de courage , il se saisit du premier arbre qui se presenta , & l'embrassa le mieux qu'il pût , en jettant des cris horribles. On accourut pour le secourir , & le serpent se voyant pressé , serra les dents , lui coupa le talon , & s'enfuit avec la vitesse d'un trait. On peut voir par là quelle est la force de ces Bêtes cruelles , & combien il est dangereux de se trouver dans les endroits où elles font leur séjour.

On ne sera point surpris que ces sortes de couleuvres parviennent à une grosseur si démesurée , si l'on se rappelle que ces Païs sont déserts, & couverts de forêts immenses. Le Frere Barthelemi Lorenzo , dont le Pere Acosta a donné la vie , a trouvé dans l'Isle Espagnole des couleuvres d'une grosseur si monstrueuse , qu'on auroit de la peine à croire ce qu'il en dit , sur tout autre rapport que celui de cet Historien. Le Pere Simon (a) rapporte que dix-huit Espagnols étant arrivés dans les bois de *Coro* , dans la Province de *Venezuela* & se trouvant fatigués de la marche qu'ils avoient faite , ils s'assirent sur une de ces couleuvres croyant que ce fût un vieux tronc d'arbre abattu, & que lorsqu'ils s'y attendoient le moins , l'animal commença à marcher , ce qui leur causa une surprise extrême.

Ce que M. Salmon (b) raconte

(a) Hist. Conq. del Nuevo Regno , noticia 2. Cap. 3. num. 2.

(b) Tom. 2. Part. 2. Cap. 3.

des couleuvres de l'Isle de *Makassar* , dans les Indes Orientales , est encore plus extraordinaire. Il nous apprend qu'il y a dans ces Païs des singes aussi féroces que les chats sauvages , qui attaquent les voyageurs , sur tout les femmes , & les mangent après les avoir mis en pièces , de sorte qu'on est obligé pour s'en défendre d'aller toujours armé. Il ajoûte que ces singes ne craignent d'autres bêtes que les serpens , qui les poursuivent avec une vîtesse extraordinaire , & vont les chercher jusques sur les arbres , ce qui les oblige d'aller en troupes pour s'en garantir , ce qui n'empêche pas qu'ils ne les attaquent , & ne les avalent tous en vie , lorsqu'ils peuvent les attraper. Ce fleau est encore plus grand que tous ceux de l'*Océnoque*.

Serpens
à sonnet-
te.

Les serpens à sonnette ne sont pas si grands que les précédens , ils n'ont que deux ou trois pieds de long. Ceux qui ont deux pieds de plus sont rares. Leur couleur est

d'un gris de fer cendré & ondé. A l'extrémité de leurs queueës est attachée ce qu'on appelle *Cascabelo*, ou sonnette, que les curieux & les Médecins recherchent avec beaucoup de soin, les premiers, pour sçavoir l'âge de ces serpens, après qu'ils sont morts, parce qu'il leur naît toutes les années un nouvel osselet, & les seconds, pour en composer un antidote, & un remède pour plusieurs maladies. Cette sonnette ressemble à la cosse d'un pois de gravance après qu'elle est sechée sur la plante. Elle est divisée de même, & contient cinq à six osselets ronds comme des pois, avec lesquels, dès qu'il se rémuë, il rend un son pareil à celui de deux ou trois sonnettes, d'où est venu le nom qu'on lui donne.

Ainsi la nature, qui a fait en sorte que le tygre de l'Amérique, avant d'attaquer les passans, s'asseoit & rémuë lentement la queue, comme font les chats, qui veulent se jeter sur une souris, a don-

né à celui-ci ce bruit qui annonce son approche , afin non seulement qu'on puisse l'éviter ; mais encore lui ôter la vie , & profiter de la dépouille de ses sonnettes , qui sont d'autant plus chères , qu'elles sont extrêmement difficiles à trouver.

Couleuvre *Macanrel*.

Elles s'élance avec une légèreté incroyable pour mordre.

La couleuvre appelée *Macanrel* est encore plus traîtresse : non seulement elle attaque les voyageurs à l'improviste , mais elle s'élance au visage de ceux qui vont à pied , avec une audace incroyable ; elle ne se contente pas du premier saut , elle se jette sur eux à différentes reprises , s'irritant à proportion de la résistance qu'on lui oppose , lors même que celui qu'elle attaque est à cheval.

Le Capitaine Dominique Zorrilla de Salazar , chef de l'escorte que le Roi donne à nos Missionnaires , dont j'ai déjà parlé dans cet ouvrage , allant au-devant d'un parti de *Guajivas* , qui menaçoit notre colonie de St. Ignace de *Chicanoa* , fut attaqué par une de ces

couleuvres , qui s'élançant sur lui , le mordit au haut de la botte. Il mit le sabre à la main , & se défendit long tems contre la couleuvre , sans pouvoir l'atteindre , à cause de la vitesse avec laquelle elle se rémuoit ; se trouvant enfin fatiguée , elle s'entortilla à terre pour reprendre haleine , & s'élançer sur lui avec plus de force , & cet Officier profitant de ce moment de relâche , lui tira un coup de fusil , qui la coupa par morceaux. Ce Capitaine me conta son aventure un quart d'heure après , & il n'avoit point encore repris sa couleur naturelle , tant il étoit effrayé du danger qu'il avoit couru.

La couleuvre *Sibucàn* est d'une figure plus irrégulière que celle dont je viens de parler , elle est aussi infiniment plus dangereuse. Elle est de couleur de terre , ce qui fait qu'on a de la peine à l'appercevoir , lors même qu'elle est étendue de tout son long ; mais on la distingue encore plus difficilement quand elle est entortillée ,

Coulevres *Sibucanes*.

parce qu'elle ressemble à une bourse de vache desséchée au Soleil , & qui a perdu sa couleur. On ne peut concevoir comment une couleuvre aussi grosse peut rester cachée , & se réplier en elle-même , comme un bas que l'on veut chauffer. Je n'ai point vû son squelette , mais je pense que son épine , qui dans les autres couleuvres , & dans les animaux , est composée de vertebres , qui donnent au corps la liberté de se mouvoir en tous sens , est faite dans la couleuvre *Sibucàn* de differens tuyaux osseux , qui s'emboitent les uns dans les autres , lorsqu'elle veut se mettre en un monceau.

Elles s'é-
lancent
pour
mordre.

Quoiqu'il en soit , elle se déploie & s'élançe si haut , qu'elle atteint la poitrine de ceux qui vont à pied , & les genoux de ceux qui sont à cheval , au risque des uns & des autres , parce que sa morsure est très-vénimeuse. Heureusement , on n'en trouve point , ni dans les païs froids , ni dans les païs chauds , elles ne vivent que dans

ceux qui sont tempérés , maiselles s'y multiplient si fort , faute de gens qui leur donnent la chasse , que le Pere Jean de Ortega , ayant voulu transplanter les Indiens *Ayricos* , & les *Araucas* , & quelques autres qu'il avoit fixés sur les bords de la Rivière *Macaguane* , où ils sont encore aujourd'hui , au pied de la *Cordillere* de la saline de *Chिता* , pour les soustraire aux chaleurs qui regnent sur cette Rivière , il fut obligé de changer d'avis à cause de la quantité de couleuvres qu'on y trouva. Car le Cacique & les gens de sa suite ayant voulu éclaircir le terrain qu'il y avoit au dessous d'un arbre , où ils avoient résolu de passer la nuit , ils trouverent sept couleuvres , dont ils eurent toutes les peines du monde à se défaire , ce qui les effraya si fort , qu'ils ne voulurent point s'y arrêter ; ils se mirent donc en chemin , quoique la nuit fût déjà avancée , & revinrent à *Macaguana* , disant , qu'ils aimoient mieux endurer la chaleur , que de se mettre au pou-

Lieux
où elles
abon-
dent.

voir de pareils ennemis.

Serpent
à deux
têtes.

On trouve dans les païs chauds, surtout dans ceux où il y a beaucoup de fourmillières, une espèce de serpent à deux têtes, dont la description paroîtra fabuleuse à ceux qui n'en ont jamais vû. Ils sont pour l'ordinaire gros comme le pouce, & longs de deux palmes. Ils sont de couleur grise mêlée de tâches blanchâtres, & se meuvent fort lentement, ce qui fait qu'ils ne sont pas beaucoup à craindre, quoique leur morsure soit des plus vénémeuses.

Comme ils craignent la chaleur, ils ont soin de se mettre dans les fourmillières, pour y jouir de la fraîcheur, & c'est là que les laboureurs les trouvent, lorsqu'ils creusent & inondent les terres, pour en chasser les fourmis qui les ravagent. Ces serpens ne sortent de leurs repaires qu'après les grosses pluies, l'instinct les portant à chercher dans les lieux humides un azile contre la chaleur du Soleil.

La nature voulant remédier à

la lenteur de leur mouvement , leur a procuré un secours approchant de celui qu'elle a donné aux cancrs de mer. Ceux-ci marchent de côté , & si après avoir été à droite , ils veulent revénir à gauche , ils le font sans changer de posture & sans être obligés de se détourner. Lors donc que les serpens dont je parle vont à l'Orient , ils traînent après eux la tête qui regarde le couchant , & celle-ci à son tour , entraîne la première , lorsqu'ils prennent une route opposée.

Le Pere Manuel Rodriguez parle de ces serpens à deux têtes dans son histoire du *Marannon* ; mais comme il n'a pas eu la même occasion que moi de les voir , il a obmis plusieurs particularités que je vais rapporter , tant pour l'intérêt public , que pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

On sçaura d'abord qu'il est extrêmement difficile de tuer ces serpens , lorsqu'on ignore la manière de s'y prendre ; parce que si on

les coupe en deux par le milieu du corps, les deux têtes se cherchent réciproquement, & lorsqu'elles se sont rencontrées, elles se séparent d'un commun accord, & se joignent de nouveau par les extrémités qui ont été coupées, le sang servant de glu pour les unir. Si on les coupe en trois morceaux, chaque tête cherche le côté qui lui appartient, & après s'y être attachée, le serpent se trouve dans le même état qu'auparavant. Le moyen de les tuer, est de couper les deux têtes avec une petite partie du corps, & de les pendre à un arbre avec un cordeau, encore cette manière n'est-elle pas sûre, car si quelque oiseau de proie ne les mange, le cordeau se pourrit, la couleuvre que le Soleil a desséchée tombe à terre, & à la première pluie qui survient, elle renaît, & s'enfuit. La chose paroît incroyable, & je la tins pour telle la première fois; mais le Frere Jean d'Agullon Apoticaire, Médecin & Chymiste du grand Collège de la

Province de *Santa-Fé* , m'ayant prié de lui envoyer de ces couleurs , il m'en montra quatre dé-séchés , qu'il tenoit penduës au plancher de son laboratoire , & m'assura que dans l'état où elles étoient , il ne falloit que les mettre sur un terrain humide , pour les faire revivre au bout de vingt-quatre heures. Il me pria donc de faire sécher celles qu'il me demandoit sous la cheminée , & de les garantir de l'humidité , m'assurant que je ne pouvois lui faire un présent plus utile.

Lui ayant demandé l'usage qu'il en faisoit , il me montra une phiole dans laquelle il y avoit de la poudre de ces serpens , & m'assura que c'étoit un remède spécifique pour souder les os qui avoient été fracturés , & qu'il en avoit fait l'essai plusieurs fois. On ne peut donc se refuser au témoignage d'un homme , qui joignoit à sa qualité de Religieux , celle d'être parfaitement versé dans les différentes parties de sa profession.

Ce que je viens de dire de la propriété de ces couleuvres se trouve confirmé par ce qu'on rapporte de la vertu d'une plante des Philippines que les Indiens appellent *Ductung-Agas* , c'est-à-dire , *qui rejoint les Couleuvres* , & dont ces animaux leur ont montré la vertu. Voici en quoi elle consiste. Lors qu'une couleuvre a été coupée en deux , elle va manger de cette herbe , & baigne avec ce qui lui en reste dans la bouche la playe qu'elle a reçûë , jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la partie du corps qui a été séparée , & l'ayant rencontrée, elle approche les playes l'une de l'autre , qui s'unissent aussi-tôt , après quoi elle s'enfuit. Les habitants des Philippines qui reçoivent quelque blessure , n'ont pas besoin de recourir au Chirurgien pour se faire panser , ils prennent de cette herbe , & en frottent les lèvres de la playe, au moyen dequoi elle se referme aussi-tôt. Je tiens ce fait du Procureur Général de la Province des Philippines , qui est

Le Pere
Joseph
Calbo.

actuellement dans cette Capitale , à qui j'avois raconté ce que j'ai rapporté ci-dessus du serpent à deux têtes.

M. Salmon dans l'article de son Histoire universelle qui concerne les Philippines , fait mention de ces couleuvres & de l'herbe dont elles se servent pour se réjoindre quand elles ont été coupées, mais il semble douter de la vertu qu'on lui attribue ; il peut maintenant croire ce qu'on en rapporte sur le témoignage du Religieux que j'ai cité, lequel joint à une grande connoissance du Pais , toutes les qualités qui peuvent rendre un témoin respectable.

Je ne doute point que le Lecteur ne soit ennuyé de la description que je viens de faire des serpens de l'*Orénoque* , c'est pourquoi je me dispenserai de parler de plusieurs autres qui infestent ce Pais : mais je ne puis passer sous silence le serpent *Coral* , qu'on nomme ainsi à cause de sa couleur incarnate, qui est entrêmelée de tâches noires ,

Serpent
Coral.

grises, blanches & jaunes. Ce serpent supporte également tous les climats, ce qui n'empêche pas que ses couleurs ne se ressentent de leur variété ; mais son venin conserve toujours la même force, & il n'y en a point, si l'on en excepte la couleuvre *Macaurèl*, dont la morsure soit plus dangereuse. Parlons maintenant des remèdes qu'on a trouvé contre la morsure de ces reptiles.

Ses couleurs s'ont variées & son venin très actif.

Remèdes usuels contre la morsure des couleuvres.

Antidote.

Béjuque de Guayaquil.

J'ai parlé ci-dessus des moyens cruels & barbares dont les Indiens Gentils se servent pour guérir les malades ; mais ces moyens ne s'étendent point à la morsure des couleuvres ; c'est pourquoi il ne fera pas hors de propos d'indiquer ici les remèdes dont nos Missionnaires se servent en pareils cas, pour soulager ces pauvres Indiens, qui n'avoient jamais ouï parler de semblables antidotes.

Celui qui peut avoir la *Béjuque de Guayaquil*, dont j'ai parlé dans le vingt-huitième Chapitre du second volume, n'a pas besoin de

chercher d'autre remède contre la morsure de ces reptiles ; mais il n'est pas aisé de se la procurer à cause de l'éloignement des lieux.

On peut à son défaut se servir de la feuille de tabac , qui est un remède efficace contre la morsure des couleuvres , qu'elle qu'en soit l'espèce. Il suffit d'en mâcher une certaine quantité , d'en avaler une partie , & d'appliquer l'autre sur la playe pendant trois ou quatre jours, pour n'avoir plus rien à craindre.

J'en ai fait l'essai plusieurs fois sur des malades & même sur des couleuvres : après les avoir étourdies d'un coup de bâton , je leur ai saisi la tête avec une petite fourche, & leur ayant fait ouvrir la bouche en la pressant , j'ai mis dedans du tabac mâché , & aussitôt elles ont été saisies d'un tremblement général , qui n'a fini qu'avec leur vie , la couleuvre étant restée froide & roide comme un bâton.

Feuille
de ta-
bac.

Expé-
rience
curieu-
se.

Un troisième remède dont on peut se servir , c'est la *Pierre Orientale* ; elle n'est autre chose

Pierre
Orien-
tale-

qu'un morceau de corne de Cerf qu'on fait calciner jusqu'à ce qu'il ait pris la couleur du charbon. Il s'attache de lui-même à la playe , & attire tout le vénin qui est dedans ; mais il en faut quelque fois plus de six morceaux , & le plus sûr est de mâcher du tabac en même tems.

Appliquer une ventouse sur la playe.

Première disposition des chairs.

Eau de vie & poudre à canon

Béjuque des plaques.

Lorsque l'endroit le permet , on applique sur la playe quatre ventouses sèches , dont la première dispose le chairs , la seconde attire une liqueur jaune , la troisième une pareille liqueur teinte de sang ; & la quatrième le sang tout pur , après quoi il ne reste plus de vénin dans la playe.

Voici un cinquième remède dont on a éprouvé l'effet. Il consiste en une bonne quantité d'eau de vie , dans laquelle on a délayé de la poudre à canon , & à la troisième dose , le vénin perd toute son activité.

La Béjuque des plages est aussi un fort bon remède dans ces sortes de cas. On l'appelle ainsi parce qu'elle croît sur les plages de presque toutes les Rivières des Païs

chauds. Elle n'est pas si grosse que celle de *Guayaquil* , & ne s'entortille point autour des arbres , parce qu'elle croît dans les lieux sablonneux ; elle est de couleur verte, & elle est bonne contre le vénéin des couleuvres , mais on l'emploie rarement pour la raison que je vais dire ; & c'est que si après avoir bû son suc , on use de quelqu'un des remèdes dont j'ai parlé , on perd infailliblement la vie. Or comme ceux qui ont été mordus des couleuvres ne se contentent pas ordinairement d'un seul remède , il est rare qu'on fasse usage de celui-ci.

Enfin la défense du *Cayman* ou *Crocodile* est un antidote universel contre les poisons que les Indiens se donnent malicieusement les uns aux autres , elle est bonne aussi contre la morsure des vipères & des couleuvres , comme on le verra dans le dix-huitième Chapitre.

Défense
du *Cay-
man.*
Antido-
te uni-
versel.

CHAPITRE XL

Insectes & reptiles vénémeux.

Trois
fortes
de Mos-
quites.

Mosqui-
tes Zan-
cudos.

QUELQUE désagréable que soit la matière que je traite , à cause des objets fâcheux qu'elle offre à l'imagination , je ne puis me dispenser de la continuer , ne fut ce que pour prouver ce que j'ai avancé , que les fleaux dont ces Païs sont affligés , excèdent de beaucoup ceux que ressentit autrefois l'Egypte. A peine quitte-t'on la mer pour entrer dans l'*Orénoque* , ou dans quelque autre Rivière des Païs chauds , qu'on se trouve en proie à une multitude infinie de *Mosquites* , qui sucent le sang des voyageurs & leur causent souvent des accidens fâcheux. Durant le jour , l'air est rempli , de gros *Mosquites* appelés *Zancudos* , parce qu'ils ont de longues jambes tachetées de blanc , qui se jettent sur le visa-

ge, les mains & les autres parties découvertes du corps, auxquels s'en joignent d'autres appelés *jeje-nes*, qui sont de la grosseur d'un grain de poudre à tirer, & d'autres encore de la même grosseur, qu'on nomme *Rodadores*, parce qu'après s'être remplis de sang, ils ne peuvent plus se servir de leurs aîles, & sont obligés de tomber à terre, où ils pécussent par leur gourmandise. Ces trois espèces de *Mosquites*, outre le sang qu'ils tirent, causent une démangeaison incommodé, qui coûte extrêmement cher, à ceux qui se laissent emporter à l'envie de se grater. Cette playe est encore supportable, parce qu'on se vange en partie de ces ennemis en en tuant une infinité, qui sont aussi-tôt remplacés par un million d'autres, & qu'on les écarte avec un éventail, ou avec un mouchoir; mais il n'en est pas de même d'une espèce de mouches noires comme du *Jai*, & de la grosseur des nôtres, qu'on appelle *Galofas*, qui volant avec une vitesse incroya-

Mosqui-
tes *Jeje-
nes*.

Mosqui-
tes *Ro-
dadores*.

mouches
appel-
lées *Galofas*.

ble , insinuent leur aiguillon dans la chair , sucent le sang , & y laissent une playe. Peu de gens peuvent se vanter d'en avoir tué une seule , quoiqu'elles volent par millions , sur tout dans les Païs humides & marécageux. A ces mouches se joignent une infinité , de

Frélons. frélons de differente grosseur , mais tous avides de sang , & si l'on voyage dans les forêts , ou qu'on cotoie les Rivières dans une pirogue , on est en proie à une multi-

Guêpes. tude incroyable de guêpes , qui obligent les voyageurs à prendre la fuite , si c'est sur terre , ou qui les exposent à perir , s'ils sont sur l'eau , parce que les rameurs ne pouvant résister à leur furie , abandonnent les avirons , se jettent dans l'eau , & laissent le bateau exposé à faire naufrage , & à être emporté par les courans.

Mos- Tous ces insectes dont je viens
quites de parler ne sont rien en compa-
de Gus- raison de certains mosquitoes verts ,
no extrê- qu'on appelle de *Gusano* , qui
mement foisonnent sur les Rivières d'*Apure*
cruels.

& d'Uru , à Tena , à Espinal & dans les Païs excessivement chauds.

Ces insectes sucent le sang comme les autres , mais ils déposent dans la chair un petit œuf imperceptible , qui animé par la chaleur naturelle , produit un *Gusano* velu de si mauvaise qualité , qu'il enflâme l'endroit où il est , & occasionne une fièvre aussi violente que si la tumeur étoit considérable.

Le pire est que comme il est logé dans la chair vive , & que les poils dont il est couvert sont fort rudes , outre les douleurs violentes qu'il cause toutes les fois qu'il lui prend envie de manger , il ne fait pas un mouvement , que chacun de ses poils ne cause un picotement des plus cruels. Un étranger qui croit avoir une tumeur , & qui la traite comme telle , est perdu sans ressource , parce que cet insecte a déjà fait dix à douze petits au bout de huit jours , qui travaillent chacun de leur côté dans la chair , pour s'y faire un logement & y déposer d'autres

Ils causent une tumeur remplie d'une infinité de *Gusanos*.

Ils causent la mort , lorsqu'o n'y apporte point remède. effains , desorte qu'il en a coûté la vie à un grand nombre de personnes. Dans les endroits où il y en a beaucoup , ils font périr les chiens , les chèvres & même le gros bétail , qui en sont entièrement pénétrés.

Remède
pour tirer le
Gusano.

Qu'on ne s'étonne point de me voir entrer dans un si grand détail ; comme j'ai éprouvé leur rage , je suis bien aise d'en garantir , si je puis , les étrangers qui aborderont dans ces Païs. Il est certain que personne ne peut éviter la morsure du *Mosquite* verd dans les lieux où il y en a ; mais on peut empêcher qu'il engendre de petits , surquoi il faut observer que dans le centre de la tumeur enflâmée , qui est toujours le plus élevé , on apperçoit une goutte d'eau que le *Gusano* jette par la bouche ; on met dessus du *Chimù* , ou de la quintessence de tabac , ou à son défaut , du tabac mâché , au moyen de quoi le *Gusano* s'enyvre , & augmente la douleur par le mouvement qu'il se

DE L'ORENOQUE. 99

donne. Alors on presse la chair avec deux doigts , à quelque distance de l'insecte , pour ne point l'écraser , & la pressant avec force, il sort tout entier , & l'on n'a plus qu'à penser la playe qu'il a faite, mais si on l'écrase , & qu'il meure dedans , ou qu'il n'en sorte que la moitié , il reste du travail pour plusieurs jours , parce qu'il se forme une tumeur , qu'on est obligé de traiter selon les règles ordinaires. Les six espèces d'insectes dont je viens de parler ne se montrent que dans le jour , il y en a d'autres qui paroissent durant la nuit , & qui non-seulement sucent le sang , mais privent encore du sommeil & du repos ceux qui en ont le plus besoin , pour se délasser du travail de la journée.

Aussi-tôt que la nuit paroît, l'air se remplit d'une quantité prodigieuse de *Mosquitoes Cenicientos* , qui sont extrêmement petits , mais fort incommodes , non-seulement par leurs piqueures , mais encore par le bruit & le bourdonnement

Auttes
insectes
noctur-
nes.

*Mosqui-
tes noc-
turnes
appelés
Cenicien-
tes.*

qu'ils font , & qui est tel , que si l'on pouvoit entrer en composition avec eux , on leur permettroit volontiers de sucer le sang , pourvû qu'ils voulussent se taire.

Pitos
fleau très
incom-
mode.

Il y a d'autres insectes gris d'une figure extraordinaire , & de la grosseur d'un frélon moyen , qu'on appelle *Pitos* , dont la piqueure , quoique cruelle , ne se fait point sentir ; mais qui laissent en se retirant une cuisson & une douleur insupportable. Ils sont fort communs dans les Païs chauds , & sur tout dans les maisons nouvellement bâties , qu'ils n'abandonnent qu'au bout d'un an.

Chauve-
souris.

Les chauve-souris sont encore un fleau si cruel & si funeste , qu'il faut l'avoir éprouvé soi-même , pour le croire. Il y en a de deux sortes , les unes sont de la grosseur de celles que nous voyons en Espagne ; les autres sont si grosses , qu'elles ont trois tiers d'aune de longueur d'un bout d'une aîle à l'autre. Les unes & les autres sont d'adroites sang-suës s'il en fut

jamais , qui rodent toute la nuit pour boire le sang des hommes & des bêtes. Si ceux que leur état oblige de dormir par terre , n'ont pas soin de se couvrir depuis les pieds jusqu'à la tête , ce qui est extrêmement incommode dans des Païs aussi chauds , ils doivent s'attendre à être piqués de ces Chauve-souris. A l'égard de ceux qui dorment dans les maisons sans *Mosquiteros* (a) quand ils n'auroient que le front découvert , ils en sont infailliblement mordus , & si par malheur ces oiseaux leur piquent une veine , comme cela est assez ordinaire , ils passent des bras du sommeil dans ceux de la mort , à cause de la quantité de sang qu'ils perdent sans s'en appercevoir , tant leur piqueure est subtile ; outre que batant l'air avec leurs aîles , elles rafraîchissent le dormeur à qui elles ont dessein d'ôter la vie. Pour éviter ces for-

(a) Sorte de Rideaux de *Canevas* ou de *Gaze* , en usage dans toute l'Amérique.

tes d'accidens , les Indiens ont coutume de dormir dans des espèces de filets suspendus en l'air , qu'ils appellent *Chinchorros*.

Fleau
horrible
de Mos-
quites.

Les Blancs , ou les Espagnols dorment dans des hamacs de coton : mais ni les hamacs , ni les *Chinchorros* , ne font d'aucune ressource contre les *Mosquites* , & c'est ce qui a obligé les Indiens convertis de se servir de *Mosquiteros*. Les Gentils , pour s'en garantir pendant le jour , s'oignent , comme je l'ai dit , d'un onguent fait avec du beurre ou de l'huile & de l'*Achiote* , & ils ont soin de renouveler cette onction lorsqu'ils vont se coucher. Quelques Nations , comme les *Otomacos* , se servent de pavillons faits de feuilles de palmiers , tissues avec beaucoup d'art. D'autres établissent leurs dortoirs près des lieux où ils habitent. Ils consistent en de petites cabanes bien fermées , & couvertes de trois couches , pour les mettre à couvert des ennemis qui rodent la nuit & sur tout des Tygres , qui

Divers
moyens
pour s'é
garantir.

profitent de ce tems pour faire leur coup. Enfin , le besoin a obligé toutes ces Nations à chercher des moyens pour pourvoir à leur sûretés , & il n'y en a que trois , savoir , la *Guajiva* , la *Chiricoà* & la *Guama* , qui dorment à découvert , exposées aux fleaux dont je viens de parler , & à beaucoup d'autres dont je ferai mention , & si quelqu'un se trouve mort le matin , on l'enterre sans autre formalité , & sans se mettre en peine de prevenir de pareils malheurs.

Je n'ai jamais pû comprendre comment ces Peuples peuvent dormir au milieu de cette multitude infinie de *Mosquites* qui les obsèdent , car ils ne sont pas plutôt couchés , qu'ils leur donnent la chasse , & les tuent entre leurs mains , ce qui produit un tintamarre qui m'a souvent empêché de dormir. Le bruit diminuë au bout d'un quart d'heure , & au bout d'une demi heure on les entend ronfler d'une manière tout-à-fait insupportable. J'ai sou-

L'homme s'est habitué à dormir avec des millions de *Mosquites*.

vent crû qu'ils avoient trouvé le secret de chasser ces *Mosquites* par le moyen de la fumée, comme le pratiquent les *Guaraunos*, mais étant entré chez eux avec un flambeau, je les ai trouvés couverts depuis les pieds jusqu'à la tête, d'un million de *Mosquites*, qui cherchoient à se faire place pour les sucer, & dont les uns, après s'être rassasiés de leur sang, s'envoloient, pour faire place à d'autres. J'ai reconnu dans la suite qu'il n'y a rien à quoi l'homme ne s'accoutume, ayant vû quelques uns de nos Missionnaires qui dorment le visage, le front, & la tête couverte de ces insectes, sans sentir leur piqueure. La chose, quoique difficile à croire, n'en est pas moins certaine, mais je ne saurois comprendre comment la chair peut s'endurcir au point de ne plus sentir les piqueures de ces insectes incommodes.

Nous venons de parcourir tous les insectes qui s'engendrent dans l'air, & qui tourmentent le corps par le

DE L'ORENOQUE 105
moyen de leurs aiguillons. Si nous jettons maintenant les yeux sur la terre, nous y trouverons d'autres fleaux occasionnés par une infinité d'autres insectes également cruels & dangereux. Le sujet n'est pas des plus agréables, mais il est utile à ceux qui se trouvent exposés à ces incommodités, & curieux pour les personnes qui en sont éloignées.

CHAPITRE XLI.

De quelques autres insectes extrêmement vénimeux.

ON ne peut faire un pas dans les Païs chauds, sur tout dans les endroits où il y a des Rivières, qu'on ne sente par tout le corps une cuisson générale, laquelle est causée par une multitude de petits insectes imperceptibles, que les Espagnols appellent *Coquitos*, & les indiens *Betoyes Sumi*. Ces

*Coquitos
ou Sumi.*

E v.

Remède.
unique
contre
leurs pi-
queures.

insectes couvrent le corps d'ampoules , & se font appercevoir après qu'ils sont remplis de sang , mais leur petitesse est telle qu'on ne peut les saisir avec les ongles, de sorte qu'on est obligé de les souffrir , jusqu'à ce qu'on trouve un endroit convenable pour pouvoir s'oindre avec du tabac mâché, qui les fait tomber , ou les tuë ; mais ce moyen devient inutile, lorsqu'on est forcé de continuer sa route , parce qu'on est obligé de recommencer un moment après. Ces insectes sont extrêmement incommodes , mais heureusement , ils ne causent ni fièvre , ni aucun autre accident fâcheux ; on patiente donc jusqu'à la nuit , & alors on s'oint avec du tabac , pour pouvoir reposer tranquillement.

Coya in-
secte très
dange-
reux.

Les *Coyas* , ou *Coybas* sont d'autres insectes un peu plus gros que ceux dont je viens de parler. On les voit marcher sur les parties du corps où ils s'attachent , mais on n'oseroit les tuer , ni les toucher. Ils sont de couleur d'écarlate &

faits comme une tique ordinaire. L'humeur que cet insecte enferme dans la petite circonférence de son corps est si maligne , que si on l'écrase , & qu'elle réjaillisse sur la peau de quelque personne ou de quelque bête , elle pénètre les pores , & s'insinuant dans la masse du sang , elle cause une enflure générale qui est bien-tôt suivie de la mort. L'unique remède à ce mal , c'est de flamber le mala- Remède
de aussi-tôt qu'il commence à s'en- cruel &
fler avec une certaine paille que unique.
l'on trouve dans ces plaines , & qu'on appelle *Guaycan*. Aussi-tôt que cette paille est allumée , quatre ou cinq Indiens prennent le malade , les uns par les pieds , les autres par les mains , & lui font avec beaucoup d'adresse cette opération , après laquelle on peut compter qu'il ne mourra pas : remède cruel , mais le seul qu'on ait trouvé contre cet accident.

A l'égard des animaux , leur instinct leur faisant craindre qu'il n'y ait des *Coyas* dans l'herbe

qu'ils broutent , avant d'y mordre ils s'ébrouent fortement , pour écarter ce dangereux insecte. Quand ils sentent qu'il y en a un nid dans cet endroit , ils s'en éloignent & passent à un autre. De cette manière ils évitent ce cruel poison. Il arrive néanmoins quelque fois que l'insecte est si bien caché dans l'herbe , que la mule ne peut l'en écarter par ses ébrouemens , & qu'elle broute néanmoins cette herbe : en ce cas il n'y a point de remède , il faut que la mule crève. On ne trouve ces insectes que dans les Païs extrêmement chauds , comme sont les vallées de *Neyva* , & dans quelques autres semblables , mais qui sont en petit nombre.

Araignées vé-
nimeu-
ses. On trouve dans les campagnes de *Merida* , où le climat est temperé , & dans d'autres semblables , des araignées si vénimeuses , qu'elles causent infailliblement la mort aux personnes & aux animaux qu'elles piquent , lorsqu'on n'y apporte pas un prompt remède. On

se sert pour l'ordinaire de suif pilé avec du tabac , dont on fait un emplâtre , qu'on applique sur la partie lésée.

Les *Niguas* sont un fleau universel ; on les trouve non-seulement dans les Païs chauds , & dans les Païs tempérés , mais encore dans ceux qui sont froids , quoiqu'en moindre quantité. On les nomme *Piques* au Perou & dans les autres Provinces , & *Sicotù* chez les *Jyraras*. Personne n'est exempt de cette engeance , si ce n'est peut-être deux ou trois , dont les humeurs sont extrêmement irrégulières. On ne peut s'en garantir , quelque soin qu'on prenne , elles s'insinuent à travers les bas & les souliers , elles pénètrent dans la chair vive , & y causent une douleur & une cuisson extraordinaire. Cet insecte est à peu près fait comme une puce , mais sa petitesse le rend presque imperceptible. Ses jambes n'ont pas le ressort des jambes des puces , ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence ; car si cet insecte

Niguas
ou *Pi-*
ques.

avoit la faculté de sauter , il n'y a corps vivant qui n'en fut rempli , & la quantité de cette engeance feroit périr les trois quarts des hommes.

Cet insecte est toujours dans la poussière , & on le trouve plus abondamment dans les lieux mal propres . Aussi-tôt qu'il est entré dans la chair , il se fait un nid d'une tunique blanche & deliée , qui a la figure d'une perle platte , il se tapit dans l'un des deux côtés de cet espace , de manière que la tête & les pieds sont tournés vers la partie extérieure , pour la commodité de la nourriture , & la partie postérieure de son corps répond au côté intérieur de la tunique , afin qu'il puisse y déposer ses œufs . A mesure qu'il en pond davantage , la petite perle s'élargit , jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à avoir une ligne est demie , ou deux lignes de diamètre , ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours , Cet insecte , est extrêmement fâcheux pour les Indiens & les Né-

DE L'ORENOQUE. III

gres qui ne portent point de chauffure, & qui n'ont pas soin de le tirer; & comme il se multiplie considérablement ils n'y font plus à tems lorsqu'ils veulent le faire. Il arriva en 1720 à la *Guayane* quelques familles des Canaries, dont la plus grande partie mourut, pour avoir négligé de tirer les *Niguas*.

Il est bon de sçavoir qu'on tenteroit inutilement de tirer la *Nigua* lorsqu'elle est une fois entrée dans la chair, ce qu'on l'on connoît à la cuisson qu'elle cause; parce qu'à mesure qu'on élargit le trou, elle s'insinuë plus avant, & expose à des accidens plus fâcheux. Le plus sûr est donc d'attendre le jour suivant, & alors on la tire avec sa tunique, qui est de la grosseur d'une petite perle, après quoi l'on met dans le trou un peu de cendre chaude de tabac, pour prévenir l'inflammation, qui pour l'ordinaire accompagne cette opération. On est donc indispensablement obligé de se faire visiter les

Il ne faut pas la tirer d'abord.

pieds tous les matins par un valet, qui a soin de tirer les Niques qui s'y sont attachées, avec une aiguille ou une épingle, & il ne se passe pas de jour qu'il n'en tire quatre, six, quinze, & même plus, selon le temperamment dont on est.

Remède
contre
les Ni-
guas.

Il y a un remède efficace pour écarter les *Niguas* & les faire mourir lorsqu'elles sont entrées, dont j'ai éprouvé plusieurs fois la vertu. Il n'est autre qu'une résine que les Indiens *Tunevos* de *Patute*, du *Pinnal* de *Chisgas* & de *Gua-camayas* recueillent au pied des bruyeres negées de *Chita*, dans le centre d'une fleur blanche que les arbres de ce canton produisent; elle est blanche lorsqu'on la cueille, & ressemble à du beurre bien lavé, mais elle perd cette couleur en vieillissant. Elle a l'odeur du lard rance, & se fond naturellement entre les doigts. Elle est bonne pour plusieurs maladies, comme je le dirai en son lieu. On s'en frotte les pieds, & on les presente

Otova,
ou Otiva.

sur de la cendre chaude , elle pénétre dans les chairs, elle fait mourir les *Nignas* qui s'y trouvent , & empêche qu'il n'en revienne d'autres durant l'espace d'un mois. Comme elle perd sa vertu au bout de ce tems-là , il faut s'en frotter de nouveau , & c'est en pratiquant cette méthode que je me suis toujours délivré des *Nignas* , & que j'en ai délivré tous ceux qui s'en sont servis. Dans le cas où les *Nignas* se sont entièrement emparées des pieds & d'une partie des jambes , par le peu de soin qu'on a eu de les tirer , on se frotte également de cette résine , & on présente un tison à la partie , à une distance convenable , pour la faire fondre , on s'enveloppe ensuite les pieds , & l'on n'a pas réitéré cette onction trois jours de suite , que toutes les *Nignas* meurent , la croûte tombe , & la peau rentre dans son premier état. J'ai guéri avec ce remède un grand nombre d'Indiens , de Nègres & de Blancs , ainsi l'on ne sçauroit

Manière
de se servir
de
cette
résine.

douter de la vertu que je lui attribué. Quelques personnes intelligentes m'ont assuré que le *Brai* faisoit le même effet que l'*Otova*, mais au défaut de l'un & de l'autre, on peut employer le suif, pourvû qu'on ait la précaution de s'en frotter plus souvent.

Le *Serpenteau*
ou *Culu-brilla*.

Symptome de cette maladie.

On ne sçait point encore, & la chose n'est pas facile à décider, si le *Serpenteau* dont je vais parler naît à la plante des pieds par la malignité des humeurs qui y forment un dépôt, ou à l'occasion de quelque insecte qui s'y attache comme les *Nignas*. Ce qu'il y a de certain est, que cette maladie, quoique moins commune que bien d'autres, regne à Carthagène des Indes & dans d'autres endroits excessivement chauds & humides. Elle se manifeste par une enflure circulaire grosse comme la moitié du doigt, laquelle est accompagnée d'inflammation & de fièvre. Je ne crois pas qu'on ait jamais ouï parler de cette maladie en Europe. Pour connoître le siège du mal, le Chi-

rurgien lave le pied affecté avec de l'eau la plus chaude qu'on puisse souffrir, & lorsqu'il l'a essuyé, il découvre une tumeur plus ou moins ronde, selon que le *Serpenteau* est plus ou moins inveteré, tiõ qu'el- après quoi il procede à l'opération le exige. de la manière suivante. Il commence par se munir d'un lac de soye torse bien forte, il fait mettre le pied du malade dans de l'eau chaude, au moyen de quoi le *Serpenteau*, suffoqué par la chaleur, se fraye un passage à travers la peau, & montre sa tête pour respirer, il la saisit promptement avant qu'il la retire, avec le lac dont je viens de parler, & attache son extrémité autour du col du pié, pour que le lac reste tendu, après quoi il enveloppe la partie malade, & le jour suivant, il réitere le bain, & l'on trouve que le *Serpenteau* est sorti de la longueur d'un ongle. La difficulté de cette opération consiste en deux choses, à ne point trop presser le *Serpenteau* pour le faire sortir, & à em-

pêcher que la soye ne se lâche, & qu'il ne rentre. Il faut beaucoup, d'adresse pour prevenir l'un & l'autre de ces accidens; car si le *Serpenteau* vient à se rompre avant qu'il soit tout sorti, le morceau qui reste dedans se corrompt, le pied s'enfle, & la guérison devient fort longue & fort difficile. Enfin à force de tems & de bains, le *Serpenteau* sort tout entier sous la figure d'un bourdon de harpe, long environ d'un tiers d'aune. Cet animal est presque tout nerveux, & n'a pas beaucoup de chair. Je tiens ce détail, du Pere Charles de Anisson, qui avoit été attaqué de cette maladie, & qui en fut guéri de la manière qu'on vient de voir.

Autre
Serpenteau également
incom-
mode.

Symptomes.

On est encore sujet dans les Païs chauds & humides, sur tout dans les vallées de *Pauto* & de *Casanare*, où sont nos anciennes Missions, à une autre espèce de *Serpenteau*, dont les symptomes sont horribles. il me sera d'autant plus facile de les décrire, que j'en

ai été affecté moi-même , & pour épargner à autrui les souffrances que j'ai endurées , j'indiquerai en même tems un remède sûr & facile pour le guérir. Cette maladie se manifeste par une inflammation à la poitrine , ou à l'épaule , qui est dans peu suivie de fièvre. La tumeur se couvre de grosses cloches, remplies d'une humeur aqueuse fort claire , l'inflammation s'étend ensuite tout autour du corps , comme si le *Serpenteau* vouloit rentrer dans l'endroit d'où il est sorti ; la tumeur s'allonge en pointe comme une pyramide , & l'endroit qu'elle occupoit aujourd'hui , se trouve le lendemain tout couvert d'ampoules. Le *Serpenteau* m'avoit déjà presque entouré la moitié du corps, sans que je trouvasse personne qui pût me définir cette maladie , ni me donner un remède pour arrêter ses progrès. Enfin , un Indien sauvage, bâtité depuis peu ; appelé Ignace *Tulijay* , me voyant affligé , me consola en ces termes : *Babica , fajiju , futuit fu , rufay*

fafoleju : c'est-à-dire : *mon Pere, tu es perdu sans ressource, & il ne te reste d'autre remède que de te laisser brûler.* Brûle moi , lui

Remède
eruel dôt
se fer-
vent
les In-
diens.

dis-je , comme il te plaira , & en effet je n'avois pas d'autre parti à prendre. Il fit auffi-tôt rougir un couteau , avec lequel il brûla le *Serpenteau* en dix sept endroits, commençant par un bout , & finissant par l'autre. L'insecte ne fit pas plus de progrès , la fièvre me quitta en peu de tems , mais je fus plusieurs jours à guérir de mes brûlures. Je reçûs pendant cet intervalle la visite d'une vieille Méti-ve , qui se piquoit de sçavoir la Médecine , & qui me témoigna être fachée du remède dont l'Indien s'étoit servi ; ajoutant qu'elle avoit appris de ses ancêtres , que pour tuer ce *Serpenteau* , il suffiroit de faire chauffer un limon , de le remplir de poudre , après l'avoir coupé en deux , & d'en frotter souvent l'inflammation. Elle me dit encore qu'elle sçavoit par expérience , que lorsque le *Serpenteau*

Remède
plus fa-
cile , &
plus sup-
porta-
ble.

joint sa tête avec sa queue, pour faire un cercle dans l'espace où il est, il survient des accidens si fâcheux, qu'ils ôtent la vie au malade. Le remède qu'on vient de voir est très-efficace, & n'exige point de régime; je m'en suis servi depuis avec succès, cette maladie, comme je l'ai dit, étant fort fréquente aux Indes, & je le rapporte pour qu'on s'en serve dans l'occasion. On sçaura, au reste, que le *Serpenteau* n'affecte pas seulement le tronc, par exemple, la poitrine, & les épaules; il se jette aussi sur les bras, les cuisses, & les autres parties du corps, sans aucune différence dans les symptômes. J'ai peine à me persuader que ce soit un animal vivant, comme les gens de ce Pais le prétendent; cependant ce qui me le feroit croire, c'est la manière circulaire dont le mal se répand. J'ai éprouvé dans la suite que pour guérir cette maladie extraordinaire, il ne faut que froter souvent la tumeur avec un limon tiède.

Le *Bicho*
& ses
sympto-
mes.

Remède
efficace
contre
cette ma-
ladie.

C'est aussi une opinion généralement reçue parmi le Peuple , & qui trouve même créance chez les personnes de distinction , que le *Bicho* , qui est une maladie fort commune dans les vallées dont j'ai parlé , est occasionné par un insecte qui naît dans les intestins , ou qui s'y insinue à la façon du *Serpenteau* & des *Niguas*. Cette maladie se manifeste au dehors par une fièvre violente , accompagnée d'un assoupissement si profond , qu'il n'est pas possible de faire ouvrir les yeux au malade ; & de plus les muscles hémorroïdœux se relâchent à un point extraordinaire. On la guérit aisement en fomentant ces Muscles avec du jus de limon , & en en faisant avaler au malade ; mais si l'on tarde d'y apporter remède , il est saisi au bout de douze heures d'un léger tremblement dans le bras gauche , qui se communique en peu de tems au droit ; ce tremblement passe ensuite aux pouces , qui se retirent , & de là aux autres doigts

doigts , qui viennent se coller contre la paume de la main ; & il meurt au bout de vingt - quatre heures , après avoir souffert de violentes convulsions dans tous les membres.

Les raisons que les habitans m'ont données pour me prouver que le *Bicho* étoit un animal vivant , n'ont jamais pû me convaincre. Je regarde plutôt cette maladie comme une espèce de fièvre ephémère , qui agit sur le sang , dont une partie se porte au cerveau , & produit l'assoupissement dont j'ai parlé , & ce qui me le persuade est , qu'on n'a pas plutôt baïnné les muscles hémorrhoidaux , que la fièvre & l'assoupissement cessent , & les muscles reprennent leur premier état. Ce ne sont - là que de simples conjectures , sur lesquelles les Médecins pourront s'exercer , s'ils le jugent à propos.

Les *Aradores* sont encore un *Aradores* fleau des Pais chaud. Les gens du Pais prétendent que ce sont des

animaux imperceptibles , mais tout ce qu'on en sçait , c'est qu'ils se frayent un chemin entre cuir & chair , traçant des sillons demi-circulaires , qui causent une cuisson insupportable. Cette maladie jette de profondes racines , & l'on n'a point encore trouvé de spécifique pour la guérir ; on l'appaise , il est vrai , avec du limon chaud & de la poudre , mais elle reprend sa force en peu de tems.

Voici encore une chose qui m'a beaucoup surpris : j'ai assisté dans ces Païs plusieurs moribonds , qui n'avoient d'autre maladie qu'un gonflement de rate , qui leur couvroit toute-la région de l'estomac , & j'ai observé que dès que ce gonflement s'est étendu de l'autre côté jusqu'à la penultième côte , le malade est mort sans avoir eu le moindre accès de fièvre.

CHAPITRE XLII.

Poissons vénimeux & voraces.

APRE'S avoir découvert à ceux qui voyagent par terre les dangers qu'ils ont à craindre de la part des bêtes féroces & des insectes vénimeux, ceux qui navigent sur les Rivières & les Lacs auroient raison de se plaindre de moi, si j'oublois de les instruire des risques qu'ils ont à essuyer de la part des animaux qui s'y trouvent, des moyens dont ils doivent se servir pour s'en garantir, & des remèdes qu'il convient d'employer dans les cas où ils en seront blessés. Les premiers Espagnols qui remonterent & descendirent l'*Orénoque*, eurent beaucoup à souffrir de ces poissons, & les Anglois qui sont venus après eux, y ont perdu une infinité de soldats, ainsi qu'on peut le voir dans nos his-

Il est important de connoître ces poissons pour s'en garantir.

toires , auffi bien que dans les journaux de leurs voyages , qui ont été compilés par Mr. de Laet : mais comme ils n'avoient d'autre but que de découvrir des mines , ils ne se font attachés qu'à marquer le chemin qu'ils ont tenu , negligant ce qui concernoit les animaux qui faisoient périr leurs soldats & leurs matelots ; c'est dequoi je vais parler dans ce Chapitre , qui deviendra par-là extrêmement utile à ceux qui seront obligés de voyager sur ces Rivières.

Précau-
tiō avec
laquelle
on doit
boire
l'eau de
ces Lacs
& de ces
ruif-
seaux.

Les Journalistes dont je viens de parler se plaignent que les eaux des Lacs & des marais qui sont aux environs de l'*Orénoque* , leur ont fait périr beaucoup de monde , & je trouve leur plainte bien fondée ; mais je reponds à cela , que si avant que d'en boire , ils avoient eû la précaution de les couler deux ou trois fois à travers d'un linge , ou d'un morceau de drap , ils auroient prévenu ce malheur , qui seroit arrivé jusqu'aujourd'hui à

beaucoup d'autres , s'ils avoient négligé cette précaution. Ces fortes d'eaux venant à se corrompre, se couvrent d'une mousse verte , & il s'y engendre une quantité prodigieuse de sangsuës , de tetards & d'autres reptiles semblables , dont la grosseur est presque imperceptible , & qui venant à entrer dans l'estomac , s'y attachent , y croissent , & y portent leur malignité ; ce qui joint à la corruption de l'eau , cause plusieurs accidens fâcheux , dont on n'a point d'exemple aujourd'hui.

J'ajouterai à cela que personne ne doit passer à guè , ni Rivière , ni lac , ni marcher dans l'eau le long des grandes Rivières , sans fonder avec un bâton les endroits où il pose les pieds ; parce que toutes les Rivières , les ruisseaux & les lacs des Pais chauds contiennent des raïes cachées dans le sable. Elles ont la figure d'un plat , & croissent à un point extraordinaire ; elles ont le ventre à terre , & la bouche , qui est au

Quantité prodigieuse de Raïes, & leurs échar-

milieu , toujours collée contre le sable ou la terre , dont elles humectent la substance : elles ont la queue large , & armée de trois ou quatre piquans fort durs & fort pointus , outre qu'elle est couverte jusqu'à la racine de dents faites comme celles d'une scie , extrêmement dures & pointuës.

Les Indiens se servent de ces piquans pour armer leurs flèches ; la blessure en est mortelle & très-difficile à guérir , tant ils sont vénéreux. Dès que la raie entend du bruit , elle leve la queue & la recourbe , & blesse ceux qui la foulent par mégarde , étant toujours cachée dans le sable. Celui qui s'arme d'un bâton , & qui sonde les endroits où il passe , n'en a rien à craindre , parce qu'elles s'écartent dès qu'elles sentent le bâton.

Son venin.

On sçaura maintenant que quelque forte que soit la piqueure de la raie , il n'en sort pas une goutte de sang , soit parce que la froideur de ce piquant vénéreux le fi-

ge , ou parce que le sang se retire par une espèce d'antipathie. Cette idée m'a donné occasion de faire deux expériences , dont on se sert aujourd'hui dans toutes les Missions contre la piqueure des raïes, à laquelle les Indiens n'avoient point trouvé de remède , & ils mouroient tous d'un cancer qui se formoit dans la playe. Les Espagnols avoient trouvé le secret d'appaïser la douleur , en appliquant dessus un morceau de fromage tout chaud; mais ce remède n'empêchoit point qu'il ne s'y formât une playe extrêmement dangereuse. Les Indiens adultes sont rarement exposés à être piqués des raïes , parce qu'ils ont soin , lorsqu'ils traversent une Rivière , de sonder le gué avec l'arc dont ils se servent pour tuer les poissons. Les enfans sont le plus exposés à ce malheur , parce qu'ils sont presque toujours dans l'eau , & il y en a même qui ne sont pas fâchés d'être blessés , pour être dispensés d'aller à l'école & au cathéchisme;

Remèdes
contre la
piqueu-
re des
Raïes.

1^o. Ail. Dans le dessein de prevenir ce
Maniere malheur , & poussé par la réflé-
de l'ap- xion dont j'ai parlé ci-dessus , la
pliquer. premiere fois qu'on m'amena un
Premier de ces enfans , je pris le cœur
essai de d'une gousse d'air , & l'introdui-
ce remé- sis dans la playe. Il n'y eut pas
de. resté quelque tems , qu'il survint
 une hemorrhagie abondante , qui
 l'en fit sortir ; j'en mis un second,
 & le sang sortit de nouveau , mais
 en moindre quantité , & je n'eus
 pas gardé chez moi le malade
 trois jours , qu'il fut parfaitement
 guéri , sans qu'il survint la moin-
 dre inflammation à la plaie ; par
 où il paroît , que la chaleur de l'ail
 dissout le sang que le venin avoit
 coagulé , & que le sang en sor-
 tant , entraine avec lui le venin
 qui s'étoit introduit dans la playe.
 Cet essai me donna occasion d'en

Noix faire un second , qui fut de rem-
Muscade plir la playe que la raïe avoit fai-
 te avec de la rapure de noix mus-
 cade & elle produisit le même ef-
Essai de fet , & avec les mêmes circon-
ce Re- stances que je viens de rapporter.
mède.

je passe sous silence plusieurs autres particularités de la raie , & je finis par une observation qui m'a extrêmement surpris , & c'est qu'en ayant disséqué une , je lui trouvai la matrice , non point remplie d'œufs , comme c'est l'ordinaire dans les autres poissons, mais de petites raies large comme la moitié d'une pièce de douze sols , qui avoient toutes la queue armée des piquans , pour être en état de blesser au sortir du ventre de leur mere.

Les *Guacaritos*, que les Indiens appellent *Mudde*, - & les Espagnols *Caribes*, à cause de leur extrême voracité , sont en si grand nombre, & si avides de chair humaine, qu'il n'y a pas d'autre moyen de s'en garantir que de prendre la fuite, & de les éviter ; car si l'on en est une fois attaqué , ils vous mangent jusqu'aux os , avant qu'on ait eu le tems de se sauver. On sçaura qu'un homme qui a le corps sain, & qui n'a aucune plaie sur lui , peut entrer dans l'eau , &

Guacaritos, Mudde, Caribes.

Leur multitude & leur voracité.

nager au milieu d'une multitude de *Guacaritos* , pourvû qu'il sache écarter les *Sardinas Bravas* , sans craindre d'en être offensé ; mais s'il vient à se piquer à quelque buisson , ou contre quelque autre chose que ce puisse être , & qu'il sorte une seule goutte de sang , il est perdu sans ressource , tant ces animaux ont l'odorat subtil , pour découvrir le sang par tout où il est. Il y a quelques années qu'un homme étant obligé de traverser la Rivière de *Cravo* , dans un tems qu'elle étoit extrêmement enflée , il dessella son cheval , laissa la selle sur le rivage , & le montant a crû , il se mit en devoir de la traverser. Malheureusement pour lui , son cheval étoit blessé sur le dos , l'odeur du sang attira les *Guacaritos* , & ils fondirent sur lui en si grande quantité & avec tant d'impetuosité , qu'étant descendu de cheval pour se sauver à la nage & gagner la terre , il sortit de l'eau presque tout mangé , de sorte qu'il expira

Mal-
heur ar-
rivé à un
passager.

un moment après. Cet homme n'avoit sur lui aucune playe , mais ses camarades jugerent qu'il avoit été ainsi dévoré par un pur accident , & la chose paroît croyable ; car on a observé que les *Guacaritos* se mangent les uns les autres dans ces sortes d'occasions , parce que ceux qui sont les plus voisins de la proie se trouvant teints de sang , les nouveaux venus les mangent , & je crois que c'est ce qui arriva à nôtre passager.

Il n'y a pas long-tems que chez les Indiens de la Mission de *Guana-
napalo* , les Alguazils de la Doctrine apportèrent au Pere Missionnaire un squelette nouvellement décharné d'un enfant de six à sept ans , qui étoit entré dans la Rivière avec une légère écorchure sur le corps. Les *Guacaritos* se jetterent sur lui avec tant de furie , qu'il fut impossible de le sauver , quoiqu'il y eut plusieurs Indiens sur le rivage , pas un n'osant s'exposer à perdre la vie pour le secourir.

Les *Guacaritos* dévorēt un enfant de six à sept ans.

Sardinas
Bravas.

Les *Guacaritos* sont communs dans toutes les Rivières qui se jettent dans l'*Orénoque* , dans tous les ruisseaux & dans tous les lacs , & comme ils ne sçavent point ouvrir la brèche , s'il ne la trouvent faite , ainsi que je l'ai dit , ils vont en compagnie d'une multitude innombrable de petites sardines qui ont la queue rouge , & qui sont extrêmement hardies & voraces. On n'a pas plutôt mis le pied dans l'eau , que ces sardines viennent vous mordre , après quoi les *Guacaritos* achevent ce qu'elles n'avoient fait que commencer. Aussi les Indiens qui sont obligés de passer une Rivière à gué faute de canot , ont-ils soin de gambader , & de battre l'eau avec un bâton , pour écarter les sardines , les raies & les *Guacaritos* dont les dents sont si aiguës , que les Indiens *Quirrubas* & quelques autres , qui ne portent point de cheveux , se servent de leurs machoires en guise de ciseaux pour les couper , après les avoir

attachées ensemble avec un cordon.

Il y a à l'embouchure de l'*Orénoque*, sur les côtes de l'Ile de la *Trinité* & sur celles du *Golfe Triste*, un autre poisson appelé *Tamborete*, dont les pêcheurs se soucient si peu, qu'après l'avoir pris dans leurs filets, ils le rejettent dans l'eau, parce que ceux qui le mangent per inadvertance s'enflent tout d'un coup, & meurent sans ressource.

Tamborete, poisson mortel.

Je vais le décrire pour qu'on le connoisse. Le plus gros ne pèse pas onze onces; il n'a point d'écaillés, mais il est couvert d'une peau beaucoup plus épaisse que ne porte sa grosseur; il a le dos noir, & le ventre blanc.

Il est fort véni-
meux.

Le poisson à épée, s'imaginant que les canots qui naviguent sur les Rivières sont des animaux qui viennent l'attaquer, sort hors de l'eau sa tête, qui est armée d'une épée, non point à deux tranchans, mais faite comme une scie, dont ils les frappe si rudement, qu'il les renverse quelque fois. Lors que le canot est vieux, il en emporte pour

Poisson à Epée.

Son courage, & sa façon de combattre.

l'ordinaire un morceau, & s'il est neuf, il laisse la moitié de son épée dans le bord, & s'enfuit à moitié défarmé. Son épée le rend redoutable aux autres poissons, sans en excepter les *Caymans*, les *Manatis*, & les *Bagres*, qui fuyent sa rencontre; à plus forte raison les hommes doivent ils l'éviter, pour ne point ressentir les effets de sa colere.

Poisson *Manta*, & sa figure extraordinaire.

On trouve dans toute l'étendue du *Golfe-Triste* depuis les bouches de l'*Orénoque* jusqu'à celles des *Dragons*, le poisson *Manta*, que les pirogues des pêcheurs, de même que celles des passagers, fuyent à toute voile. On lui donne le nom de poisson, quoiqu'il n'en ait pas la moindre apparence. Il ressemble à une courte pointe, & il est si large, qu'il couvre presque entièrement le canot dont il s'approche, ce qui le fait ordinairement périr avec tous ceux qui sont dedans.

Je n'ai jamais vû ce monstre : mais voyageant en 1730 & 32

dans le *Golfe-Triste* , je fus témoin de l'effroi des Matelots & des passagers qui en apperçurent un. Des personnes dignes de foi m'ont raconté que les plongeurs qui pêchent les perles , s'arment d'un couteau pointu & affilé pour pouvoir s'en défendre , & que les *Mantas* se retirent dès qu'elles se sentent blessées.

Le *Bagre armé* est un poisson *Bagre armé.*
à qui l'on donne ce nom , pour le distinguer des autres *Bagres* dont le goût est fort bon , & qui n'ont ni armes offensives ni défensives. Celui-ci , est armé depuis les ouïes jusqu'à l'extrémité de la queue d'un rang de pointes osseuses fort aiguës , & faites comme les serres d'un aigle ; il nage avec la vitesse d'un traïs , & s'il rencontre un poisson , un *Cayman* , un homme , ou quelque autre animal , il le met en passant dans un tel état , qu'il ne sçauroit plus vivre. Sa chair est de si mauvaise odeur qu'on ne sçauroit la manger.

On donne à ce poisson le nom

Poſſon de *Trembleur* , à cauſe qu'il fait
Trem- trembler ceux qui le touchent ,
bleur ou ne fut ce qu'avec un bâton ou un
Torpille. roſeau à pêcher ; on l'appelle auſſi
Torpille , à cauſe de l'engourdiſ-
 ſement qu'il cauſe. Il eſt fait com-
 me une anguille , mais il vient
 beaucoup plus gros , & j'en ai vû
 qui étoient de la groſſeur de la
 cuiſſe , & qui avoient plus d'une
 braſſe de long.

Sa figure
 extraor-
 dinaire-

La chair de ſes flancs eſt fort
 favoureuſe , mais remplie d'aretes
 faites comme une fourche , tout
 le reſte du corps n'eſt qu'un com-
 poſé de graiſſe extrêmement blan-
 che. Il n'a point d'ouïes , mais deux
 eſpeces d'oreilles de couleur de ro-
 ſe , dans leſquelles réſide la vertu
 qu'il a d'engourdir , & cela eſt ſi
 vrai , qu'après qu'il eſt mort , les
 Indiens le manient & le coupent
 pour le faire bouillir ou rôtir , ſans
 éprouver aucun tremblement ; au
 lieu que le contraire arrive , lors-
 qu'ils lui touchent les oreilles. Tout
 ſon corps eſt ſolide , à l'exception
 d'un petit eſpace qui eſt au-deſſous

de la bouche , où l'on ne trouve aucun intestin , mais seulement le ventricule , au-dessous duquel est le conduit des excréments. Ce poisson se tient dans le lit des Rivières , & l'on ne trouve là ni *Cayman* ni aucun autre gros poisson , tant ils ont peur de la *Torpille*. Voici la manière dont elle pêche les poissons de grosseur moyenne ; elle s'approche d'eux en nageant , les étourdit & les avale à son choix. Elle aime sur tout les petites sardines , & la façon dont elle les prend est des plus curieuses. Les ayant reconnues , elle les suit jusques auprès du rivage , & la formant un demi cercle de son corps , en appuyant sa tête & sa queue contre le rivage , toutes les sardines qu'elle touche en prenant cette figure , & celles qui donnent contre en voulant l'éviter , restent engourdies , & renversées sur le dos autant de tems qu'il le faut pour qu'elle puisse les avaler , n'ayant point de dents pour les manger.

Le *Payara* est un des plus beaux poissons de ces Rivières & sa chair

Manière
dont il
pêche.

Poisson
Payara.

a un fort bon goût ; on en trouve qui pèsent plus de vingt-cinq livres ; ce qui n'empêche pas qu'il ne s'élançe hors de l'eau à la hauteur de plus d'une aune , & si quelqu'un de ceux qui vont dans les canots a un pourpoint , une ceinture , un habit d'écarlate , il s'élançe dessus , & y reste pendu par les dents. On pêche ce poisson sans hameçon , & il ne perd la vie que par un effet de sa gourmandise. Voici la manière dont on le prend. On attache au bout d'un bâton un morceau de bayete rouge , & on la lui montre , ou du rivage , ou du canot ou l'on est.

Violence avec laquelle il s'élève hors de l'eau pour mordre.

Le *Payara* ne la voit pas plutôt , qu'il s'élançe , & la saisit avec les dents comme je viens de le dire ; car il a les dents fort longues & fort aiguës , & celles de la mâchoire inférieure sur tout , sont si longues , qu'elles passent dans la tête par des ouvertures que la nature y a ménagées , & vont sortir près des yeux. Comme il serre fortement ce qu'il saisit , & que

le drap résiste , il reste pris avec ses propres armes ; il arrive souvent qu'en s'élançant ainsi hors de l'eau, il attrape quelque'un des Indiens qui rament , ou qui pêchent tous nus , & lui emporte un morceau de la cuisse ou de la jambe. Je passe sous silence plusieurs autres poissons , parce que les uns sont en petite quantité , & que les autres n'ont rien de dangereux. Il me reste à parler des *Caymans* , dont ceux qui ont écrit l'histoire de l'Amérique , ont dit beaucoup de choses. Comme j'ai fait un long séjour à l'Amérique , que j'ai eu plusieurs fois à faire à eux , que j'ai examiné leurs ruses , & la structure de leurs corps par la dissection que j'en ai faite , j'en dirai encore assez pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

*Croco-
dille ou
Cayman.*

CHAPITRE XLIII.

Des Caymans ou Crocodilles & de la vertu qu'on a découverte depuis peu dans leurs dents.

Le Cayman est fort laid

LE Cayman est si laid & si hideux, que je manque de termes pour le décrire, & pour le définir. il est la ferocité même, un avorton informe, l'horreur de tous les êtres vivans, & l'animal le plus formidable qu'il y ait dans la nature; de sorte que si je voulois peindre le Demon, je ne pourrois pas mieux le représenter que sous sa figure. Cette trompe énorme, noire & osseuse, couverte de verruës, ces mâchoires longues de plus de quatre palmes, ce labyrinthe de dents, qui forment un double rang de rasoirs acérés, tant dans la mâchoire d'en haut que dans celle d'en bas, ces yeux saillans, malins

& penetrans qui paroissent sur la surface de l'eau , pendant que l'animal a tout le corps dedans , pour découvrir tout ce qui se passe , ce dragon à quatre pieds , horrible sur la terre , & formidable dans l'eau , dont les écailles résistent aux balles , cet amas de pointes rudes & inégales , qui lui couvrent les flancs & la queue d'un bout à l'autre , tout cela , dis je , montre la férocité , la colere & la fureur de cet animal . & je manque de termes pour exprimer l'idée que je me forme de ce monstre infernal.

Heureusement pour les hommes , les *Caymans* ne sont pas carnaciers , ils ne se nourrissent d'autre chose que de poisson , & même ils ne l'ont pas toujours à leur disposition , parce qu'étant extrêmement pesans , & lents à se mouvoir , & les poissons les craignant à un point extraordinaire , ils passent souvent des jours entiers sans en attraper aucun ; & cela est si vrai , qu'en ayant ouvert quelques uns

après leur mort , je leur ai presque toujours trouvé l'estomac vuide , si j'en excepte une grande corbeille de petites pierres fort lisses , qui s'étoient polies les unes contre les autres à l'aide du frottement. J'ai voulu en apprendre la raison , sans avoir jamais pû y réussir , chaque Nation ayant là-dessus des sentimens , qui sont plutôt fondés sur des conjectures que sur la vérité. Le plus raisonnable , selon moi , est celui des Indiens *Otomacos* , grands ennemis des *Caymans* , mais fort friands de leur chair , dont je parlerai tantôt. Ceux-ci prétendent qu'à mesure que le *Cayman* grossit , il reconnoit la peine qu'il a de plonger au fond de la Rivière , sur le sable de laquelle il repose , chargé du poids de l'eau qui coule sur lui ; & que guidé par son instinct , il va sur la plage , & avale autant de pierres qu'il lui en faut pour pouvoir gagner le fond où il a coutume de reposer ; d'où il suit , que plus il grossit , plus il a besoin de pierres pour lui servir de lest

Son estomac est chargé de pierres.

& de contre poids , ce qui fait , comme je l'ai dit , que les gros *Caymans* ont l'estomac chargé de plusieurs corbeilles de pierres.

Plusieurs personnes qui ont lû ce que je viens de rapporter à la hâte & sans réflexion , m'ont attribué le sentiment que j'allegue , & qui est celui des Indiens *Otomacos* , comme m'appartenant en propre , sans faire attention à ce que j'ai dit , que tous s'en tenoient à de simples conjectures , faute de sçavoir au vrai ce qui en est. J'ai dit , il est vrai , que ce sentiment s'accordoit mieux avec mes idées , comme étant plus probable que celui des autres Indiens , qui n'a aucun fondement ; mais quand même ce seroit le mien , je me sentirois assez fort pour le défendre , & pour réfuter les raisons dont on se sert pour le combattre. Je vais réfuter en passant l'argument qu'on m'a fait , & qui est tel que voici.

Le Cayman est un poisson : Dieu a donné au poisson toute l'agilité , nécessaire pour nager , monter &

descendre dans l'eau : donc le *Cayman* n'a pas besoin de pierres pour plonger. Si je voulois nier la majure, la dispute seroit finie. Je nie d'abord que le *Cayman* soit un poisson : c'est un animal amphibie comme le loup marin, la loutre, l'*Ante*, la *Higua*, & certaines espèces de bêtes à poil, appelées *Irabubos*, qui comme le *Cayman*, vivent également sur terre & dans l'eau. Mais je veux que ce soit un poisson, & je passe à la mineure, qui se trouve faussée par rapport au poisson appelé *Coletò*, animal pesant & misérable, qui vit dans les fossés qu'il se creuse lui-même sur le bord des Rivières, & qui à mesure qu'elles diminuent en creuse d'autres plus bas, d'où les Indiens le tirent plus sûrement. La *Raie*, dont j'ai déjà parlé, est un poisson, cependant elle vit au fond des Rivières de l'Amérique, ordinairement couverte de sable, dans lequel elle se traine, changeant de place, selon que la

Rivière

Rivière croît ou diminuë , laissant ses traces sur la plage.

Dieu donne aux êtres sensitifs qu'il a créés les choses dont ils ont besoin de deux manières , ou réellement , ou virtuellement. Il a donné au poisson à épée une arme dont il se sert également pour attaquer & pour se défendre. Il a donné des griffes au lion , des dents au chien , & ainsi des autres animaux. Il a donné tout cela à l'homme virtuellement , lui donnant l'industrie nécessaire pour inventer des armes, offensives & défensives, & dans ce même sens, il a donné au *Cayman* ce dont il a besoin pour plonger , lui accordant un instinct qui le porte à avaler les pierres dont il a besoin pour cet effet. Il a donné de même à l'Epervier & à d'autres oiseaux de proie , qui après avoir mangé avec excès , ne peuvent s'élever en l'air , un instinct naturel qui leur fait rendre ce qu'ils ont pris de trop , pour pouvoir s'envoler plus aisément. Les gruës sont fort len-

res à prendre leur essor , & pour n'être point surprises à l'improviste , elles se rélevent les unes les autres pendant la nuit pour faire sentinelle , & comme celle qui fait le guet craint de s'endormir, elle tient un pied en l'air , & saisit avec ses griffes une pierre , ou une motte de terre , qui venant à tomber dans le cas où elle s'endort , la reveille aussi-tôt. Le même maître , qui a donné cet instinct à la Gruë , a donné de même celui dont j'ai parlé au *Cayman*. Voici maintenant comment je rétorque cet argument , ayant égard à la façon de voler des gruës : *La gruë est un oiseau : le Créateur a donné aux oiseaux tout ce dont ils ont besoin pour voler : donc les gruës volent sans avoir besoin d'aucun secours étranger.* Et voilà qu'on est obligé de donner à cet argument la même solution que j'ai donné au précédent , distinguant la mineure , & niant la conclusion car comme la gruë ne peut soutenir en volant le poids de sa tête

Dieu lui a donné une instinct qui la porte à la reposer sur le dos de celle qui va devant ; & lorsque celle-ci est fatiguée , elle quitte sa place , & va reposer la sienne sur le dos de celle qui est à la queue , sans quoi elle ne pourroit voler , de même que le *Cayman* ne pourroit aller au fond de l'eau sans les pierres dont il charge son estomac.

On voit donc que le Créateur , en donnant aux animaux l'industrie admirable dont je viens de parler , a eu non-seulement égard à leur conservation , mais encore à nôtre instruction , comme on le voit dans les Abeilles & dans les Fourmis , qui composent un corps de République des mieux réglés qu'on puisse imaginer. Ceux qui souhaiteront quelque chose de plus merveilleux , n'ont qu'à voir dans l'histoire du Canada , ou de la nouvelle France , la République que forment les castors , la vie sociable qu'ils menent , leur gouvernement domestique , & l'indus-

trie admirable avec laquelle ils construisent leurs habitations , sans qu'il y en ait aucun d'oïsis parmi eux , car les uns coupent le bois , d'autres les portent , ceux-ci païtrissent du mortier , ceux-là le charrient , tandis que les autres, comme autant d'Architectes , s'emploient à mettre en usage les matériaux qu'on a assemblés.

Toutes ces choses , & une infinité d'autres qu'on remarque tous les jours jusques dans les plus petites araignées , m'ont fait dire que je panchois pour le sentiment des Indiens *Otomacos* ; & en effet , ils ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité , lorsqu'ils prétendent que le *Cayman* avale des pierres pour lui servir de lest , imitant en cela les mariniers qui en usent ainsi à l'égard des vaisseaux ; pour qu'ils voyagent avec plus de sûreté. Comme donc plus un vaisseau est grand , & plus il lui faut de lest , de même plus le *Cayman* est gros , & plus il a de pierres dans l'estomac. C'est là un fait incontestable , & non

seulement j'en ai été témoin moi-même, comme je l'ai dit ci-dessus, mais la chose est de notoriété publique dans tous les endroits où il y a des *Caymans*, tant dans les Indes Occidentales, que dans les Orientales. Lorsqu'il n'y a point de pierres dans les Rivières, ils retiennent les os des animaux qu'ils ont dévorés, ainsi que le Capitaine Dominique Zorrila m'a dit l'avoir vu dans la Rivière de *Tamé*. Mr. Salmon (a) assure que sur les côtes de *Mindanao* & de *Xobo*, on trouve dans le ventre des crocodilles des os d'hommes, d'animaux, & une grande quantité de pierres qu'ils avalent, pour remplir leur estomac. Je rapporte le passage original, pour que le lecteur s'assure lui-même de ce que j'avance.

Ce n'est que par hazard que les *Caymans* mangent de la chair hu-
Les Caymans
font à

(a) Aperti alcuni di essi Coccodrilli, si sono trovati n'el loro ventre, ossi di homini, e di animali; come ancor pietre, che inghiottono, per implersi lo estomaco. Tom. 2. Cap. 9.

craindre
en trois
différens
tems.

maine, & de-là vient que sur les Rivières où il n'y a point de peuplades, & où il passe peu de bateaux, ils ne sont à craindre qu'en trois différens tems, sçavoir, dans les mois de Septembre & d'Octobre, qu'ils sont en chaleur, & qu'ils pourchassent leurs femelles. Lorsqu'ayant déposé leurs œufs dans les trous qu'ils creusent pour cet effet sur les plages, où la chaleur du Soleil & du sable les fait éclore, le mâle & la femelle font le guet, pour que personne ne les enleve. Lorsque les petits *Caymans* étant éclos, ils regagnent l'eau tous en troupe, accompagnés de leur pere. Dans cette occasion-ci, & dans les deux autres, ils se livrent inmanquablement à leur colere, & attaquent les passans avec furie, outre qu'il sort de leur corps une odeur insupportable, qui étourdit, de sorte qu'il est besoin de voyager alors avec beaucoup de vigilance & de circonspection.

Maniere
dont les
Caymans
gardent
leurs pe-
tits.

Les *Caymans* abondent principa-

lement dans les torrens des Rivières , dans les endroits où il y a des tournans d'eau , près des rochers où les bâteaux ont accoutumé de faire naufrage , dans les lieux où les Indiens vont se baigner , & prendre de l'eau pour leur usage , dans tous ces endroits , dis-je , on trouve des *Caymans* extrêmement friands de chair humaine. On en trouve aussi dans les eaux *dormantes* , où ils se tiennent plongés : Ils ont les yeux sur la surface de l'eau , pour guetter leur proie , & c'est là aussi où il en périt un grand nombre par les flèches de *Canna Brava* que leur tirent les Indiens. Cette canne , à qui l'on a donné ce nom à cause de sa dureté , est un poison si actif pour les *Caymans* , que pour peu que la flèche leur entre dans le corps , ou au dessous des bras , ou dans les yeux , (ce sont les deux seuls endroits où l'on puisse les blesser ,) ils meurent en peu de tems & reviennent sur l'eau. Comme ils sont fort voraces , on leur tend un piège appelé *Tolete* , lequel con-

Lieux
dange-
reux par
la quan-
tité de
Caymans
qui s'y
trouvent.

Manière
dont on
les préd.

siste en un morceau de bois dur & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe d'un poisson, ou d'un morceau de chair. La *Tolete* est attachée à une forte courroie qu'on lie bien ferme à terre. l'*hameçon* flotte sur l'eau, & le *Cayman* qui l'aperçoit le hape, impatient d'avaler la viande qu'il voit devant lui; mais il s'engorge tellement, que les pointes du bois lui entrant dans les deux mâchoires, il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. Le pêcheur attend un moment, & le tire à terre avec le secours de ses camarades, quelque effort qu'il fasse pour résister.

On emploie le même moyen pour les tirer à sec sur le rivage, sans qu'il soit besoin de viande, ni d'aucun autre amorce, & c'est là une fête, non point de taureaux, mais de *Caymans*, qui merite d'être vûe. L'Indien prend la *Tolete* par le milieu, & agace le *Cayman*, qui se chauffe au Soleil la gueule ouverte de plus d'une aune. Celui-ci ne voit pas plutôt ve-

nir l'Indien , qu'il court à lui la gueule béante pour le haper. L'Indien , qui se tient à une distance convenable , fait un pas de côté , & le *Cayman* passe outre , sans que l'Indien s'en mette en peine , cet animal ayant les vertèbres de l'épine si roides & si inflexibles , qu'il est obligé de décrire un grand cercle pour venir rejoindre son ennemi. l'Indien l'attend de pied ferme jusqu'à deux ou trois fois , & même plus , l'évitant toujours avec la même adresse , à la fin , il délie la corde , il empoigne fortement le bâton , & attend le *Cayman* sans bouger de la place ; celui ci se jette sur lui avec fureur pour le devorer , & alors l'Indien , avec une intrepidité étonnante , lui plonge le pieu & tout le bras dans la gueule , assuré qu'en la fermant , les deux pointes de la *Tolete* lui entreront dans les deux mâchoires , sans qu'il puisse ni ouvrir ni fermer la gueule. Dans cet état , il devient furieux & attaque les assistants , qui l'agacent

Fête
digne
d'être
vûë.

comme un Taureau , & se divertissent à le voir s'élaner contre l'un & contre l'autre ; bien assurés que tout le mal qu'il peut faire , est de renverser celui qui n'est pas assez agile pour l'éviter. Je doute qu'on ait jamais vû dans les cirques , ni dans les Amphithéâtres de Rome un pareil exemple d'intrepidité & d'adresse ; il est tel , qu'il faut en avoir été témoin pour le croire ; mais le Lecteur se souviendra qu'il n'est ici question que d'un barbare qui se jouë avec une brute. Les Indiens de *Campêche* se procurent le même divertissement , mais les habitans des Philippines sont infiniment plus adroits qu'eux, aussi ont ils à faire à des *Caymans* plus légers & plus agiles que ceux de l'Amérique.

Combat
du *Cay-*
man &
du
Tygre

Je n'ai jamais vû combattre le *Gayman* avec le Tygre , mais les Indiens m'ont raconté , que pendant que le premier se chauffe au Soleil, le Tigre lui saute dessus , & lui enfonce ses quatre griffes dans le corps. Le *Cayman* , ne pouvant

plus se défendre , se plonge dans la Rivière , pour noyer son ennemi. Si le Tygre a pû auparavant lui déchirer le ventre , & lui arracher les entrailles , il le tire à sec & le mange ; mais si le *Cayman* peut une fois gagner le fond de la Rivière , le Tygre se noye , & le *Cayman* vient le dévorer sur le rivage.

On sçaura que le *Cayman* étant sous l'eau , a la liberté de mordre tout ce qu'il rencontre , mais qu'il ne peut manger , c'est pourquoi quand il a pris quelque chose , il leve la tête hors de l'eau , & va manger sa proie sur les bords de la Rivière. La raison en est qu'il n'a ni langue , ni autre chose d'approchant , mais seulement une grosse luette charnuë & informe , qui lui bouche le gosier, lorsqu'il ferme la gueule , & qui permet à l'eau d'y entrer , lorsqu'il la tient ouverte ; mais comme il se noyeroit infailliblement s'il restoit long-tems dans cet état, il a soin , lorsqu'il saisit un animal , de le serrer jusqu'à ce qu'il meure ,

Le *Cayman* ne peut manger sous l'eau.

& lorsqu'il ne le sent plus remuer, il le porte sur la plage, où il acheve de le manger.

Les Indiens aiment beaucoup les œufs de *Cayman*, & ils sont fort aises lorsqu'ils peuvent en découvrir une nichée, où ils en trouvent toujours pour le moins une quarantaine. Ils sont de la grosseur d'un œuf médiocre d'autruche, ronds par les extrémités, & couverts d'une coque blanche comme ceux des poules, mais beaucoup plus épaisse. Ils les font cuire dans une marmite, & quand même en les ouvrant, ils y trouveroient des petits *Caymans*, ils ne s'en mettent point en peine, & avalent le tout brutalement. Tous ces œufs ne contiennent que de la glaire, au centre de laquelle on découvre une tache grise noirâtre, que les Indiens prétendent être la tête du *Cayman* qui doit en sortir. (a)

Je le crois ainsi, car ayant ou-

(a) La femelle du *Cayman* pond plus de cent œufs d'une seule portée dans

vert plusieurs de ces œufs couvés , j'ai observé que le corps & la queue du petit *Cayman* , qui a plus d'un demi pied de long , sont roulés tout au tour de la surface intérieure de l'œuf , & que la tête reste dans le centre ; ils la sortent dès qu'on casse l'œuf , & mor-

l'espace d'un ou deux jours. Dès qu'elle les a mis bas , elle les couvre de sable , & a l'attention de se rouler dessus , pour cacher l'endroit où ils sont , poussant même la précaution , jusqu'à se veautrer tout autour , pour mieux desorienter les ennemis de son espèce. Après avoir ainsi pourvû à leur sûreté , elle se replonge dans l'eau , & les laisse couver aussi long tems que la nature lui enseigne qu'ils en ont besoin. Alors elle vient suivie du mâle , & écartant le sable , elle découvre les œufs , en casse la coque , & aussi-tôt les petits *Caymans* sortent sans autre accident. La mere les met sur son dos , & sur les écailles de son cou , tâchant de gagner l'eau ; mais le mâle en mange autant qu'il peut , & elle dévore elle-même ceux qui se détachent d'elle , ou qui ne nagent pas ; de sorte que d'une si nombreuse couvée , à peine en échape-t-il cinq à six. N. D. T.

dent avec furie le bâton dont on s'est servi pour cet effet , y enfonçant leurs dents bien avant , si bien que ces animaux hideux naissent avec toutes leurs armes.

Quelque redoutables que soient les armes du *Cayman* , elles lui deviennent inutiles contre l'adresse & la témérité des Indiens *Otomacos* & des Indiens *Guamos* , qui se regalent de sa chair , sur tout pendant l'hiver , & dans le tems que les Rivières sont trop hautes pour pouvoir aller à la pêche. Deux Indiens prennent une forte courroye faite de cuir de *Manati* , à l'extrémité de laquelle ils font un lacs, ou nœud coulant , ils la tiennent chacun par un bout , & lorsqu'ils voyent un *Cayman* qui prend le Soleil , ils s'en approchent sans bruit , & l'un d'eux lui jette le lacs autour du museau ; Le *Cayman* s'élance aussi-tôt dans l'eau , & emporte l'Indien , lequel sans s'effraier lui monte dessus d'autant plus surement , qu'il ne peut , ni tourner la tête pour le mordre ,

Seconde
manière
de prendre les
Caymans.

ni doubler la queue pour l'attrapper. Le *Cayman* ainsi chargé du poids de l'Indien, va bien-tôt au fond, mais lorsqu'il y arrive, il a déjà la trompe serrée avec trois ou quatre tours de la courroie, dont le dernier & le meilleur, parce qu'il assure les autres, est dans le cou même : l'Indien sort de l'eau aussi frais que si rien n'étoit, & se joint à son compagnon pour tirer le *Cayman* à terre, où ils le tuent, quoiqu'il se défende le mieux qu'il lui est possible avec la queue.

Pour cet effet, ils lui donnent un gros coup de bâton sur les yeux, pour l'étourdir, & avant de redoubler, ils lui enlèvent les écailles de la poitrine, où reside comme dans son centre le musc insupportable qu'ont ces animaux, car si le *Cayman* vient à mourir avant qu'on lui ait enlevé ces écailles, ou la table qu'elles forment, sa chair prend une si mauvaise odeur, que les Indiens, tous voraces qu'ils sont, ne peuvent plus la manger. La table enlevée, ils dépecent sa

Sa chair est bonne à manger, pourvu qu'on lui ôte avant qu'il meure la table de la poitrine.

chair , qui est auffi blanche que la neige ; elle est tendre , de fort bon goût , & on en mangeroit avec plaifir fans la crainte où l'on est qu'il n'ait mangé quelque homme , ou quelqu'autre animal. Elle contient pour l'ordinaire beaucoup de graiffe , les Indiens la gardent pour la paîtrir avec leur pain , ainfi que je l'ai dit , & comme il y a une grande quantité de *Caymans* , ces deux Nations ont affez de viande pour passer leur hiver ; & voilà jufqu'où peut aller l'industrie humaine.

On a vû dans le premier volume , que le pain dont fe fervent les *Otomacos* contient au moins la moitié de terre ; il femble qu'une pareille nourriture devoit leur nuire , cependant ces Indiens font infiniment plus forts , plus grands & plus robuftes que tous les autres. Cela m'a donné occafion de rechercher pourquoi la terre , qui fait tant de mal aux enfans & aux femmes enceintes , qui leur ôte la couleur , & qui les fait tomber

malades, en fait si peu aux *Otomacos*, qu'ils mangent non seulement de ce pain, mais encore des mottes de craie toute pure, sans en recevoir aucun dommage. J'ai trouvé après plusieurs expériences que la graisse de *Cayman* nettoye l'estomac, & emporte toute la terre qui peut s'y trouver, & que si on en donne à ceux qui sont opilés pour en avoir mangé, une once à jeun, trois ou quatre jours de suite, en y mêlant un peu de sucre, pour lui ôter son mauvais goût elle balaye toute la terre qu'ils ont dans l'estomac, leur rend l'appetit, & la couleur qu'ils avoient perduë, & c'est dequoi il y a une infinité d'exemples.

La graisse de *Cayman* est excellente pour nettoyer l'estomac.

Les indiens jettoient autrefois dans la Rivière les têtes des *Caymans* qu'ils avoient pris, mais il y a quelques années qu'ils les gardent à cause du profit considerable qu'ils font sur leurs dents. ils les vendent fort cher, & on les recherche avec soin, pour les envoyer aux personnes de distinction, qui

Vertus des dents du *Cayman*.

les reçoivent comme un grand présent , depuis qu'on a découvert dans la Province de Caracas la vertu qu'elles ont contre le venin. On l'a éprouvée en tant d'occasions, que ceux qui ne portent point une de ces dents enchassée dans de l'or ou de l'argent au bras , où on l'attache avec une petite chaîne , ont toujours aux mains une ou deux bagues faites de ces mêmes dents, pour se garantir des herbes vénémeuses dont les Esclaves Negres se servent pour s'empoisonner les uns & les autres , & même pour se défaire de leurs maîtres. Il n'y a pas long-tems qu'on connoit cette vertu , & voici à quelle occasion on la découvrit. Un esclave Negre qui servoit dans une habitation de Caracas , voulant se défaire d'un de ses camarades , employa toutes les herbes & tous les poisons qu'il pût s'imaginer pour en venir à bout. Voyant que son ennemi ne s'en trouvoit pas plus mal, il voulut en sçavoir la cause , & pour cet effet il lui envoya des présens , il

Comment on
a décou-
vert la
vertu des
dents de
Cayman.

lui rendit visite & l'accabla de mille caresses , auxquelles l'autre répondoit avec d'autant plus de sincérité , qu'il ne le soupçonnoit d'aucun mauvais dessein. A la fin , ce Nègre lui dit un jour : Camarade s'il prenoit jamais envie à quelque méchant Chrétien de nous empoisonner , aurois-tu quelque remède pour nous guérir ? là-dessus son camarade sortit le bras , troussa sa manche , & lui montrant une dent de *Cayman* , qu'il portoit attachée sur la chair , il lui dit ingenuement : mon ami , tant que je porterai cette dent sur moi , il n'y a point de poison qui puisse me nuire. Cette réponse se répandit , & l'expérience ayant confirmé ce que ce dernier avoit avancé , les dents de *Cayman* acquirent une réputation qu'elles ont conservée depuis.

Il arriva dans ce tems là qu'une femme voulut empoisonner son mari. Elle lui donna divers poisons , qui ne firent aucun effet , parce qu'il portoit toujours sur lui une dent de *Cayman*. Ce cas fit du

bruit dans la ville de Panama , & se repandit dans celles de *Guayaquil* & de *Quito* , où l'on fit plusieurs expériences sur des animaux , leur donnant du poison , après leur avoir attaché une dent de *Cayman* au cou ; le resultat fut qu'ils vomirent sur le champ la viande empoisonnée qu'on leur avoit donnée , & qu'ils n'en reçurent aucun dommage.

On a depuis appliqué cette même dent sur la morsure des vipères & des couleuvres , & l'on a trouvé que c'étoit l'antidote le plus efficace & le plus universel qu'on pût employer en pareil cas. La chose est de notoriété publique dans les trois Provinces , & qui plus est , on a éprouvé que la morsure de ces espèces de vipères , appelées *Bejuquillo* , contre laquelle on ne trouvoit presque point de remède , cede en peu de tems à la vertu de cette dent , comme cela conste par un acte juridique qui a été dressé à *Guayaquil* , à l'occasion d'une cure qui

DE L'ORENOQUE. 165

avoit été faite avec cet antidote. On voit par ces expériences que la dent de *Cayman* l'emporte de beaucoup sur la licorne , & il y a lieu d'espérer que les Naturalistes y découvriront dans la suite d'autres vertus.

Il y a une infinité d'autres *Caymans* , qui ont la même forme & la même figure que ceux dont je viens de parler , mais ils ne sont point courageux ; j'en ai cependant vû qui devenoient furieux lorsqu'on les pouffoit à bout. Ils ne vivent que de poisson , & leur chair est très bonne à manger ; si bien que lorsque les indiens ont de la *Babila* , c'est le nom qu'ils lui donnent, ils ne se soucient plus des autres poissons.

CHAPITRE XLIV.

*Manière dont les Indiens cultivent
leurs terres , & les principaux
fruits qu'ils entendent.*

Vie mi-
serable
de deux
Nations
qui ne
veulent
pas tra-
vailler.

IL est de foi que tous les enfans d'Adam sont obligés de manger leur pain à la sueur de leur front. Il n'y a que les deux Nations *Guajiva* & *Chiricoà* , dont j'ai déjà parlé , qui par un effet de leur paresse naturelle , cherchent à se dispenser de cette tâche inévitable , en quoi elles montrent leur ignorance , parce que faute de vouloir cultiver la terre , elles se trouvent obligées de mener une vie errante , & de passer d'une Rivière à l'autre , pour se nourrir des fruits sauvages qui croissent dans les plaines; ajoutez à cela, qu'elles se trouvent par là exposées à l'ardeur du Soleil , à la pluie , & aux autres inclemences de l'air , qui font des peines beaucoup plus insupportables que celles qu'entraîne

après soi le travail des champs, lequel, bien que fatigant, laisse à l'homme le tems de se reposer outre qu'il est dédommagé de ses fatigues par l'abondance des denrées qu'il lui procure.

Les autres Nations se moquent d'elles.

Il n'en est pas de même des autres Nations dont je parle dans cette Histoire ; bien loin de-là, celles qui connoissent les deux que j'ai nommées, detestent leur génie, leurs usages & leurs coutumes, & disent qu'elles ont appris cette façon de vivre des singes & des autres animaux ; & quoique tous les Indiens en général soient naturellement paresseux, il y en a cependant qui sont plus adonnés à l'agriculture que d'autres, quoique tous, comme je l'ai dit, renvoyent à leurs femmes ce qu'il y a de plus pénible dans le travail des champs, & dans la conduite du ménage, sans qu'ils se mettent en peine de les mieux traiter.

Les Indiens cultivent aujourd'hui leurs terres avec moins de forêts

La culture des forêts

leur
cause un
travail
infini.

peine qu'autre fois , depuis qu'ils reçoivent chez eux les Missionnaires , & qu'ils se procurent par leur moyen les outils dont ils ont besoin , après s'être rassemblés dans des colonies. Auparavant , & plusieurs sont encore dans ce cas , les uns vivoient cachés dans des forêts inaccessibles , & les autres dans des plaines spacieuses à portée des Rivières. Je ne comprends pas encore comment les premiers pouvoient se procurer par leur travail les denrées dont ils avoient besoin pour subsister , étant obligés d'abord d'éclaircir le terrain , d'abattre les arbres , & de les brûler , pour découvrir les terres qu'ils vouloient ensemencer & tout cela sans aucun outil , ce qui m'a toujours étonné & m'étonne encore , quoique je les aye vû travailler plusieurs fois. La première fois que j'arrivai chez les Indiens sauvages , je crus , vû leur grossièreté , qu'il me suffiroit , pour les engager à venir s'établir ailleurs ; de leur représenter qu'ils manquoient d'instrumens

d'instrumens pour sarcler & éclaircir le terrain , & abattre les arbres qui le couvroient ; mais la chose alla tout autrement que je n'avois cru , car tirant leurs haches de pierre à fusil à deux tranchans , & les enmanchant avec des bâtons d'une force proportionnée , ils me répondirent qu'avec leurs *Macannas* (ils appellent ainsi des épées faites avec du bois extrêmement dur) ils défrichoient leurs terres , & qu'avec ces haches, ils abattoient les arbres verts , pendant que leurs femmes s'occupoient à brûler ceux qui étoient secs. Je leur demandai combien de tems ils mettoient à couper un de ces arbres ? Ils me répondirent qu'ils y employoient deux lunes , c'est-à-dire deux mois , ce que nous faisons en une heure avec une hâche ordinaire. C'est pour cela que j'ai dit que je ne concevois pas comment en travaillant aussi lentement , ils pouvoient se procurer suffisamment de quoi vivre , sur tout étant aussi grands mangeurs. Je leur deman-

Haches
de pierre
dont ils
se ser-
vent
pour
abattre
les ar-
bres.

Manière
dont ils
fabri-
quent
leurs ha-
ches de
pierre.

Com-
ment ils
sup-
pléent
aux ho-
yaux qui
leur man-
quent.

dai encore de quel outil ils se ser-
voient pour fabriquer des hâches
d'une pierre aussi dure ? Ils me ré-
pondirent qu'ils tailloient ces pierres
avec d'autres , & qu'ensuite à
force de les aiguïser sur d'autres
pierres plus tendres, qu'ils avoient
soin de mouïller , ils leur don-
noient la figure & les deux tran-
chants que je leur voyois. Je ne
les ai jamais vû travailler , mais
je crois qu'ils ne viennent à bout
de cet ouvrage qu'à force de tems
& de patience , ce qui est une oc-
cupation convenable à un Peuple
oisif.

Pour remuer la terre , & y for-
mer les sillons nécessaires ; après
en avoir brûlé les mauvaises her-
bes , ils se servent de pèles faites
d'un bois très-dur , que les uns appel-
lent *Araco* , les autres *Macana* ,
selon le genie de leur langue , avec
lesquelles ils bêchent la terre , ce
bois étant presque aussi dur que
l'acier le mieux trempé. Ils les fa-
briquent à l'aide du feu , brûlant
certaines parties , & en conservent

d'autres, ce qui demande beaucoup d'industrie, & de tems.

Les Barbares qui vivoient autrefois dans les champs découverts, & ceux qui y vivent encore au-
 ce.

Fruits de
différen-
te espèce.

jourd'hui, n'ayant ni bois, ni forêts à abatre, recueillent leurs fruits en moindre quantité à la vérité, mais avec infiniment moins de travail; parce qu'avec leurs pèles de *Macana*, dont j'ai parlé, ils jettent la terre dans les endroits humides de côté & d'autre du sillon, ayant soin de couvrir la paille & le foin qu'ils ont arraché, après quoi ils sement leur *Maiz*, leur *Yuca*, ou *Manico* & plusieurs autres racines, mais surtout une grande quantité de *Piment*, dont il y en a de plusieurs espèces, parmi lesquelles il s'en trouve d'extrêmement piquants, parce qu'ils l'aiment beaucoup, & qu'ils en assaisonnent tous leurs mets.

*Maiz ou
Panis.*

Yuca.

Piment.

Les récoltes sont beaucoup plus abondantes dans les vallées & dans les bois que dans les campagnes.

La récol-
re est
plus a-
bondan-
te dans
les bois
que dans
les cam-
pagnes.
rales.

rales , parce que le terrain y est plus humide , comme cela paroît par les arbres , les buissons & les brossailles qui y croissent , & dont les feuilles venant à tomber & à se pourrir , fument le terrain , & augmentent sa force. Ajoutez à cela que les cendres des brossailles qu'ils brûlent , jointes à la chaleur que le feu communique à la terre , la rendent extrêmement féconde , aussi les Catalans ont-ils soin de planter à la file dans leurs champs , des fagots faits de branches de pin , auxquels ils mettent le feu dans le tems convenable. Au contraire , les Indiens qui cultivent les plaines , manquant de fumier pour les fertiliser , font de très mauvaises récoltes au prix des autres ; y ayant en cela la même différence qu'entre le bled qu'on sème dans des champs qu'on a soin de cultiver , de fumer & d'arroser , & celui qui vient dans un País sec , les premiers , comme celui de Murcie , de Valence & de Catalogne , a tant de force , qu'il croît

DE L'ORENOQUE. 173

au-delà de la hauteur d'un homme , au lieu que le dernier n'ayant d'autre benéfice que celui du simple labour , ne donne pas la moitié tant de grains que l'autre.

J'ai observé une chose tout à fait singulière dans les terrains inondés qui sont aux environs de l'*Orénoque*, de Rivières *Meta*, *Apure*, *Casanare*, *Tame* & de quelques autres, & c'est qu'au lieu du jonc qui croît ordinairement dans les autres lacs , il y vient naturellement une grande quantité de ris sauvage , dont les Indiens ne connoissent pas le prix , mais dont les oiseaux sçavent profiter , y accourant de toutes parts pour en faire la récolte. C'est du véritable ris , & je dois d'autant mieux m'y connoître , que je suis d'un Païs où on en recueille une très grande quantité. J'ai connu des gens qui ne pouvoient le croire ; mais ils sont bien-tôt revenus de leur erreur , lorsqu'après avoir pressé les épis, je leur en ai fait voir les grains sur ma main. Ce grain est infi-

Abon-
dance de
Ris sau-
vage.

niment plus abondant dans les terrains qu'on cultive & qu'on arrose, pourvû qu'on ait soin de le semer & de le transplanter dans la saison convenable ; & j'ai souvent vû des grains qui ont donné jusqu'à soixante épis, ce qui prouve la bonté du terrain, & que ce grain lui est propre, puis qu'il y vient de lui-même, & qu'il augmente à un point si considérable, lorsqu'on le cultive.

Tous les Indiens *Otomacos* qui vivent près des lacs, profitent du tems où ils baissent, pour semer le terrain que l'eau laisse à découvert, & ils font des récoltes extrêmement abondantes. Les *Otomacos*, les *Guamos*, les *Paos* & les *Saruros* sèment autour de ces lacs une espèce particulière de *Maiz* que je n'ai point vû ailleurs. Ils l'appellent *Onona*, c'est-à-dire, *Maiz de deux mois*, parce qu'il est en état d'être cueilli au bout de ce tems-là, de sorte que dans le cours d'une année, ils en font six récoltes, cherchant pour cet effet

*Maiz de
deux
Mois.*

un terrain convenable , le climat étant toujours le même , ce qui est une chose tout-à-fait unique.

Ils ne perdent pas un pouce de terrain sémant entre le *Maiz* des canes à sucre , différentes espèces de racines , & de calebasses , & sur tout une grande quantité de melons d'eau , dont ils font leurs délices. Ces sortes de melons sont tout-à-fait differens des nôtres , & il y en a une quantité prodigieuse à l'Amérique. Ceux dont je parle sont propres à ces Païs , & sont plus petits que les nôtres ; ils ont l'écorce plus dure , leurs pepirs sont ronds , de la figure & de la grosseur d'un grain de poivre , dont ils ont le piquant , mais leur chair a un goût exquis & une douceur pareille à celle du miel. Les Indiens appellent ces melons *Gibiria*.

Melons d'eau fort rares.

Melons d'eau appelés *Gybiria*.

Les Indiens qui vivoient dans les bois , & ceux qui y vivent encore , ne connoissent point le *Maiz* des deux mois dont j'ai parlé ; cependant comme le tems est uniforme pendant toute l'année ,

Ils se-ils font différentes récoltes de *Maiz*,
 ment & & chacun en sème autant qu'il en
 recueille-veut, après avoir préparé la terre,
 lent toute sans craindre que la récolte man-
 te l'année que, pourvu qu'il ait soin d'éloi-
 née du *Maiz* ou gner les perroquets, les *Loros*, les
 du *Panis*. *Periquitos*, les *Guacamayas* &

Dom-une multitude d'autres oiseaux qui
 mage détruisent les semailles, pour peu
 que cau-qu'on les néglige. Ils ont encore
 sent les plus besoin d'attention pour garan-
 oiseaux. tir le grain qu'ils sèment dans les
 bois d'une quantité infinie de sin-
 Les Sin- ges qui se jettent dessus & l'empor-
 ges. tent. On ne sçauroit croire le dom-
 mage que ces animaux leur cau-
 sent, non plus que la malice avec
 laquelle ils se conduisent. S'ils s'ap-
 perçoivent du haut des arbres où ils
 sont qu'on fasse sentinelle, pas un
 ne s'avise de descendre dans les
 semailles. ils s'approchent & s'en
 retournent, avec tant de silence,
 qu'à moins que de les voir il est
 impossible de les découvrir, d'au-
 tant plus qu'ils font ailleurs un
 tintamarre horrible, mais pas un
 ne souffle lorsqu'il est question de

voler. Ils viennent reconnoître à différentes reprises si l'on garde le *Maiz*, & lorsqu'ils sont sûrs qu'il n'y a personne, il en reste un sur la cime de l'arbre pour découvrir s'il ne vient point d'Indien, tous les autres descendent, & chacun emporte cinq épis de *Maiz*, un dans la bouche, deux sous les bras, & un à chaque main, & se dressant sur leurs pieds, ils s'enfuyent comme un éclair, & courent se cacher dans le bois. Si dans le tems qu'ils dérobent ces épis, l'Indien sort de sa cabane, ou paroît dans le champ, le singe qui fait le guet sur l'arbre se met à crier, & tous les autres s'enfuyent avec ce qu'ils ont pû prendre; mais un grand nombre de ceux qui étoient déjà chargés de leurs épis périt dans ces occasions, parce qu'ils sont si obstinés à ne point lâcher ce qu'ils ont pris, qu'ils se laissent tuer plutôt que de s'en désaisir. Les Indiens les poursuivent à coups de bâtons, & pour lors ceux qui n'emportent qu'un ou deux épis, ayant

Sagacité
& malice avec laquelle les Singes volent le *Maiz*.

les pieds & une main libre , grimpent sur les arbres , & se sauvent , au lieu que ceux qui sont bien chargés , ne pouvant s'enfuir qu'en sautant les deux pieds joints , périssent tous sous le bâton , les Indiens courant plus vite qu'eux ; & comme ceux-ci en sont fort friands , ils se dédommagent par là du tort qu'ils leur font. Les singes sont en si grande quantité dans ces Païs , & ils font tant de mal , que s'ils sortoient de nuit comme les *Faras* & quelques autres animaux nocturnes , ils ne laisseroient pas un seul grain de *Maiz* à ceüillir à ces pauvres Indiens.

Opiniâtreté avec laquelle les Singes retiennent ce qu'ils ont pris.

Quand à l'opiniâtreté avec laquelle les singes retiennent ce qu'ils ont pris ; ayant raconté ce qu'on vient de lire des singes de l'*Orénoque* & des environs à quelques uns de nos Espagnols qui sont employés aux mines d'or de *Choco* & d'*Anserma* , ils me rapportèrent , comme une chose commune & ordinaire, que dans quelques unes de ces mines, qui ont des bois

dans leur voisinage, les Negres ne se nourrissent que de singes, & que pour les prendre ils ne font autre chose que mettre pendant la nuit à l'entrée du bois une de ces bouteilles de terre qu'on envoie remplies d'huile de Cadix à l'Amérique, après avoir mis dedans une poignée de *Maiz* rôti. Dès que le jour paroît, les singes apperçoivent ces bouteilles, & comme ils sont extrêmement curieux & gourmands, ils descendent pour voir ce qu'elles contiennent.

Piège
fort simple
pour
les attraper.

Ils mettent leur bras dedans, & sentant le *Maiz*, ils s'en remplissent la main, au moyen de quoi ils ne peuvent plus la retirer, parce que le cou de la bouteille est fort étroit : il arrive la même chose à tous les autres ; tous s'efforcent de retirer leur main, mais par un ne peut en venir à bout, ni ne veut lâcher le maiz, de sorte que se voyant pris, ils se mettent à jeter des cris horribles & font un tintamarre affreux. Ceux qui les épient, connoissant par là

qu'ils ont donné dans le piège , en donnant avis aux Nègres , qui accourent avec un bâton ; les singes les voyant , crient encore davantage , sans lâcher pour cela le *Maiz* qu'ils tiennent , & comme la pesanteur de la bouteille ne leur permet ni de monter sur les arbres , ni de s'enfuir , les Nègres les assomment à coups de bâton , & les emportent chez eux pour s'en nourrir.

Je n'ai point vû ce piège , mais j'ai pour garans de ce que j'avance les personnes que je viens de citer , & leur témoignage me paroît à l'abri de tout soupçon. Voyons maintenant la manière dont les Indiens civilisés cultivent leurs terres , les fruits & les denrées qu'ils recueillent , le pain qu'ils mangent , & le vin ou la bière avec laquelle ils s'enivrent.

CHAPITRE XLV.

Continuation du Chapitre précédent.

APRE'S avoir vû la manière dont les Indiens Gentils cultivoient leurs terres sans aucun instrument, ainsi que le pratiquent encore aujourd'hui ceux qui n'ont aucun commerce ni avec les Espagnols, ni avec les étrangers, ni avec les Indiens qui les fréquentent, il est tems de voir comment ceux qu'on a civilisés & réduits en corps de Mission, cultivent les leurs, & combien ils sont satisfaits des outils qu'on leur procure, & avec lesquels ils font en une heure des ouvrages auxquels ils mettoient deux mois de tems. Après avoir défriché le terrain & abattu les arbres qui le couvrent, ils les ébranchent avec un coutelas, afin qu'ils se sechent plutôt. Lorsque ces

branches & les herbes qu'ils ont abattuës sont assez seches pour pouvoir brûler , ils choisissent un jour qu'il fait du vent , & y mettent le feu en differens endroits , choisissant le côté d'où le vent vient , & le feu se répand de façon , qu'en moins d'une heure de tems , il a réduit en cendres tout ce qui étoit renfermé dans une espace de deux cent pieds en quaré. Tout le champ reste couvrr de cendres , parmi lesquelles on trouve une grande quantité de couleuvres brûlées , sans compter que la chaleur du feu en fait fuir une infinité d'autres , au moyen de-quoi le champ ainsi délivré de cette funeste engeance , se trouve en état d'être cultivé.

Voici la manière dont cela se fait dans les Colonies où il y a un Missionnaire. Le mois de janvier venu , on indique le jour où l'on doit sercler le champ du Cacique , & tous les Indiens s'y rendent avec la meilleure volonté du monde. La femme du Cacique prépare une

quantité de viande suffisante pour les travailleurs ; ils se rendent de grand matin au travail , & comme il y a beaucoup de gens qui mettent la main à l'œuvre , ils ont achevé au plus tard vers les deux heures du soir. Ils quittent leur besogne , & vont prendre leur repas. Le diné fini , le Cacique nomme le Capitaine dont on doit sarcler le champ le jour suivant , & lorsque les champs des Indiens mariés , ont reçu leur façon , on travaille à ceux des veuves , & enfin à celui de l'Eglise , dont le produit sert à nourrir les enfans de l'Ecole , & les orphelines de la doctrine. Au moyen de cet établissement , tous ont de quoi vivre sans être obligés de dérober les grains d'autrui ; & comme l'ouvrage se fait en commun , que chacun n'a pas beaucoup à faire , & que d'ailleurs on a soin de regaler les ouvriers , ils adoptent volontiers cet usage.

¶ Cette rache finie & les herbes brûlées , les Indiens n'ont plus rien

à faire , suivant leur détestable coutume , les femmes étant chargées de tout le reste du travail.

Pour-
quoi les
femmes
sont plu-
tôt obli-
gées de
sèmer
que les
hommes

Mes enfans , leur ai-je dit plusieurs fois , pourquoi n'aidez vous pas vos pauvres femmes à sèmer , elles restent tout le jour exposées à l'ardeur du Soleil , travaillant avec leurs enfans pendus à la mamelle ? Ne voyez vous pas qu'elles courent risque de tomber malades avec vos enfans , que ne les aidez vous. Pere , mont-ils répondu , tu n'entends point ces choses , & voilà pourquoi elles te font de la peine. Tu sçauras que les femmes , sçavent enfanter , & que nous n'y entendons goutte : Lorsqu'elles sèment , la tige de *Maiz* donne deux ou trois épis , la racine de *Yuca* , deux ou trois corbeilles de racine , & tout multiplie à proportion. Pourquoi ? parce que les femmes sçavent enfanter , & sçavent faire enfanter le grain qu'elles sèment : qu'elles sèment donc , nous n'en sçavons pas tant qu'elles. Telle est l'ignorance de ces Barbares , &

la réponse qu'ils font aux remontrances qu'on leur fait. Heureusement qu'on leur fait entendre raison dans la suite, & qu'ils s'appliquent au travail ; au moyen de quoi les femmes ne sont plus si chargées, elles sortent de l'esclavage dans lequel leurs maris les tenoient, & partagent avec eux le travail qu'ils ont à faire.

Lorsque les Indiens sement le *Maiz*, la *Yuca* a déjà poussé un jet d'un quart d'aune de long, ils sement entre deux rangs de *Yuca* un rang de maiz, & entre la *Yuca* & le *Maiz* des *Batatas*, des *Chacors*; des *Calebasses* des *Melons* & plusieurs autres plantes semblables, dont les jets restant couchés sur la terre, n'empêchent ni le *Maiz*, ni la *Yuca* de croître ; au contraire, comme ils font beaucoup d'ombrage, ils empêchent qu'il ne croisse d'autres mauvaises herbes. Ils ne se servent ni de charruë, ni de bœufs, parce qu'ils n'en ont point, & même dans les endroits où il y en a, ils ne peuvent s'en ser-

Differentes especes de fruits.

Yuca.

Maiz ou Panis.

Batatas.

Chacos.

Calebasses.

Melons.

vir pour labourer leurs champs, parce qu'encore qu'ils ayent abattu les arbres, il reste encore dans la terre une quantité de racines tellement entrelacées, que la charuë ni la beche ne sçauroient se faire jour au travers. D'ailleurs le terrain est si couvert de feüilles & de vase pourrie, qu'on l'ouvre aisement pour y sèmer ce qu'on veut.

Platanes Cette première récolte faite, ils ressemment les mêmes fruits, mais avant d'en faire la récolte, ils y entremêlent des jets, qu'ils tirent des pieds des vieux *Platanes*, de sorte que lorsque le tems de la seconde récolte est venu, ces arbres sont déjà touffus. Ces *Platanes* sont le fruit le plus durable & le plus utile de tous ceux que les Indiens sèment. Il est aussi le plus agréable, parce que les *Platanes* étant une fois bien enracinés, ils joignent leurs feüilles les unes avec les autres, & forment comme autant de berceaux sous lesquels on promene à couvert.

Figure
de cet
arbre.

Le tronc du *Platanes* n'est pas solide, mais composé de plusieurs

écorces posées les unes sur les autres , dont chacune est terminée par une feuille qui a plus d'une aune de long sur environ demi aune de large. Lorsque cet arbre a atteint deux fois la hauteur d'un homme , il pousse de sa racine en dedans du tronc un jet , qui étant parvenu au dessus des feuilles , laisse tomber deux écorces dont le raisin étoit couvert en montant , & les grapes de celui-ci sont couronnées d'une fleur blanche , dont l'odeur est extrêmement suave. Lorsque ce raisin trouve un bon terrain , il pèse jusqu'à cinquante livres , & renferme pour l'ordinaire quatre vingt *Platanos* , qui étant rôtis tandis qu'ils sont verts , servent de pain , & lorsqu'on les fait bouillir dans le pot , de navets. On en met dans les ragouts lorsqu'ils sont jaunes & à moitié murs; ils ont l'aigre doux des pommes qui sont à moitié mûres , ils tiennent lieu de pain , & donnent un bon goût aux viandes étant murs, ils sont savoureux; mais fort pesans pain.

Son raisin & sa fleur.

Sa grosseur & sa pesanteur.

Il sert de

De viande & de confiture.

De Boisson,

On en tire du vinaigre extrêmement fort.

à l'estomac. Si on les fait rôtir, lorsqu'ils ont atteint leur maturité, il n'y a point dans l'Amérique de fruit ni plus sain, ni plus nourrissant, ni plus savoureux. On les fait secher au Soleil comme les figes d'Europe, mais ils ont un meilleur goût. Avant de les faire secher, les Indiens les pétrissent avec de l'eau chaude; ils en expriment le suc dans des cuves, où il fermente comme le vin nouveau, & acquiert tant de force, qu'il enivre, quelque peu qu'on en boive. Les *Platanes* étant murs, on les pend au dessus d'un vaisseau, & ils rendent un suc qui s'aigrit & se convertit en un vinaigre très fort, & infiniment salutaire. Enfin les *Platanes* sont la principale nourriture des pauvres; ils tiennent lieu de pain, de viande, de vin, de confiture, & généralement de tout aux Indiens, parce qu'ils rassasient tout le monde.

Mr. Salmon, dans son histoire de l'Univers, qui vient de paroître en Angleterre, & qui a été

traduite en plusieurs langues , parlant dans son second volume des fruits de l'Isle de *Mindanao* , laquelle est contiguë aux Philippines , mais extrêmement éloignée du Païs dont je parle , donne une description du *Platane* si conforme à celle qu'on vient de lire , qu'il semble avoir passé une partie de sa vie dans les Missions de l'*Orénoque*. Admirons donc la liberalité du Créateur , qui par le moyen d'une seule plante , a sçu fournir des vivres à des Nations si éloignées mais si ressemblantes par leur pauvreté & par leur paresse. Mais quel besoin ont-elles de travailler, puisqu'elles trouvent dans le seul *Platane* la viande & la boisson nécessaires pour leur subsistance!

Le même Auteur nous apprend encore , qu'après que les habitans de *Mindanao* ont cueilli les fruits du *Platane* , ils tirent de son écorce une espèce de chanvre , qu'ils filent , & dont ils font de la toile pour s'habiller , ce que ne font point les Peuples de l'*Orénoque* ,

soit parce qu'ils l'ignorent , ou parce qu'ils n'ont pas besoin d'habits dans un climat aussi brûlant.

Qui est-ce qui s'étonnera après cela que les *Guarannos* trouvent dans le seul palmier appelé *Quitteve* ou *Murichi* tout ce dont ils ont besoin pour subsister ; que les Indiens des *Maldives* trouvent la même ressource dans le Coco , & les Chinois dans le ris , lorsqu'on voit que les habitans de *Mindanao* , & les Peuples dont je parle , trouvent une Manne , & un nouvel arbre de vie dans le seul *Platane*.

Durée
des *Platanes*.

Une fois que le *Platane* a crû , & que ses feuilles se sont serrées les unes contre les autres , il devient un fond permanent qui donne continuellement du fruit durant plusieurs générations , & qui n'exige pas beaucoup de culture. Ce n'est pas que le tronc qui a une fois donné son raisin , en produise jamais d'autres , mais parce que pendant que le raisin de la maîtresse branche meurit , le jet qu'il

pousse du tronc porte un raisin en fleur, & il s'éleve des jets de tous les sept, pour qu'aucun ne manque de raisin mur, & de raisin en fleur pendant tout le cours de l'année, ce qui est une chose admirable. De là vient que les Missionnaires qui fondent une nouvelle Colonie, commencent par y faire planter une infinité de *Platanes*, pour fournir à la nourriture des Indiens qu'ils ont rassemblés.

Usage

utile pour les nouvelles fondations.

Le *Maiz* est aussi très-abondant dans ce Païs, ainsi que je l'ai déjà dit, mais les Indiens en mangent une si grande quantité pendant que les épis sont encore tendres, qu'ils détruisent eux-mêmes & diminuent considérablement leurs récoltes. Après l'avoir moulu à force de bras, les femmes en font des pains qu'elles enveloppent dans des feuilles de *Plane*, & qu'elles mettent dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire. Ils appellent ce pain *Cayzû*. Elles l'émiettent pour l'ordinaire tandis qu'il est frais, & le paîtrissent une seconde

Maiz

ou painis.

Pain

qu'ils en font.

Chicha,
ou Biere
de Maiz.

fois avec de l'eau chaude, & réduisant en poudre quatre de ces vieux pains, qui sont tous moisis, qu'ils appellent *Sibibizû*, elles mêlent cette poudre avec cette masse liquide, laquelle étant mise dans des cuves, fermente le troisième jour comme du moût, & se convertit en une bière, qui leur sert de boisson ordinaire & qui est fort saine lorsqu'on en use modérément.

yuca &
la *Chicha*
qu'on en
fait.

Manière
dont on
sème la
Yuca.

Yuca
douce.

La *Chicha* ou bière qu'ils extraient de la *Yuca*, ou racine de *Manive*, est beaucoup plus saine. Ils arrachent cette racine, la separent du bâton où elle tient, & enterrent dans le même endroit trois ou quatre morceaux du même bâton, & au bout de quatre jours, ils ont poussé des nouveaux jets, ce qui donne une nouvelle racine de *Yuca* à la place de celle qu'on a arrachée. Il y a de la *Yuca* douce, & celle-ci est rôtie; elle a le même goût que les châtaignes rôties, & elle supplée très-bien au défaut du pain. Il y a une
seconde

DEL'ORENOQUE. 193

seconde espèce de *Yuca* qu'ils ap- *Yuca*
 pellent *Brava*, qu'on ne peut *brava*,
 manger qu'après qu'elle est con- *mortel-*
 vertie en *Cassave*, ce que l'on fait *le*.
 de la manière suivante. On dépouil-
 le ces racines de leur première
 peau, & ensuite on les l'égrage sur
 une rape de cuivre de quinze à
 dix-huit pouces de longueur. Leur
 substance se trouvant réduite à une
 farine semblable à la grosse sciure,
 on la jette dans l'eau pour en ôter
 un suc âcre & fort qui est un
 vrai poison, car il fait mourir sur
 le champ l'homme ou l'animal qui
 en boit; mais il est fort sain & de
 fort bon goût, après qu'on l'a fait
 bouillir : Les Indiens s'en ser-
 vent pour assaisonner leurs ragouts.
 Ils l'appellent *Quisare*. On change
 souvent l'eau pour filtrer cette fa-
 rine & en enlever ce suc malin, on
 la met en masse, & après qu'elle
 a resté vingt-quatre heures dans
 cet état, elle s'aigrit, & alors on
 la pâtrit en forme de fouasse ou
 de gâteau rond, comme ceux que
 font nos bergers dans leurs caban-

Pain de
Yuca ap-
 pellé
Cassave.
 Manière
 de le
 faire.

De le
 cuire.

nes , qu'on fait cuire sur une espèce de brique , qu'ils appellent *Budaré*. Tel est le pain qui sert de nourriture aux habitans des Païs chauds : il sert dans les maisons & dans les voyages : il est insipide lorsqu'il est nouvellement fait , & n'a presque point de substance , celle qu'avoit la *Yuca* s'en étant allée avec le suc qu'on en tire. Dans l'*Orénoque* , & dans d'autres Païs , sur tout dans l'*Ayrico* , on amoncelle ces foïasses les unes sur les autres pendant qu'elles sont enco-

Chicha re chaudes , on les couvre de
ou Biere feüilles de *Platane* , & après qu'el-
qu'on en les ont fermenté , on les delaye
ti^{re}. dans de l'eau tiède , & l'on met
cette liqueur dans des cuves pour
la faire fermenter , ce qui produit
la bière , qu'ils appellent *Berria* ,
parce qu'elle est faite avec le *Ber-*
Les In- *ri* ou la *Cassave* , & c'est la meil-
diens leur *Chicha* dont ils fassent usage.
font aus- si de la Les Indiens font encore de la *Chi-*
Chicha *cha* avec la racine appelée *Cocencà* ,
avec des qui équivaüt à la *Batata* , aussi bien
Batatas , qu'avec d'autres racines qu'ils ap-
des Na-

pellent *Rajaca*; en un mot ils en mes, des
font de tous les grains qu'ils se- Pignas
ment, de toutes les racines qu'ils &c.
cultivent, & de tous les fruits
qu'ils recueillent; mais ils n'y en a
point de plus rafraîchissante, & de
plus agréable que celle qu'ils ti-
rent de la décoction des *Pignes*.

La Pigna (a) ne naît point d'un Figure
arbre, mais d'une racine qui res- de ces
semble beaucoup à celle de la *Pite*, dernie-
res.

excepté que ses feuilles sont moins
grandes, & qu'au lieu du jet que
pousse la *Pite*, cette racine est
terminée par une *Pigna* qui ressem-
ble parfaitement à une pomme de
Pin. Elle n'a point de pignons de-
dans, mais elle renferme une chair
d'un goût fort agréable. Le jet
principal, lorsque le terrain est bon,
pese jusqu'à cinq livres, & même
plus. Il s'élève de son pied, aussi
bien que de celui de la plante quan-
tité d'autres rejettons, dont chacun
est terminé par une *Pigna* beaucoup
plus petite, qu'ils appellent *Caper-*

(a) On la nomme plus ordinaire-
ment *Ananas*.

Manière
dont on
les sème.

196

HISTOIRE

ri, mais qui est plus favoureuse que celle du maître jet. La *Pigna* a cela de singulier qu'elle n'a point de tige, & qu'elle pousse de l'endroit où est sa couronne un rejetton qui continuë de croître, & lors qu'on connoit à son odeur qu'elle est mûre, on la coupe. La fleur qui sert de couronne à la *Pigna* devient une nouvelle plante étant semée, & outre la plante que le rejetton de la *Pigna* peut produire, les racines continuent à en pousser de nouvelles, ce qui achève de multiplier l'espèce de ce fruit salutaire.

Nations
qui font
de la
Chicha
sans au-
cun
grain.

On croiroit, vû la vie ambulante que menent les Nations *Gua-jiva* & *Chiricoà*, qu'elles ne peuvent se procurer de la *Chicha*, d'autant plus qu'elles ne sèment point. Cela devrait être ainsi, mais elles ont fait en sorte de ne point céder aux autres Indiens à cet égard. Pour cet effet, pendant que les uns s'occupent à la pêche, & que les autres vont à la chasse, quelques autres s'amusement à abattre des Palmiers, & à creuser leurs

DE L'ORNOQUE. 197

troncs , ainsi que j'ai dit que le pratiquoient les Indiens *Guaraunos*. Ils font la même chose , lorsqu'ils arrivent sur une autre Rivière , & continuent ainsi leur route , jusqu'à ce que la liqueur des premiers Palmiers ait eu le tems de fermenter : Ils reviennent alors sur leurs pas , ils visitent tous ces Palmiers , & trouvent leurs troncs remplis d'une liqueur limpide & aigrelette , si forte , que pour peu qu'ils en boivent , ils perdent le jugement , dansent , chantent , & font mille extravagances semblables.

Elles la font sans beaucoup de peine.

Il est bon de sçavoir que parmi cette multitude de Palmiers qui croissent aux Indes , il y en a un appelé *Corozo* , qui fait horreur à la première vûë , parce qu'il est revêtu depuis la racine jusqu'au dernier bourgeon d'épines si grosses & si pointuës , qu'on ne sçait où le toucher , comme s'il vouloit défendre avec ces armes le trésor qu'il renferme dans son tronc. Il naît dans les lieux secs & dans les terres sabloneuses. Il en coûte

bien du travail & bien de blessures pour abattre un seul de ces palmiers, & un plus grand nombre encore pour percer son tronc à l'endroit du bourgeon, pour en tirer la liqueur qu'il contient. Cette liqueur conserve sa douceur pendant vingt-quatre heures, & devient aigrette au bout de vingt-quatre autres; elle est fort salutaire, & d'autant plus précieuse, qu'elle guérit la fièvre de consommation lorsqu'on en boit un verre tous les matins à jeun pendant quinze jours consecutifs : il faut user de celle qui tire sur l'aigret. J'en ai fait moi-même l'expérience sans autre dessein que de rafraîchir ceux qui étoient atteints de cette fièvre, parce que je lui connoissois cette propriété; mais lors que j'ai été témoin de sa vertu, je n'ai pû m'empêcher de louer la Providence, qui fait naître dans les lieux les plus déserts des remèdes aussi précieux pour le bien de ses créatures. Il est tems que nous nous rendions dans les champs des In-

Vin qui
en dé-
coule.

Il guérit
la fièvre
hecti-
que.

diens pour en examiner les aïbres fruitiers , & pour y observer un grand nombre de racines & d'herbes médicinales , qui toutes nous invitent à louer la sagesse & la Providence de l'Etre qui les a créées.

CHAPITRE XLVI.

Arbres fruitiers que cultivent les Indiens ; herbes & racines médicinales que leurs champs produisent.

Nous avons vu dans le premier volume de cette histoire la multitude de fruits sauvages & salutaires qui naissent dans les bois & dans les environs de l'Orénoque , de l'Apure , du Meta , & de quelques autres Rivières ; si bien que les Missionnaires qui s'enfoncent dans ces déserts pour aller chercher des âmes , ne craignent point de manquer de nourriture ni pour eux , ni pour les

Moyen de con-
noître si
les fruits
sauva-
ges sont
sains ou
non.

Indiens qui les accompagnent. Pour ne point se tromper dans le choix qu'on en fait, on observe les fruits que mangent les singes, & l'on peut manger hardiment de tous ceux qui leur servent de nourriture. Supposé qu'il n'y ait point de ces animaux sur les arbres, il suffit d'observer si les fourmis mordent leurs fruits, & si elles le font, c'est une marque qu'ils sont bons, & qu'on peut en user sans craindre aucun accident fâcheux.

Les *Platanes* & les *Pignas* ne sont pas les seuls fruits estimables que sement les Indiens, ils *Papayes.* cultivent aussi les *Papayes*, dont ils sont si friands, qu'ils en sement une quantité prodigieuse, & quand même ils ne le feroient pas, il suffit qu'on en mange une, & qu'on jette ses grains à terre, pour qu'il en naisse une infinité d'autres. L'arbre qui les produit est creux & peu solide, mais il se durcit avec le tems, & devient extrêmement grand. Ses fleurs naissent par bouquets dans toute l'étendue de

Leur figure.

son tronc & de ses branches, & rien n'est plus merveilleux que la quantité de fruit qu'il porte. La *Papaye*, quand elle est bien cultivée, & qu'elle croit dans un bon terrain, ressemble beaucoup à nos melons, ayant son écorce divisée par côtes, sinon qu'elle est plus lisse, moins épaisse & plus verdâtre. Sa chair ne le cede point à celle du melon ni par le gout, ni par l'odeur, & est infiniment plus saine.

On trouve chez les Nations *Palmier Achagua*, *Saliva* & quelques autres de l'*Ayrico*, aussi bien que *Cachipac*, ou *Jijirri*. sur les côtes de *Coro* & de *Maracayo*, une espèce de *Palmier* aussi remarquable par sa figure que par son utilité. Les indiens l'appellent *Jijirri*, & les Européens qui font un grand usage de son fruit, *Cachipaes*. Ce *Palmier* s'élève fort haut, mais son tronc est d'une grosseur médiocre, droit & couvert d'une écorce lisse. Chaque palme jette deux ou trois raisins de dattes, qui ont la figure & la couleur de nos

Sa figure.

Son fruit.

pommes de Capendu ; Chacun de ces raisins , lorsque le terrain est bon , contient cent dattes , mais à peine en trouve t'on huit dont le noyau soit bon à semer. Ces noyaux sont de la grosseur d'une noix , & durs comme les *Cocos* , leur amande approche beaucoup de celle de ces derniers , & ils viennent presque tous lorsqu'on les sème.

Sa figure & sa saveur. On ne peut manger le fruit de ce Palmier , même dans sa maturité , à moins qu'on ne l'ait fait cuire , étant aussi âpre & aussi insipide que le coin à demi mûr ; mais il s'adoucit au feu , & a le même goût que la pomme de Capendu bouillie. Le *Jijirri* est si substantiel , que les personnes qui ont le meilleur estomac ne peuvent qu'en manger six tout au plus , & ce nombre suffit pour les rassasier pour toute la journée.

Son usage. Les femmes blanches de la côte dont je viens de parler font bouillir les *Cachipaes* , les réduisent en farine & en font du pain ; mais

il est plus nourrissant qu'il ne faudroit , & il faut en manger peu , pour ne point se surcharger l'estomac.

Ce fruit si utile & si nourrissant est le même , je pense , que celui dont les Journalistes font de si grands éloges , & qu'ils prétendent ne se trouver que dans les Isles Mariannes , & dans quelques unes des Philippines ; (a) mais on voit par ce qui précède , que la providence l'a donné aux Américains pour leur servir de nourriture dans l'impossibilité où ils sont de s'en procurer d'autres.

On trouve dans les Isles Orientales de *Ternate* , appelées communement *Molucques* , un autre arbre , que les naturels du Pais appellent *Sagos* , dont le fruit tient lieu de pain à ces insulaires , comme l'assure Mr. Salmon , & il y a toute apparence que cet arbre , de même que ceux dont j'ai parlé , ne sont autre chose

(a) Salmon, tom. 2. part. 2. Cap. 2.

que des *Cachipaes* ou des *Jijirri*.

Ces mêmes Nations cultivent une autre espèce de petit palmier, qui l'emporte sur tous les autres par la beauté & la saveur de ses dattes. On l'appelle *Camuirri* ; ses feuilles naissent de treize en treize, & forment un maillet couvert de bourgeons, dont la beauté & la proportion étonnent. Les dattes naissent par grappes du pied de ces feuilles, elles ont la figure, la couleur & le goût du raisin, & je ne doute point qu'elles n'aillent de pair avec les meilleurs fruits que l'on connoit.

Je ne dois pas oublier le Palmier appelé *Vesirri*, qui ressemble beaucoup par sa figure & par son fruit à celui qui croit dans le terroir d'Alicant, avec cette circonstance, qu'indépendamment de la nourriture que les indiens de *Meta*, de *Moco*, de *Bichada* trouvent dans son fruit, ils en tirent

encore, en le faisant bouillir, une grande quantité d'huile limpide de très-bon goût, dont ils se ser-

Palmier
Camuirri.

Ses Dattes ex-
traordi-
naires.

Palmier
Vesirri.

Sa figure.

Huile
qu'on tire
de ses
Dattes.

vent pour s'oindre & pour manger.

On trouve encore dans ces cantons un fruit appelé *Cunàma* & *Abay*, dont les indiens, tirent une huile, qui ne differe en rien de celle d'olive par la couleur & par le goût. Ils s'en oignent le corps, & les Espagnols en usent pour s'éclairer & pour assaisonner leurs alimens.

Abay ou
Cunàma

Son
huile.

Je pourrois parler de plusieurs autres arbres fruitiers qui croissent dans le País, mais je me borne à celui qu'on appelle *Anato* ou *Achote*, dont ces Nations font le plus de cas, parce qu'elles s'en habillent à leur manière. Cet arbre est fort touffu; il pousse d'abord de chaque bourgeon un beau bouquet de fleurs moitié blanches & moitié rouges, auxquelles succedent des grappes de fruit rouge, dont l'écorce est rude & armée de piquans comme celle des marrons. Cette écorce renferme une multitude infinie de grains rouges pareils à ceux des grenades sauvages.

Arbre
appelé
Anato ou
Achote.

Ses
fleurs.

Son
fruit.

Couleur
qu'on en
tire.

L'*Achote*
broyé
avec de
l'huile,
est un
remède
efficace
pour les
brûlu-
res.

ges , lesquels étant mis en infusion & exprimés avec les mains , donnent une teinture foncée qui dépose son sédiment dans l'espace de vingt-quatre heures , de manière que l'eau demeure aussi claire qu'auparavant. Les Indiens versent cette eau par inclination , & exposent l'*Achote* qui reste au fond du vaisseau au Soleil , & lorsqu'il est à moitié sec , ils en forment des pelotes qu'ils delayent avec de l'huile , pour s'en oindre tous les jours , ainsi que je l'ai déjà dit.

On a vu ci devant que cet oing est un des moyens dont les Indiens se servent pour se garantir de l'ardeur du Soleil dans les Païs qui sont sous la ligne , & voici à quelle occasion j'ai découvert sa vertu contre les brûlures. Un de mes domestiques s'étant brûlé dangereusement , je delayai de l'*Achote* dans de l'huile d'olive , & en fis un onguent que j'appliquai sur la partie malade. La douleur s'apaisa sur le champ , ce qui me surprit beaucoup ; mais ayant eu di-

verses occasions d'employer ce même remède pendant le long séjour que j'ai fait dans le País, il a toujours produit le même effet, & plusieurs de nos Missionnaires, à qui j'en avois fait part, s'en sont servis avec le même succès.

Le *Tutumo* est un arbre que les Indiens cultivent, & qui croît aussi de lui même dans les champs.

Tutumo.
Sa figure
& son
utilité.

Son fruit n'est point bon à manger, mais il ne laisse pas de leur être fort utile, leur fournissant des plats, des écuelles, des tasses, & des cruches. Ce fruit ressemble beaucoup au melon d'inde appelé

Angurie, & son écorce est si forte,

qu'il faut plusieurs coups pour la casser. Sa chair, prise à la quantité de trois onces, est un remède

souverain pour prévenir les abscesses

qui se forment dans le corps à

l'occasion d'une chute, ou de quel-

que coup que ce puisse être; mais

il faut pour cet effet que le fruit

ne soit pas trop avancé.

Sa chair
est un re-
mède
exceller

pour

prévenir

les abscesses

qui se

forment

à la suite

d'un

coup ou

d'une

chute.

Détournons un moment la vûe des plantes & des arbres que ce

Plante
appelée
la pudique, ou
la pucelle.

Descrip-
tion de
cette
plante.

Païs produit , pour examiner les différentes herbes qui couvrent les champs ; nous n'en trouverons aucune qui ne soit estimable. La plus commune , & qui se présente la première sous nos pieds est celle qu'on appelle la *Pudique* la *Vergonzosa*. On ne sache pas qu'elle possède aucune vertu , mais quelle vertu peut être comparable à la leçon qu'elle donne aux femmes & sur tout aux filles , touchant la manière dont elles doivent se comporter , ce qui lui a fait donner le nom de *Pucelle*. La description que j'en vais faire mérite l'attention des Physiciens. La *Pudique* est une plante qui pousse des rameaux dès sa racine , qui s'élève quelque peu au dessus de la terre. Sa tige , en s'élevant , pousse des rameaux de toutes parts jusqu'à la hauteur d'une aune ; ils sont en si grand nombre , que cela joint à la quantité de feuilles qui en sortent deux à deux , dérobe le pied & les tiges de la plante aux regards les plus curieux. Sa fi-

gure est demi sphérique , ses feüilles sont d'un verd clair , & le tout ensemble forme un objet qui fixe la vûë & l'attention des passans. Les feüilles sont vertes par-dessus , & d'un blanc tirant sur le gris par dessous , telle est l'extérieur de la *Pudique* , & voici ce qu'elle a de plus admirable. On n'a qu'à toucher une de ses feüilles , ou une partie de son tronc avec le bout d'un bâton , elle se flétrit dans un clin d'œil , & elle perd tout son éclat ; ses feüilles se retirent à l'instant , elles se pressent les unes contre les autres , & ne se montrent plus que par le revers , comme si elle vouloit témoigner la peine qu'on lui fait. Elle n'en reste pas là , & dans le même instant qu'on la touche , & qu'elle ferme ses feüilles , elle retire son influence de toute cette multitude de tiges qui l'embelissoient , & celles-ci 'ayant plus de vigueur , restent panchées vers la terre , de sorte que la plante n'est plus connoissable. J'ai toujourns regardé cet ef-

fet comme un prodige de la nature , & je ne me suis jamais lassé de la toucher , pour être témoin d'un changement aussi subit.

Il est vrai qu'au bout d'une heure elle revient à elle-même , ses tiges reprennent leur première situation , & elle se montre dans toute sa beauté. Le Pere Rodriquez fait mention de cette plante dans son Histoire du *Marannon* : elle est commune à Mompox & dans plusieurs endroits de la grande Rivière de la *Magdeleine* , & il n'y a presque point d'endroit dans l'Amérique méridionale où on ne la trouve , pourvû que la chaleur y regne. On lui donne différens noms relatifs à ses propriétés. Les uns , comme j'ai dit , l'appellent la *Pucelle* , les autres *Regarde moi & ne me touche point* , enfin on lui donne d'autres noms , qui tous indiquent sa modestie & sa pudeur.

Les habitans des Philippines appellent cette plante la *Plante Vierge* , à cause de sa modestie.

& de sa timidité ; & Mr. Salmon, que j'ai déjà cité , ajoute (a) qu'on trouve parmi les écueils dont ces Isles sont environnées , une autre plante aussi merveilleuse , qui dès qu'on la touche , panche ses branches & les cache dans l'eau , comme si elle avoit honte , non seulement d'être touchée mais encore d'être vûë , belle leçon pour les jeunes beautés , qui ne cherchent qu'à se faire voir & à se faire admirer : elles s'approchent du feu pour y chercher un danger que la plante des Philippines ne croit pouvoir éviter , qu'en se cachant dans l'eau.

La cause de ce changement subit qu'on remarque dans la *Vergogneuse* consiste selon moi dans les éfluves qui s'insinuent dans la plante lorsqu'on la touche , lesquels changent le cours naturel des suc que la racine envoie jusqu'à l'extrémité des branches , & font retrograder les fluides qui contribuent à sa verdure ; la retraite subite

(a) Tom. 2. Cap. 9.

de ces suc vers la racine , produit le desséchement des bourgeons & le mouvement par lesquelles les feuilles se ferment , effet qu'occasionne le défaut de nourriture nécessaire , & qu'on remarque dans ceux que le défaut d'alimens fait tomber en pamoison.

Enfin il n'est pas besoin d'aller au Perou ni aux Philippines pour y voir & y admirer une autre plante encore plus modeste & plus scrupuleuse que la *Pudique* de la terre ferme & la Vierge des Philippines. Entrons avec le Pere Regnault dans les jardins du Roi de France , & jettons les yeux sur la *Sensitive* , mais que personne n'avance la main pour la toucher ; car à peine approche-t'on la main qu'elle se retire , ses feuilles se fanent , elles se rapprochent , la plante se resserre , craignant les éfluves qui sortent de la main des curieux , avant même qu'on la touche. On ne sçauroit pousser la délicatesse plus loin , aussi n'est-ce pas sans raison qu'on lui a donné

le nom de *Sensitive* ; & il faut l'avoir perduë entierement pour fermer les yeux aux exemples de modestie que le Créateur nous donne dans les êtres insensibles. Retournons à l'*Orénoque*.

On trouve parmi le foin dont ce Pais est couvert une plante composée de dix à douze feuilles, à laquelle les Missionnaires ont donné le nom d'*Espadilla* ou d'*Espadin*, à cause que ses feuilles ont la figure d'une petite épée, quoiqu'elles n'excedent pas la longueur qu'il y a du bout du pouce à l'extrémité de l'index. Les Indiens l'appellent *Iffoca*, qui veut dire *Amertume*, parce que ces feuilles sont d'une amertume extrême ; mais elles ont une efficacité merveilleuse contre la pleurésie, tant vraie que fausse. Six ou huit de ces feuilles à demi pilées & bouilliës dans une quantité d'eau suffisante, donnent une teinture extrêmement amere, qu'on fait boire au malade, lui appliquant en même tems les feuilles sur l'endroit où la douleur

Espadilla ou
Espadin.

Les Indiens
l'appellent
Iffoca.

Cette
plante
est un
remède
efficace
pour les
points
de côté.

se fait sentir. Ce remède réitéré deux ou trois fois dans les cas où la douleur est violente , il la fait cesser , & c'est dequoi on fait tous les jours l'expérience dans quelque une de nos Missions , où il n'y a pas d'autres Infirmiers que les Missionnaires.

Un fameux Médecin de *Santa-Fé de Bogota* , voulant s'assurer de la vertu de ce remède , me pria de lui envoyer de ces feuilles. Je le satisfis , & comme elles s'étoient sechées pendant le trajet , il en doubla la dose , & après les avoir fait suffisamment infuser , il se servit de cette teinture , qui malgré la froideur du país , produisit le même effet que dans nos Missions , qui sont dans un climat fort chaud.

Caña Agria ou
Titicana.

Les bords de toutes ces Rivières sont couverts d'un roseau que les Indiens appellent *Titicana* , & qui ressemble assés à la canne à sucre , avec cette difference , que son suc est presque aussi aigre que celui du limon , ce qui lui a fait donner le nom de *Caña agria* par les Mis-

sionnaires. Ceux-ci s'étant apperçus que les Indiens Gentils , à qui l'ardeur du soleil avoit causé la fièvre , se sentoient foulagés après avoir mâché ce roseau , en donnerent le suc à ceux qui avoient la fièvre , après l'avoir fait cuire avec une quantité convenable de sucre , ils s'apperçurent qu'il provoquoit la sueur , & que la fièvre diminuoit considérablement , & qu'elle cessoit tout-à-fait à la seconde dose ; de sorte que du depuis on ne se sert presque pas d'autre remède dans nos Missions.

La *Verveine* , dont les effets sont *Verveine* si admirables , croît dans ces païs parmi les ronces & les épines. Chaque feuille est accompagnée d'une petite fleur , dont la couleur tient le milieu entre le noir & le blanc , & qui est un spécifique admirable contre les fièvres , tierces & quartes. La décoction de ces fleurs est extrêmement amere , & produit infailiblement un de ces deux effets , ou elle fait suer , ou elle procure un vomissement , mais l'un & l'autre

Bonne
pour dif-
férentes
sortes de
fièvres.

sont salutaires, & le malade guérit au bout de quelques jours en réitérant ce remède.

Herbe
de sainte
Marie
contre le
Cancer.

Il y a dans le païs un grand nombre d'herbes propres à faire sup-purer les playes que la chaleur fait ordinairement dégénérer en Cancer. On en compose un emplâtre, qui à la seconde ou à la troisième fois, nettoye parfaitement la playe, & la met à l'abri de la corruption. La plus usuelle est celle de Sainte Marie, dont la feuille ressemble à celle de nôtre mente, excepté qu'elle est plus large, & que la fleur en est rouge. Cette plante est fort amère.

Espino, qui naît dans les lieux humides, a ses feuilles faites comme une lancette, & il sort une épine du pied de chacune. Cette plante a la même vertu que la précédente. Le *Mastranto* ressemble à l'herbe de Sainte Marie, & a la même vertu; ses feuilles sont veluës, & n'ont aucune amertume.

Le char-
bon du

Le charbon du *Boro* est encore *Boro* est plus efficace pour cet effet. Cette
plante

plante croît sur les bords des Lacs encore
 & des Rivières, ses feuilles ressem- plus ef-
 blent à celles du chou, mais elles ficace.
 sont plus grandes, & son tronc est
 aussi plus gros. Ce tronc étant ré-
 duit en charbon & pulverisé, dé-
 terge les playes les plus envenimées,
 & fait revivre les chairs à la secon-
 de fois qu'on y en met. J'ai éprou-
 vé moi-même la vertu des remèdes
 dont je viens de parler. Comme il
 n'y a pas beaucoup d'Espagnols
 dans ce païs, & qu'on n'y trouve
 par conséquent ni Médecins ni Apo-
 ticaire, l'Auteur de la nature y a
 fait naître, outre les herbes, les
 écorces, les racines, les fruits, les
 huiles & les racines médicinales,
 dont j'ai parlé dans le cours de cette
 Histoire, une grande quantité de
 purgatifs proportionnés à ces cli- Purga-
 mats, qui produiroient, je pense tifs.
 leur effet dans d'autres.

Les *Pignons*, qui naissent de trois
 en trois dans une espèce de fruit tout Pignon-
 à fait semblable aux figues vertes, fort ap-
 sur des arbres qui ont à peu près prochâs.
 la même feuille que nos figuiers, des nô-
 tres.

Manière
extraor-
dinaire
dont ils
operent.

ont une telle efficacité , qu'il suffit d'en manger cinq à six pour se purger. Leur opération est proportionnée à la quantité qu'on en mange ; & alors il y a cela de remarquable , que si on les a pris dans du vin , il suffit pour arrêter leur effet de boire de l'eau fraîche , & que si on les a pris dans de l'eau , la purgation cesse en buvant du vin. Si les malades les mangent en substance , (ils sont fort savoureux , & approchant de nos pignons d'Espagne) ils cessent d'operer en buvant de l'eau ou du vin.

La racine *Gnajiva* croît dans tous les ruisseaux & dans toutes les Rivières dans le voisinage desquelles il y a des plaines & des arbres. C'est une espece de *Patate* qui a les mêmes vertus que celle de *Mechoacan* ; mais elle a cela de particulier , que quatre ou cinq de ses feuilles bouillies dans de l'eau claire , purgent aussi efficacement que sa racine.

Feuilles
purgati-
ves

Ce que je dis de ses feuilles ne paroîtra point étrange au Lecteur ,

lorsqu'il sçaura que les habitans de la *Havane* ont trouvé dans les feüilles d'un sarment qu'ils apellent *Fraylecillo* , un des purgatifs le plus rare qu'on puisse imaginer. Ils en font une salade fort agréable au goût ; mais ils peuvent compter qu'autant de feüilles qu'ils mangent , autant de fois ils vont à la selle. Il faut une attention toute particulière pour arracher ces feüilles , & ceci mérite de nouveau l'attention des Physiciens. Si l'on arrache les feüilles de haut en bas , chaque feüille procure une évacuation , si on les arrache de bas en haut , autant de feüilles qu'on mange , autant de vomissemens qu'on essuye ; & si on les arrache les unes en montant , & les autres en descendant , on va également par haut & par bas. Ce que je dis ici est connu de tous les habitans de la *Havane*. Qui est-ce qui pourra comprendre les secrets de la Nature !

CHAPITRE XLVII.

Métairies des Indiens. Differentes espèces d'animaux & d'oiseaux qu'ils prennent dans les Champs. Dommage que les fourmis leur causent.

NOUS voici enfin arrivés dans les champs & parmi les moissons des Indiens : suivons-les quelque tems , ils sortent armés de leurs arcs & de leur carquois pour aller tuer les oiseaux & les animaux dont ils ont besoin pour la nourriture de leurs familles. Quelques-uns sortent avec l'attirail des pêcheurs, un roseau à la main, au bout duquel pend un lacet , une corbeille sur le dos , précédés d'un chien courant. La pêche n'est pas ce qui les occupe : ils vont enlacer des cailles , & j'ose assurer qu'ils en prendront assez pour remplir leurs corbeilles. Ces petits chiens

bâtent les champs , & font lever les cailles , dont le vol est fort lent & fort court ; le chien les suit en aboyant , ce qui les épouvante si fort , qu'elles n'osent plus remiser à terre , elles vont se percher sur le premier buisson , ou le premier arbrisseau qui se presente. Le chien continuë cependant de japer , & les cailles , fixent la vûë sur lui avec tant d'attention , que n'apercevant pas le chasseur , elles se laissent enlacer une à une jusqu'à la dernière , sans que le chien discontinuë d'aboyer.

Manière
dont les
Indiens
prennent
les cail-
les.

Cette espece de chasse singulière est non seulement en usage dans les plaines de *Casanare* , de *Chire* & de *Tocaria* , mais encore dans celles de *Neyva* & de *Vaguè* , sur la Rivière de *Tercero* , entre *Buenos Ayres* & Cordouë du *Tucuman* , & dans plusieurs autres cantons , où l'on prend les cailles au lacet sans se servir de chien.

de Herrera (a) parle d'une espece de chasse approchante. Il dit que

(a) Decade 1. liv. 9. Chap. 4.

Manière
dont ils
prennent
les Per-
roquets.

certaines Indiens voulant prendre des Perroquets , en attachent un privé au haut d'un Palmier , le serrant assés fort pour le faire crier. Le chasseur se cache sur l'arbre & se couvre la tête de feüilles , pour n'être point apperçû. Les Perroquets qui sont aux environs , accourent en foule pour secourir celui qui crie , & s'empresrent tellement autour de lui , qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'Indien , qui en enlace autant qu'il veut ; il détache le Pipeau , & tous les Perroquets qui ont échapé au lacet s'envolent.

Ils prennent les
Gelino-
tes au
lacet.

Les Indiens ont chez eux une grande quantité de poules sauvages , auxquelles ils donnent le nom de *Pollas* , parce qu'elles sont de la même grosseur que les poules ordinaires , quoi qu'infiniment plus favorables. Ils leur tendent des lacs auprès des marais , où elles vont boire , & elles ne les ont pas plutôt bequetés , qu'elles restent prises. De plus , ils imitent si parfaitement leur chant , qu'elles accourent de

toutes parts dans l'endroit où ils les attendent ; ils les tuent à coups de flèches , & quoi qu'elles s'enfuyent lorsqu'elles en voient tomber une , elles reviennent aussi-tôt dès qu'on les appelle.

Enfin , il y a dans ce païs une si grande quantité de *Perroquets* , de *Loros* , de *Gnacamayaz* , d'*Oyes* , de *Cigognes* , de *Hérons* & d'autres oiseaux de toute espece , qu'on ne peut s'empêcher de louer le Créateur , tant à cause de leur multitude , qu'à cause de la beauté de leur plumage. La plupart ont une figure si particulière , que je ne me rappelle point d'avoir vû dans ces cantons d'oiseau semblable aux nôtres , si ce n'est l'hirondelle , encore celles de l'Amérique sont elles plus petites ; elles ont la queue faite comme des ciseaux , qu'elles ouvrent lorsqu'elles volent , & & qu'elles ferment lorsqu'elles se reposent.

Les *Armadilles* ou *Cachicâmos* , & les autres animaux terrestres , sont si abondans aux Indes , qu'il y

Oiseaux
de divers
espe-
ces.

Arma-
dille ou
Cachica-
mos.

a peu d'indiens qui s'adonnent à la chasse des oiseaux. Les Espagnols appellent *Armadillo* l'animal connu des Indiens sous les noms de *Cachicamo*, d'*Atucò*, de *Che*, de *Chùcha* &c. Il est de la grosseur d'un *Cochon* d'un mois, & il est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête, d'une écaille dure & forte qui lui fournit une armure pareille à celle dont on se servoit autrefois à la guerre, laquelle se conformant à toutes les irrégularités de la structure du corps, le met à couvert des insultes des autres animaux, & n'empêche point son allure. Outre cette écaille, il en a une autre faite comme une mantille, laquelle est unie à la première par une jointure. Il s'en sert pour garantir sa tête, moyennant quoi toutes les parties de son corps sont en sûreté. Cette armure lui est d'autant plus nécessaire, qu'il n'a ni armes ni défenses, il ne trouve sa sûreté que dans les trous qu'il creuse dans la terre à la façon des lapins, & il en sort pour manger du chiendent

& du foin. La femelle met bas quatre petits tous les mois, ce qui fait qu'il y en a une quantité prodigieuse. La chair de l'*Armadille* a le même goût que celle du Cochon de lait le plus délicat. Ceux qui chassent avec des chiens les prennent aisément, ces animaux les saisissant avant qu'ils aient le tems de se fourrer dans leurs trous; mais lorsqu'ils y sont une fois, il est extrêmement dangereux d'y mettre la main pour les en tirer, à cause des couleuvres qui s'y retiennent pour éviter la chaleur. Cela cause plusieurs malheurs aux Nations ambulantes des *Guaïvas* & des *Chiricòas*, dont j'ai parlé, qui n'ont presque d'autre nourriture que les *Armadilles*, & il n'y a point de Capitaineries chez elles où il n'y ait quarante à cinquante man- chors ou boiteux, parce que ces Peup'es sont si Barbares, que s'ils viennent à être mordus à la main d'une couleuvre, en voulant prendre un *Armadille*, on la lui coupe sur le champ, & dans les

Moyen
Barbare
pour se
garantir
du vé-
nin des
couleu-
vres.

cas où ils se trouvent seuls , ils se la coupent eux-mêmes d'un coup de coutelas , parce qu'ils ne connoissent point d'autre remède.

On a éprouvé que la dernière articulation de la queue de l'*Armadille* , est un remède efficace pour les maux d'oreilles , & il suffit de la mettre dedans pour faire cesser la douleur qu'on y ressent.

La plupart des *Cchicamos* se croient en sûreté lorsqu'ils ont pu mettre leur tête & une partie du corps dans leurs tanières ; & en effet ils n'ont rien à craindre, si l'on ne se sert pour les en tirer de l'expedient que je vais dire. L'Indien arrive , & saisit l'animal par la queue , qui est fort longue ; l'*Armadille* ouvre ses écailles , & les serre si fort contre les parois de sa tanière , que l'Indien lui arrache souvent la queue plutôt que de l'en faire sortir. Dans ce cas , le chasseur le chatouille avec un bâton , ou avec le bout de son arc , & aussitôt il serre ses écailles , & se laisse prendre sans peine.

Il y a aussi dans tous les Païs *Higuachauds* une multitude d'*Higuachauds*. On appelle ainsi une espèce des Lé- zards fort laids , dont la couleur tient le milieu entre le verd & le jaune , & qui se nourrissent de feuilles d'arbres. Ils sont amphibi- es , & les Indiens regardent leur chair comme un mets délicieux. Il y en a une si grande quantité sur l'*Orénoque* , & dans les Ri- vières qui s'y jettent , que les In- diens qui navigent dessus , en pren- nent quelque fois une centaine dans l'espace de demi heure , tandis que les uns prennent fond , & que les autres coupent du bois & allu- ment du feu pour faire cuire leurs alimens. Plusieurs en achètent , & je ne veux point m'opposer à leur goût ; tout ce que je puis dire est , que je me suis souvent passé de man- ger , quoique j'en eusse une bonne quantité devant , parce qu'indé- pendamment de leur figure , qui est horrible , j'ai éprouvé qu'en leur mettant du tabac mâché dans la bouche , qu'ils ouvrent lors qu'on

*Higua-
nas Lé-
zards fé-
roces.*

leur terre le cou, ils meurent sur le champ, de même que les couleuvres, ce qui me persuade qu'ils sont de même espèce qu'elles.

L'*Higuana* n'est estimable que par une pierre qu'il a dans le corps, dont la plus grosse ne pèse qu'une once, & qui est aussi blanche que la chaux vive. Elle est un remède souverain pour la rétention d'urine, ce qui fait qu'on la recherche avec soin; on la pulvérise, & on en prend une petite quantité dans de l'eau tiède.

Espece
de tor-
tuë ap-
pellée
*Morro-
cay* ou
Icoeca.

Quelques-uns de ces Païs produisent une grande quantité de tortuës terrestres appelées *Icotéas*, ou *Morracoyes*. Elles ne s'approchent jamais de l'eau, & elles sont revêtues d'une écaille tâchée de jaune, de rouge, de blanc & de gris. Elles sont fort aisées à prendre, parce que leur allure est fort lente. Lorsque l'ardeur du soleil les fatigue, elles s'amoncellent les unes sur les autres dans les tanières qu'elles rencontrent, & ceux qui vont les chercher dans les

plaines de *Caracas*, en tirent pour l'ordinaire huit à dix charges d'une seule caverne. Il est étonnant que cet animal se multiplie si fort, vu son peu de prévoyance. Il ne cache point ses œufs comme les autres tortuës, il les pond en marchant sans s'en mettre en peine, ce qui n'empêche pas qu'il ne multiplie extraordinairement, ainsi que je viens de le dire. Ces animaux n'ont point de chaleur dans les entrailles; j'en ai ouvert quelques uns tout vivans, & ne leur ai point trouvé de chaleur ni dans le cœur, ni dans l'estomac, ni dans aucune partie du corps. Qu'est-ce donc qui peut fomentier la nutrition?

Je ne puis passer sous silence le moyen dont la Providence se sert pour procurer de l'eau aux Peuples qui habitent ces vastes plaines, qui en manquent pendant six mois de l'année; voici en quoi il consiste. On trouve de distance en distance dans les fonds où l'humidité se conserve le plus, trois ou quatre arbres entourés de ronces & de

buissons , qui fournissent une ombre agréable aux voyageurs contre l'ardeur du soleil , & tout auprès une mare d'eau , qui pour l'ordinaire est corrompue , remplie d'insectes , & couverte d'une mousse verte , où les tygres , les serpens & les autres animaux sauvages viennent boire , de sorte qu'il est dangereux d'en goûter. Ceux qui ignorent le secret dont je vais parler , & qui sont tourmentés de la soif , coulent cette eau à travers d'un mouchoir , ferment les yeux , se bouchent le nez , & en boivent , ainsi que cela m'est arrivé au commencement. Pour que ceux qui viendront après moi dans ce País , ne se trouvent plus dans la même nécessité , je vais leur découvrir une source qui leur fournira de quoi se désalterer. On saura donc que dans ces petits bois dont je viens de parler , il croît une plante appelée *Bejuque* , qui semblable à une treille , s'entortille autour des peupliers , & s'élève jusqu'à leur sommet. Elle est de la grosseur de

bras , & le bois en est si tendre , qu'on l'abat d'un coup de coute-las.

Cette *Bejuque* est remplie d'un bout à l'autre d'une eau fraîche , pure & limpide fort saine. Lorsqu'on a des vaisseaux pour la contenir , on la coupe à niveau de terre , & on les remplit ; mais lorsqu'on n'a que son chapeau pour la recevoir , on la coupe au sommet , & on en remplit un chapeau , on la coupe ensuite plus bas , & on en remplit un autre , & ainsi de suite. Cet avis sera d'une grande utilité aux Missionnaires & aux autres voyageurs , & les excitera à glorifier la sagesse du Très-haut.

Je trouve dans l'Histoire générale de l'univers de M. Salmon (a) : que l'Etre suprême a procuré le même secours aux habitans des Philippines , faisant naître chez eux une *Bejuque* tout-à-fait semblable à celle que je viens de décrire. Je reprends le fil de mon discours.

(a) Tom. 2. Cap. 9.

Osso
hormi-
guero.
 Figure
 de cet
 animal.

Le meilleur morceau , sur tout pour les Indiens *Morcotes* , est l'*Osso hormiguero* , lequel est de la grosseur d'un gros barbet. Il est tout velu , il a la queue si grande & couverte de poils si longs , que lorsqu'il la réplie sur sa tête , il a tout le corps à couvert de la pluie & de lardeur du soleil. Il a les pieds & les mains armées de trois ongles crochus si forts , que si le Tygre en se jettant sur lui , manque son coup , & donne le tems à l'ours de l'embrasser , celui-ci le serre si étroitement avec ses bras , & lui enfonce ses griffes si avant dans le corps , qu'ils restent tous deux sur la place. Je trouvai sur un Rocher de l'*Orénoque* appelé *Marimarota* un Ours de moyenne grosseur accroché avec un Aigle , tous deux morts & desséchés par lardeur du soleil. Voyageant une autre fois en assez bonne compagnie , nous rencontrâmes un de ces Ours. Nous avions avec nous huit à dix chiens qui l'attaquerent avec beaucoup de courage ; mais l'Ours

ne s'en mit point en peine , il s'assit , & étendant ses bras en croix , il fit face à tous , sans que pas un osât lui toucher aucun poil du corps. La tête & la gueule sont ce que cet animal a de plus étrange ; sa tête , qui n'est pas fort grosse , est armée d'une trompe longue de demie aune , ou de trois quarts d'aune , lorsque l'Ours est grand , à l'extrémité de laquelle il y a un trou rond , dans lequel on ne sauroit fourrer le bout du petit doigt. Comment vî-t-il donc , & de quoi se nourrit-il ? Il parcourt les four-

Cet ours
vît de
fourmis.

millières les unes après les autres , & se plaçant vis-à-vis du trou par où les fourmis entrent & sortent , il y fourre sa langue , qu'il tient cachée dans sa trompe , & qui est de même longueur ; les fourmis s'irritent , lui mordent la langue & s'y attachent , & lorsque l'Ours sent qu'elle est suffisamment couverte d'insectes , il la retire , & la ressort aussi nette qu'auparavant , continuant ce manège jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rassasié ,

& voilà ce qui lui a fait donner le nom d'*Osso hormiguero*. Il est étonnant de voir combien cet animal s'engraisse avec une nourriture aussi foible.

Récolte
de four-
mis que
font les
Indiens.

On ne sera point surpris que l'Ours s'engraisse de fourmis, lorsqu'on saura que les Indiens en font leur nourriture; toute la différence qu'il y a entr'eux & cet animal est, que celui-ci les mange avant qu'elles aient des aîles, au lieu que les Indiens ne s'en repaissent qu'après que les aîles leur sont venues. Dès les premières playes qui tombent dans le mois d'Avril & de Mai, après quatre ou six mois de sécheresse, on voit paroître une multitude prodigieuse de fourmis aîlées, qui après avoir pris leur vol, retombent aussi-tôt à terre par leur propre poids, sans pouvoir s'élever une seconde fois. Elles sont d'une grosseur extraordinaire, de sorte qu'avant que d'avoir des aîles, & tandis qu'elles s'occupent à fourrager, elles sont assez fortes pour emporter un grain de

Maiz, sans que ce fardeau rallentisse leur allure. Elles sont un peu plus grosses lorsque les aîles leur sont venuës, & de la ceinture en bas, elles ne composent qu'un peloton de graisse. Les Indiens les coupent en deux, & lorsqu'ils en ont amassé une quantité suffisante, ils les font frire dans la poêle, où elles se cuisent dans leur propre graisse. Ceux qui en ont mangé, m'ont assuré qu'elles ne le cedent point à la meilleure friture. Je n'ai voulu ni les croire ni m'en assurer par moi-même, mais c'est par là que les Indiens se vangent des dommages qu'elles leur causent durant toute l'année. Elles sortent la nuit de leurs fourmillières, elles se jettent sur le *Maiz*, pendant qu'il est encore en herbe, en emportent les feüilles, & le *Maiz* périt. D'autres fois elles se jettent sur la *Yuca*, la dépouillent de ses feüilles, & les Indiens n'ont plus de récolte à espérer; car leurs dents sont si vénimeuses, qu'elles font périr toutes les plantes qu'elles

Fricassée
de four-
mis.

Domma-
ges que
ces four-
mis cau-
sent.

Elles dé- touchent , sans en excepter les
truisent Orangers & les Cacaotiers , sans
les Ca- que les Indiens puissent les détruire
caotiers. ni par l'eau , ni par le feu ; il est
vrai qu'ils en font périr un grand
nombre , mais comme il y en a une
multitude immense , ils ont tou-
jours dequoi s'occuper , & il reste
assez de fourmis pour leur causer
du dommage. Avant de passer
outre , je suis bien aise de dire
un mot des fourmis du *Palo-San-*
to , qui infestent les Païs chauds ,
qui sont éloignés des Bruyères ne-
gées.

Autres
fourmis
insupor-
tables.

Palo,
Santo.
Sa beau-

Le *Palo-Santo* croît dans les
terreins inondés , soit bois , soit
forêt , aussi bien que dans les
champs. Peut-être lui a-t'on donné
ce nom , à cause que nourrissant une
multitude de fourmis vénimeuses
dans l'intérieur de son tronc , il
n'en reçoit aucun dommage , &
tire même vanité de ce qu'elles lui
rongent continuellement le cœur ;
car il n'y a point d'arbre qui l'égale
pour la beauté. Son tronc est droit
& fort haut , il est extrêmement

touffu , & couronné d'une infinité
 de fleurs , qui forment autant de
 bouquets qu'il pousse de jets. Mal-
 gré tant d'avantages , il nourrit Fourmis
 dans son sein de petites fourmis rou- qu'il
 geâtres , dont la morsure cause nourrit
 une cuisson ardente pour tout le sein.
 jour. S'il arrive , ce qui n'est pas
 rare , que huit ou dix de ces four-
 mis piquent un voyageur , outre la
 cuisson dont je viens de parler ,
 elles lui causent une fièvre de vingt-
 quatre heures , & cet accident est
 assez ordinaire aux étrangers , qui
 ne sachant point ce que ces arbres
 cachent , s'asseient au pied pour
 jouir de leur ombre , ou qui vou-
 lant en couper une branche , s'é-
 lancent pour la saisir , ou grimpent
 le long du tronc. Il n'en faut même
 pas tant , & il suffit pour ressentir
 ce fleau , de toucher en passant Leur
 quelque branche de cet arbre , ou té. maligni-
 avec le chapeau , ou avec le bout
 de l'habit , on ne tarde pas à sentir
 la morsure des fourmis qui s'y
 sont attachées. Ce qui me fait
 croire que ces insectes ne vivent

que du suc du *Palo-Santo* , est , qu'elles ne s'en éloignent point pour chercher à manger , comme les autres fourmis ; ou si elles en sortent , elles ne s'en écartent que de trois ou quatre pas tout au plus ; leurs pieds ont une telle malignité , qu'il ne croît pas une herbe dans l'endroit où elles marchent , & cette circonstance qui est un avis pour ceux qui en connoissent la cause , devient un piège pour le voyageur qui l'ignore.

Irabubos On peut mettre l'*Irabubo* au nombre des animaux rares que les Indiens rencontrent & tuent pour leur servir de nourriture. Cet animal est de la grosseur d'une Brébis , mais il a le groüin & le foye d'un cochon , & sa chair a le même goût. Il est amphibie , & se trouve aussi bien sur la terre que dans l'eau. Il y en a beaucoup dans le Païs , & ils détruisent les semailles ce qui oblige les Indiens à leur donner la chasse.

Fara ,
ou *Ra-*
vale.

Les Indiens donnent aussi la chasse aux *Faras* , qu'ils appellent

Ravales, non point pour les manger ; leur chair ayant une odeur dégoûtante , mais parce qu'ils détruisent les *Platanes* , les *Papayes* & les autres fruits qu'ils cultivent. Cet animal ne sort que la nuit, & on le trouve difficilement le jour. Sa femelle a la peau de l'estomac double , & celle de dehors est fendue par le milieu d'un bout à l'autre , de sorte qu'elle a de chaque côté une poche , dans laquelle elle élève & tient ses quatre petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher & de chercher leur nourriture ; ce qui est une chose tout-à-fait admirable.

On trouve sur l'*Arauca* , l'*A-pure* , le *Buya* , le *Cravo* & sur d'autres Rivières qui se jettent dans l'*Orénoque* , une grande quantité de loups ou de chiens d'eau de la grosseur d'un chien couchant. Il y a aussi des *Loups* & *chiens* ; mais leur poil est beaucoup moins fin que celui du loup ou du chien d'eau que les Indiens appellent *Guachi*. Cet animal nage avec beaucoup de légèreté. Leur fi-

gereté , & se nourrit de poisson ; il est amphibie , mais il vient chercher sa nourriture sur terre. Il creuse des fosses sur le rivage , dans lesquelles la femelle met bas ses petits , & les nourrit de son lait. Ils ne creusent point ces fosses à l'écart , mais dans les endroits où ils vivent en commun & où ils viennent se divertir. J'ai vû & examiné avec soin leurs tanières , & l'on ne sauroit rien voir de plus propre ; ils ne laissent pas la moindre herbe aux environs ; ils amoncellent à l'écart les arêtes des poissons qu'ils mangent , & à force de folâtrer , & d'aller & venir , ils pratiquent des chemins très propres & très commodes.

Ils jouët
& badi-
nent en-
tr'eux
comme
les
chiens.

*Mapuri-
to* , ou
*Mafuti-
liqui*.

Sa fi-
gure.

Je finirai ce Chapitre par la description d'un petit animal , le plus beau , & en même tems le plus détestable qu'on ait encore vû. Les blancs de l'Amérique l'appellent *Mapurita* , & les Indiens *Mafuti-liqui*. Il ressemble à ces petits chiens laids que les Dames élèvent ; il a le corps tout tâcheté de blanc & de

de noir, sa queue est proportionnée à sa grosseur, & garnie d'un très beau poil. Il est vif, méchant & hardi, & ne craint aucun animal pour grand & féroce qu'il soit, se fiant sur ses armes, dont j'ai éprouvé l'effet au point de perdre le jugement & d'être suffoqué. Lorsque le *Maparito* voit venir à lui un homme, un tygre, ou tel autre animal que ce puisse être, il l'attend de pied ferme, & lorsqu'il voit son ennemi à une portée convenable, il lui tourne le dos, & lui lâche un vent si empesté, qu'il l'étourdit, & le met pendant long-tems hors d'état de le suivre; après quoi il continuë son chemin, bien assuré qu'on ne le poursuivra point. Les Indiens le tuent de loin à coups de flèches, ils l'ouvrent, faisant attention de ne point lui déchirer les intestins, & mangent sa chair, qui est aussi bonne que celle du lapin. Ils se parent de sa peau, qui est belle, douce au toucher, & sans aucune mauvaise odeur. Laissons ces ani-

Manière
dont il
se dé-
fend.

maux , & retournons chez nos Indiens ; ils nous fourniront de-quoi rire & dequoi pleurer.

CHAPITRE XLVIII.

Impression que font sur ces Peuples les Eclipses de Lune. Trouble dans lequel elles les jettent.

CES Nations regardent les éclipses de Lune comme un très grand malheur , & comme elles en ignorent la cause , il n'en arrive jamais qu'elle ne les jette dans l'abbatement & dans l'effroi. Les uns se persuadent que la Lune est à l'agonie , & qu'elle est prête de mourir ; d'autres croient qu'elle est irritée contre eux , & qu'elle se retire pour ne les plus éclairer , & tous employent les moyens qu'ils jugent nécessaires , pour l'obliger à se montrer de nouveau , & ont recours à mille extravagances. Je ne

doute point que les éclipses de soleil ne fassent la même impression sur eux : mais comme je ne me suis point trouvé parmi les Indiens, lorsqu'il en est arrivé , & que je n'ai pû par conséquent être témoin de leurs folies , je me contenterai d'apprendre au Lecteur ce dont j'ai été témoin dans plusieurs occasions , sans lui cacher la frayeur que j'ai éprouvée.

Je me trouvai chez les Indiens *Lolacas* & *Atabacas* , & j'igno- rois encore leurs coutumes , lorsque j'entendis vers les dix heures du soir des cris & des gémissemens si étranges , que je crus que ces deux Nations en étoient venuës aux prises. Je sortis de chez moi tout effrayé , je trouvai les hommes qui crioient d'un côté , tandis que les femmes couroient de l'autre toutes éplorées , tenant chacune un tison à la main , qu'elles alloient cacher dans la terre ou dans le sable. Quel bruit est-ce que j'entends , demandai-je au Capitaine. Ne vois-tu pas , me dit-il , que la

Condui-
te que
tiennent
les *Ata-
bacas* &
les *Lola-
cas*, lors-
qu'il ar-
rive une
éclipse
de Lune.

Afflic-
tion des
femmes.

Lune va mourir ? *Et les femmes où vont-elles ?* Elles vont, répliqua-t'il , enterrer leurs tisons , parce que la Lune venant à mourir , tout le feu meurt aussi , à l'exception de celui qu'on a eu soin de dérober à sa vûë. Et quand , lui dis-je , as-tu vû mourir la Lune , & le feu avec elle ? Nous ne les avons vû mourir ni l'un ni l'autre , me répondit-il , mais nos ancêtres nous l'ont dit , & sans doute qu'ils le savoient. Sur ces entrefaites le Peuple s'étant assemblé , je leur demandai s'ils avoient trouvé du feu dans les tisons qu'ils cachoient ? Et comme ils m'eurent répondu que non , c'est donc à tort leur , dis-je , que vous l'enterrés , puisqu'il s'étouffe dans la terre & dans le sable. „ Non Pere , me dirent-ils , „ la Lune se nourrit & s'alimente de „ nos larmes , & de-là vient que le „ feu que nous cachons s'éteint ; „ mais si la Lune venoit à mourir , „ ce feu caché resteroit en vie. “

Voilà jusqu'où ces Peuples portent l'extravagance , & il n'y a rien

de plus difficile que de vouloir déraciner une erreur qu'ils ont suivie de pere en fils. Cependant je fis apporter un miroir , une chandelle allumée & un orange , & appelant les principaux , je leur expliquai dans les termes les plus grossiers que je pûs trouver , que le défaut de lumière dans la Lune ne venoit d'aucune maladie , puisqu'elle n'est point un Etre animé , qu'elle ne recevoit sa lumière que du soleil , qui l'éclaire plus ou moins selon l'aspect où il se trouve à l'égard de cet astre , & que le globe terrestre venant à se rencontrer entre le Soleil & la Lune , celle-ci ne reçoit plus de lumière , lorsque l'éclipse est totale , on n'en reçoit que fort peu , si elle n'est que partielle. Pour les en convaincre , je plaçai mon orange entre la lumière & le miroir , quelques-uns comprirent ma démonstration , & frappant des mains sur leurs cuisses , ils furent expliquer à leurs gens la cause de l'éclipse , ce qui eut un si bon succès , qu'on

Ils comprennent à leur façon la cause de l'éclipse.

n'entendit plus dans la suite ni pleurs ni gémissemens lors qu'il en arriva de nouvelles.

Les Gentils se plaisent beaucoup à entendre parler de Géographie & d'Astronomie.

On ne sauroit croire le plaisir que ces Peuples ont lorsqu'on leur parle du mouvement du Soleil, de la Lune & des Etoiles, de l'étendue de la terre & de la mer, & des Peuples qui les habitent. Comme ils sont dans une ignorance grossière de toutes ces choses, & qu'ils ne connoissent d'autre país ni d'autres hommes que ceux qui les entourent, ils sont bien aises d'apprendre ce qu'ils n'avoient jamais imaginé; & comme ces entretiens sur les créatures, conduisent insensiblement au Créateur, on tâche insensiblement de le leur faire connoître, & c'est-là un des meilleurs moyens dont les Missionnaires se servent pour captiver l'attention de ces Barbares.

Ce qui les surprend le plus est que le Missionnaire

Il faut aussi que le Missionnaire les entretienne fort au long du voyage qu'il a fait d'Europe en Amérique pour leur enseigner le chemin du Ciel. Comme ils aiment

extrêmement leur païs , & qu'ils ressembtent en cela aux bêtes , qui ont peine à quitter les pâturages où elles sont accoutumées , ils sont fort surpris qu'un Missionnaire , dans la seule vûe de les instruire & de prendre soin d'eux , ait quitté sa patrie & ses parens , & soit venu les chercher si loin, Je n'avance rien dont je n'aye de bonnes preuves , car m'étant trouvé dans des circonstances où des Peuples nouvellement sortis des bois vouloient y retourner , soit par l'instigation du démon , soit par le conseil de leurs anciens , & m'étant mis à écouter leurs conversations , sans qu'ils me vissent , je leur ai souvent ouï tenir le discours que voici :

„ Comment pourrions-nous laisser
 „ le Pere , tandis qu'il a abandon-
 „ né ses parens pour nôtre bien ;
 „ & qu'y a-t'il d'étonnant que nous
 „ nous éloignons de quelques lieuës
 „ de nôtre païs , lorsqu'il s'est si
 „ fort éloigné du sien pour l'a-
 „ mour de nous ? J'ai éprouvé que
 „ ces raisons font effet sur eux &

quitte
 son païs
 pour
 leur fai-
 re du
 bien.

Occupation des *Salivas* pendant une éclipse de Lune. , produisent de très bons effets. Les *Salivas* supportent encore plus impatiemment l'éclipse de Lune que les *Atabàcas*, & donnent des marques d'une plus grande affliction. Je crûs en 1735 sur les neuf heures du soir que les *Caribes* nous avoient attaqués selon leur coutume, tant ils faisoient du bruit avec leurs tambours & leurs armes. Je sortis & trouvai mes Indiens rangés à la file, qui présentoient leurs armes à la Lune, lui offrant de la défendre, & la priant de ne point se retirer. Les jeunes gens depuis l'âge de quinze ans jusqu'à vingt, étoient rangés à part sur deux files, & des vieillards les fouettoient tour à tour avec des courroyes; d'un autre côté les femmes toutes éplorées, regrettoient le départ prochain de la Lune. Il me fut impossible de les consoler, mais ils apprirent avec plaisir que la Lune ne les quitteroit point pour cette fois, & qu'ils la reverroient avant une heure & demie aussi pleine & aussi contente

qu'auparavant. La chose arriva comme je la leur avois prédite , & ils furent extrêmement contents. Je n'ai jamais pû découvrir l'idée de cette Nation , j'ai compris seulement qu'elle suppose que la Lune a des ennemis , dont la vûë l'oblige à se retirer pour aller éclairer d'autres Peuples. De-là naît leur chagrin , & les offres qu'ils lui font de combattre pour elle , & les prières qu'ils lui font de ne point s'en aller.

Cette même opinion a cours parmi les Gentils des Philippines , à quelque différence près. (a) Ils croient fermement que le Soleil & la Lune ne s'éclipsent que pour éviter un furieux Dragon qui cherche à les avaler , & sans se mettre en peine d'où ce furieux animal peut être venu , ils s'affligent de l'absence de ces astres ; mais dans l'impossibilité où ils sont de secourir leurs bienfaiteurs , ils frappent continuellement sur leurs tambours

(a) M. Salmon. Tom. 2.

& sur leurs caïsses , pour étourdir le Dragon , & lorsque l'astre reparôit , ils celebrent la victoire qu'ils croient avoir remportée sur lui.

Simpli-
cité des
Indiens
*Guaya-
nos.*

Les Indiens *Guayanos* me paroissent encore plus sots & plus simples que ceux dont je viens de parler. Dès qu'il survient une éclipse de Lune , ils prennent les outils dont ils se servent pour cultiver leurs champs , & commencent à défricher le terrain de toutes leurs forces , protestant tous ensemble à haute voix , que la Lune „ a raison de se fâcher contr'eux , „ & de vouloir les abandonner , „ puisqu'ils ont oublié de lui destiner un champ , comme ils y „ étoient obligés ; ils la prient de „ ne les point abandonner , puisqu'ils lui en preparent un pour „ y semer du *Maiz* , de la *Yuca* , „ des *Platanos* , &c. Telle est la prière dont ils accompagnent leur travail tant que l'éclipse dure , mais la Lune n'a pas plutôt repris sa lumière , qu'ils retournent chez

eux , témoignant la joye qu'ils ont de ce qu'elle ne s'est point retirée. Ils abandonnent leur travail , & ne songent plus à sèmer le champ de la Lune , jusqu'à ce qu'il survienne une nouvelle éclipse , ils le recommencent alors tout de nouveau , mais il est aussi infructueux qu'auparavant.

Les Indiennes *Otomacas* montrent plus de prudence que leurs maris durant les éclipses de Lune. Ceux-ci prennent tout d'un coup leurs armes , ils courent tous éperdus , ils poussent des cris horribles , & frappant leurs flèches contre leurs arcs , pour marquer leur indignation , ils prient la Lune de ne point mourir ; mais voyant que tous leurs efforts sont inutiles , & qu'elle perd peu à peu sa lumière , ils rentrent dans leurs maisons , & grondent leurs femmes de ce qu'elles se montrent insensibles à la maladie de la Lune ; mais comme elles font semblant de ne pas les ouïr , & qu'elles ne leur disent mot , leurs maris changent de stile , & commen-

Folies
des *Otomacos*
durant
l'éclipse.

cent à les supplier de pleurer & de crier pour que la Lune reprenne des forces , & ne se laisse point mourir. Leurs prières ne font pas plus d'effet que leurs menaces , & les *Otomacos* en viennent aux présens , qui vainquent l'inflexibilité de leurs épouses. Elles prennent leurs plus beaux Bijoux , & offrent à la Lune , les unes des bracclets de verre , les autres des colliers de dents de singes , & autres présens semblables ; elles sortent ensuite pour saluer la Lune , & lui adressent d'une voix plaintive un grand nombre de prières ; & comme cette cérémonie commence dans le tems que la Lune reprend sa lumière , & qu'elle reparoit dans tout son éclat avant que leurs prières soient achevées , les *Otomacos* font mille remercimens à leurs femmes de ce qu'elles ont touché la Lune par leurs cris lamentables , & l'ont obligée à ne point se laisser mourir. Tels sont les effets de l'ignorance de ces peuples , en cela semblables aux Mores, lesquels durant les éclip-

Les *Otomacos* payent enfin leurs femmes pour les obliger à pleurer.

ses de Lune , s'affligent, pleurent ,
 s'arrachent les cheveux , & entrent
 enfin en fureur , dans la fausse per-
 suasion où ils sont que la Lune est
 irritée contre eux , ou malade. Tels
 sont les excès auxquels les hommes
 se portent lorsqu'ils ne sont point
 éclairés ni par la Religion , ni par
 les sciences, & c'est faute de cette
 lumière divine que les Astronomes
 de la Chine , quoi qu'extrêmement
 versés dans la connoissance des astres,
 sont à cet égard dans la même er-
 reur que les Mores ; & les Peuples
 barbares de l'*Orénoque*. Ecoutons
 là-dessus le Pere Nicolas Trigaut
 Jesuite , Missionnaire & ancien
 Historien de l'empire de la Chine.

„ L'emploi des Astronomes de
 „ *Pequin* est d'annoncer dans tout
 „ l'empire les éclipses de Soleil &
 „ & de Lune qui doivent arriver.
 „ Ils publient un Edit qui enjoint à
 „ tous les Mandarins & à tous les
 „ Prêtres des Idoles , qui sont inf-
 „ truits de leurs fonctions , de
 „ s'assembler dans un lieu marqué,
 „ pour donner du secours à la

„ Planette qui se trouve dans la
 „ tristesse & dans l'affliction , ce
 „ qu'ils font , selon eux , en son-
 „ nant les cloches un certain nom-
 „ bre de fois , & s'agenouillant
 „ pendant tout le tems que l'éclipse
 „ dure. Ils craignent , à ce qu'on
 „ dit qu'un serpent ne l'engloutisse.
 Voilà ce que rapporte l'Auteur que
 je viens de citer.

Il est vrai que depuis que l'Evan-
 gile fait des progrès dans ce vaste
 Empire , ils sont beaucoup plus
 éclairés sur tout ce qui concerne
 le cours des Planetes , ou le mou-
 vement des astres , & qu'ils sont
 moins frappés des Phénomènes qui
 arrivent.

Les In-
 diens cō-
 noissent
 outre le
 Soleil &
 la Lune ,
 quelques
 autres
 Astres.

Le Lecteur sera peut-être bien
 aise de sçavoir si ces barbares con-
 noissent d'autres Astres & d'autres
 Planettes que le Soleil & la Lune ,
 & s'ils ont quelque règle pour
 compter les mois & les années. Il
 sçaura donc qu'ils connoissent les
Pleiades , que les uns appellent
Ucasu , & d'autres *Cacasau* , selon
 la propriété de leur langue. C'est

par elles qu'ils reglent le cours de l'année, je veux dire qu'ils commencent leur année dès l'instant que ces étoiles se monrent à l'Orient après le coucher du Soleil, & c'est alors que se font chez eux les payemens. Par exemple, *Edasu*, *Ucasu farrusacaju*, c'est-à-dire, aux chevrettes prochaines, ou dans un an, je te payerai. Ils reglent leurs mois sur les Lunaisons, par exemple, *Alaquiri boteyfida farrusamay*, nous reviendrons après deux Lunes. Ils n'ont point de semaines, ni des noms pour distinguer les jours, mais ils ont suppléé à ce deffaut par leur industrie : par exemple, un mari fait un voyage de vingt-cinq jours, & fait un billet qu'il doit payer à la fin de ce terme ; il donne un cordon à sa femme qui contient autant de nœuds qu'il doit rester de jours en route ; le débiteur donne un pareil cordon à son créancier, & en garde un pour lui ; le matin venu, la première chose qu'ils font, est de denouer un nœud de ces cordons, & pas un

Plusieurs Nations reglent leur année sur le cours des Pleiades. Elles reglent leurs mois sur les Lunaisons, & leur donnent le nom de Lune. Moyens qu'ils ont imaginé pour compter les jours.

n'y manque , & lorsqu'ils défont le dernier , ils sçavent que le terme est échû , & courent remplir leur engagement , & ceux qui ne sont pas en état de payer , alleguent leur excuse , on noie un nouveau cordon , & on prend du délai.

Ils ont des nombres pour compter jusqu'à cinq.

Nonobstant ce que je viens de dire , presque tous ces Peuples comptent jusqu'à cinq & ont des nombres pour cet effet , & lorsqu'ils sont arrivés à cinq , ils continuent disant : *cinq & une , cinq & deux , &c.* & au lieu de dix , ils disent *deux cinq* , de quinze , *trois cinq* , & à vingt *quatre cinq* , accompagnant toujours les nombres qu'ils nomment d'un nombre de doigts correspondant , tantôt d'une main , tantôt de deux , quelque fois d'un pied , quelque fois de tous les deux ensemble. Il est bon de remarquer que leurs nombres répondent au nombre des doigts d'une personne , & rien de plus ; par exemple , dans la Langue Achagua *Abacaje* , est cinq , & veut dire les doigts d'une main :

Moyen dont ils se servent pour compter jusqu'à mille , deux mille , &c.

Iucha macaje , est dix , c'est-à-dire , les doigts des deux mains : *Abacaytacay* , signifie vingt , c'est-à-dire , les doigts des mains & des pieds : *Iuchà matakacay* , est quarante , c'est-à-dire , les doigts de deux hommes , & c'est ainsi qu'ils comptent jusqu'à deux mille , six mille , & dix mille doigts dans un jargon , qu'on vient à bout d'entendre à force de travail.

CHAPITRE XLIX.

Usages des Indiens par rapport à leurs Mariages , à la Polygamie , & au Divorce.

COMME chaque Nation suit ses traditions , elle a aussi ses usages particuliers par rapport aux Mariages qu'elle contracte. J'ai décrit fort au long dans le dixième Chapitre la multitude des cérémonies que les Indiens *Gnayquiries* pratiquoient dans leurs Mariages

avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme , & j'ai remarqué qu'elles me paroissent d'autant plus singulières , que les Barbares n'ont pas coutume d'en employer beaucoup en pareil cas. J'entre-rois dans un trop grand détail , si je voulois rapporter toutes celles que j'ai remarquées ; j'en indiquerai seulement quelques unes qui suffiront pour faire juger des autres , & qui feront connoître jusqu'où peut aller la folie des hommes qui ne sont point éclairés des lumières de la foi.

Si le nouveau marié manque de payer aux parens de sa future ce qu'il leur a promis, le mariage n'a point lieu.

Plusieurs de ces Nations s'accordent en un point , & les autres , quoi qu'elles paroissent s'en éloigner , agissent conformément à la persuasion où elles sont qu'elles peuvent vendre leurs filles , & que le fiancé doit les payer à leurs parens , pour les dédommager des soins qu'ils ont pris de les élever , & pour reconnoître ceux qu'elles prendront de leurs maris lorsqu'elles seront en leur puissance.

Cette opinion , que suivit La-

ban , lorsqu'il fit travailler Jacob avant de lui accorder ses deux filles Lia & Rachel , est aussi celle quē suivent la plûpart des Peuples Gentils dont je vais parler ; mais comme ils n'ont pas l'ame fort élevée , & que leurs facultez sont fort modiques , les parens de l'épouse se contentent pour l'ordinaire de choses de bas prix. Les filles ne sont pas à si bon marché à la Chine , où le bas Peuple achete à beau deniers comptans celle qu'il veut épouser ; & quoique la Noblesse ne suive pas cet usage , elle en a un autre infiniment plus couteux , parce qu'avant de se marier , elle envoie à la fiancée une grosse somme pour en acheter les bijoux & les choses qui lui font plaisir. (a) Les Européens ne doivent pas trouver cette coûtume étrange , comme si elle montrait l'interêt & l'avarice des parens , plutôt que leur amour

(a) P. Trigault. Histoire de la Chine, Liv. 1. Chap. 7. & M. salmon Histoire de la Chine, Liv. 1. Chap. 9.

pour leurs filles ; car les Chinois & les Américains peuvent nous accuser à leur tour de chercher une femme , bien moins par amour & & par inclination , qu'en vûë de la dot qu'elle nous apporte. Ils peuvent encore regarder cette dot , qui est un effet de la liberalité des peres , & une preuve de leur amour pour leurs filles , d'un autre œil que nous , & l'interpréter en mauvaise part , en disant que les Peres de famille Européens , pour se débarrasser de leurs filles , qui leur sont à charge , donnent une grosse somme à ceux qui veulent les prendre pour femmes ; de sorte que si ces coûtures choquent les Européens , les nôtres choquent à leur tour les Chinois & les Indiens , & ceci pourroit fournir le sujet de cette Dissertation politique , sçavoir : „ Quels „ sont les parens qui témoignent le „ plus d'amour à leurs filles , ceux „ qui les vendent pour que leurs „ maris ayent de l'estime pour elles ; „ ou ceux qui les dotent pour que „ leurs maris les mettent à prix ?

Il y a quelques unes de ces Nations où aussi-tôt qu'il naît un enfant mâle , on attend & l'on épie la première fille qui vient au monde , & aussi-tôt on la demande à ses parens , alleguant pour raison qu'étant nez en même tems , ils doivent vivre ensemble , & le mariage est arrêté dès ce jour-là même. A mesure que le garçon croît, & qu'il commence à faire usage de l'arc & de la flèche , il porte à la fille tout ce qu'il peut attraper , soit poisson , fruit ou gibier , & c'est-là un tribut qu'il lui paye jusqu'à ce qu'on la lui donne pour femme. Il y a d'autres Nations où on ne la lui donne qu'après qu'il l'a meritée par quelque action. On exige de lui premièrement qu'il tuë un Sanglier lui-même , & qu'il le porte à la maison de son beau Pere , pour lui prouver qu'il est un homme fait. En second lieu , il doit avant de se marier ensemer pour son usage un champ pareil à celui qu'ensemencent les hommes mariés , afin qu'on voie qu'il est en état d'entre-

Quelques Indiens marient leurs filles du moment qu'elles naissent.

Ce qu'on exige du nouveau marié chez quelques Indiens.

tenir sa famille. L'épreuve est encore plus forte chez d'autres Nations, car outre le champ qu'il doit préparer, & la maison qu'il doit bâtir pour y demeurer, il doit labourer & défricher le champ de son beau Pere, & lui bâtir une maison neuve, en cas que celle qu'il habite ne soit plus logeable. Si la maison du Beau-Pere est encore bonne, à la place du travail auquel il étoit obligé pour lui en bâtir une, il est tenu d'ensemencer son champ pour l'année suivante.

Chez
quel-
ques Na-
tions le
mariage
passe
pour un
Contrat
d'achât
& de
vente.

Quelques autres Nations ne font pas tant de façon, elles regardent le mariage sur le pied d'un Contrat, on y stipule ce qu'on doit donner pour l'achât de la mariée, & le marché conclu, on donne la somme dont on est convenu, & si l'Indien a l'âge competant, il emmene sa femme, sinon il est obligé dès ce moment de lui fournir de quoi vivre. Lorsque celui qui demande la fille, a déjà une ou plusieurs femmes, les parens font difficulté

de la lui donner ; & ce n'est qu'à force d'augmenter la paye que le marché se conclut.

Il n'en est pas de même des veuves qui sont en âge d'être mariées ; car à l'exception des *Caribes*, chez qui le fils aîné du défunt les prend pour femmes , & des *Otomacos* chez lesquels les Capitaines donnent la veuve à un jeune homme , chez les autres Nations les parens de la veuve n'interviennent point au second mariage , & elle choisit le mari qui lui plaît.

Ce n'est que chez les *Betoyes* & dans leurs différentes Capitaineries que j'ai vû prononcer des paroles dans le tems des épousailles. Le pere de la fille demandoit au nouveau marié : *Fajincfa dù ? Auras tu soin d'elle ?* Et le jeune homme répondoit : *Mamifarrine fà dù. J'en aurai tout le soin possible.* Ces Peuples n'usent d'aucun Contrat , ce qui n'empêche pas que le mariage n'ait lieu selon leur façon de penser , mais , comme je le dirai tantôt , ces sortes de Contrats n'ont

Autres
sortes de
mariage.

pas beaucoup de validité, de quelque nature qu'ils puissent être, soit exprès ou tacites. On peut voir là-dessus Herrera (a) & le Pere Trigault (b) dans son Histoire de la Chine, lequel parle des mariages des Chinois en ces termes: *Les Pères des parties dressent eux-mêmes le Contrat, & ne demandent point le consentement de leurs enfans*, ce qui n'empêche pas que ceux-ci ne leur obéissent aveuglement.

Je ne doute point qu'une pareille obéissance dans des filles Payennes n'excite le courroux de nos Dames, dont les filles, quoi-qu'élevées dans le sein de la véritable Religion, se marient à leur gré & contre la volonté de leurs parens par la seule entremise d'un Prêtre. Je ne désapprouve point leur courroux, mais je les prie de se fâcher, non point contre leurs filles, qui ont commis une pareille ingratitude,

(a) Decad. 6. Liv. 5. Cap. 6.

(b) *Ubi supra*. Lib. 1. Cap. 7. Salmon. Cap. 9. Hist. de la Chine.

mais contre elles-mêmes , puisque c'est-là le fruit de l'éducation qu'elles leur ont donnée , du peu de soin qu'elles en ont pris , & de la liberté qu'elles leur ont laissée. Une fille n'a pas besoin de tant de promenades pour être séduite , Dina le fut la première fois qu'elle sortit.

La Polygamie est si fort établie de pere en fils chez les Indiens , qu'ils ne se mettent pas en peine de savoir si elle est permise ou non ; mais généralement parlant , il y en a peu qui ayent plusieurs femmes , moins faute de volonté , que parce qu'ils n'en trouvent point ; ou , au cas qu'ils en trouvent , parce qu'ils n'ont pas le moyen de payer ce que les peres demandent , ou parce qu'ils ne veulent pas s'obliger à payer la pension dont j'ai parlé ci-dessus. Les Caciques , les Capitaines , quelques Indiens distingués par leur courage , leur adresse & leur éloquence , leurs *Curanderos* , Médecins ou *Piaches* sont les seuls qui par leur autorité , par leur

La pluralité des femmes n'a pas lieu chez les Indiens.

valeur , ou par leurs ruses viennent à bout d'avoir deux ou trois femmes ; il y a même quelques Chefs qui en ont huit , & même plus , dont ils sont redevables à leur train.

Ils cher-
chent
plûtôt les
femmes
par inté-
rêt que
par liber-
tinage.

Manière
dont ces
femmes
vivent
entr'el-
les.

Cependant lors qu'on fait attention à la chose , on apperçoit clairement qu'en prenant un si grand nombre de femmes , ils sont bien plus guidés par l'intérêt & par l'orgueil , que par le libertinage. On comprend bien que ces femmes ne peuvent vivre en bonne intelligence entr'elles , aussi ne vivent-elles pas dans la même maison , elles ont chacune un logement à part , où elles vivent avec leurs enfans , & où elles font leur ordinaire , sans avoir aucune communication les unes avec les autres. Le poisson que le mari prend lui-même , ou par l'entremise de ses domestiques & de ses Vassaux , se répartit entr'elles à proportion des enfans qu'elles ont ; & lorsque l'heure du repas est venuë , on lui étend une natte à terre , c'est-là leur table, cha-

cune de ses femmes lui met devant un plat de viande , une tourte de *Gassave* , ou un *Caizû* de Maiz , après quoi elle se retire sans lui dire un mot , & sans se mettre en peine s'il mange ou non. Au bout de quelque tems , chacune tire de son tonneau ou de sa cruche une *Tutûma* , ou mesure de *Chicha* , & la lui met devant pour qu'il boive ; & le repas fini ces femmes se retirent chez elles , pour y prendre leur repas avec leurs enfans , au moyen dequoi l'on prévient tout débat. Ces femmes vivent aussi séparées dans les champs , le mari a soin de partager entr'elles le petit espace de bois qu'il défriche avec les convives , chacune l'ensemence , le cultive & a soin de la portion qui lui est échûe sans empieter sur celle de sa voisine , ce qui n'empêche pas qu'il ne naisse des débats entr'elles , soit à l'occasion du terrain qu'elles occupent , qui n'est pas si également partagé qu'il ne s'en trouve de meilleur ou de plus étendu , soit à l'occasion des

Elles ne vols que leurs enfans font quelquefois dans des champs qui n'appartiennent point à leurs meres.

avoir des demêlés.

Comme donc ces Nations suivent à l'égard de la Polygamie la coutume effrenée de la plupart des Américains, (a) qui l'ont sans doute reçue des premiers hommes qui passerent de nôtre continent dans le nouveau monde, (b) il n'est pas étonnant qu'on trouve chez elles l'usage du divorce qui étoit établi en Europe depuis un tems immémorial (c) & que les Hébreux reçurent à l'exemple des Gentils, d'où il a passé chez les autres Peuples. (d)

Ces Nations ne different entr'elles que par rapport aux motifs qu'elles alleguent en cas de divorce, & qui varient suivant leur génie & leurs coutumes. Les Juifs ne pou-

(a) Torquemada & le Fr. Greg. Garcia, Lib. 3. cap. 454.

(b) Aristoteles de Mirab. auscult.

(c) Garcia *ubi supra*. Rofinus Lib. 5. Antiq. Rom. cap. 38. & Revaldus in duodecim Tabul. cap. 19.

(d) Blondus de Roma Triumphante. Lib. 8.

voient répudier leurs femmes que dans certains cas , & que pour des causes légitimes , encore étoient-ils obligés de leur donner un écrit de séparation. Les Romains étoient beaucoup moins scrupuleux à cet égard , & il suffisoit que Titia eût été au Cirque sans la permission de Clavius , pour que celui-ci la répudiât. Les Indiens abandonnoient leurs femmes pour des motifs encore plus légers , & même sans en avoir aucun , suivant en cela le penchant de leur cœur corrompu , comme je l'ai dit ci-dessus.

Malgré ce que je viens de dire , Les In-
 quelques-unes de ces Nations don- diens ont
 nent quelques marques de raison égard
 par rapport à leurs mariages , ex- aux dé-
 cluant de ce lien les parens au pre- grés de
 mier degré de consanguinité. Les parenté
Betoyes étoient infiniment plus scr- dans
 puleux à cet égard que les au- leurs ma-
 tres Indiens , & ne se marioient riages.
 qu'au fixième degré ; mais les au-
 tres Indiens , tels que les *Caribes*
 & les *Chiricoas* n'y regardent pas

de si près, & se marient indistinctement avec les femmes qui leur plaisent.

Ecuëil Telle est la confusion dans laquelle vivent les Gentils à qui un Missionnaire va porter la lumière de l'Evangile, & à dire vrai, la Polygamie & le divorce sont l'écuéil contre lequel ont échoué plusieurs Peuples sur lesquels on fondeoit de grandes esperances pour leur salut. C'est pourquoi il est à propos que les nouveaux Missionnaires consultent ceux de leurs

Il est à Confreres qui ont le plus d'experience, pour se conduire selon leurs avis, étant impossible de donner là-dessus des règles générales, vû que ces Peuples ne different pas moins par leurs usages & leurs coutumes que par leurs Langues.

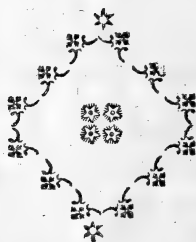
Règle Le principal but que doit se proposer un Missionnaire est de gagner ces ames à Dieu : c'est là & unique où doivent aboutir ses travaux & pour le ses diligences, mais il doit s'attendre à les perdre dans un seul jour, question. s'il se hâte avant le tems de leur

parler de la Polygamie. Le Soleil ne dissipe pas les ténèbres tout d'un coup , ce n'est qu'en envoyant peu à peu ses rayons sur la terre , qu'il vient enfin à bout d'y ramener la clarté du jour. Ces Barbares n'ont aucune connoissance de l'Eternité, ils n'ont aucun motif qui les porte à veiller sur eux-mêmes, & à réprimer leurs passions; ils conservent aveuglement les coutumes qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, sans examiner si elles sont bonnes ou mauvaises; c'est pourquoi il n'est point à propos de vouloir reformer d'abord un abus qu'on doit s'estimer heureux de détruire après bien de peines & de soins. Il faut commencer par les gagner, & ensuite les cultiver & les instruire, & se souvenir sur tout, qu'il importe extrêmement de moderer son zèle pour pouvoir les gagner lorsqu'il en sera tems. Quelle utilité un Laboureur tireroit-il de son travail, s'il vendangeoit sa vigne avant que le raisin fût mûr? En attendant le tems favorable le

On doit se conduire avec réflexion & avec prudence.

On a de-
quoi s'o-
cuper
avec
fruit.

Missionnaire doit s'occuper à instruire les enfans & les adultes, sans vouloir exiger d'eux plus qu'il ne faut ; il doit leur laisser du tems pour cultiver leurs terres, & prendre un soin tout particulier des malades & des moribonds. Toutes ces attentions produisent enfin leurs effets sur ces cœurs Barbares, & les obligent à se mettre sous la conduite du Missionnaire, pour apprendre de lui la voye du Salut ; & voilà le tems de la récolte & l'heure convenable pour lâcher la bride à ses bons désirs, & pour recueillir à pleines mains le fruit qu'il a cultivé avec tant de peine & de sollicitude.



CHAPITRE L.

On examine si l'Amérique est plus ou moins peuplée aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant qu'on y eût introduit le Christianisme.

LA question que je traite ici m'a été proposée par un grand nombre de personnes, & quoique suivant le plan que j'ai pris, je ne dûsse y répondre qu'autant qu'elle a rapport aux Peuples de l'*Orenoque* & des Païs circonvoisins; cependant pour faire voir à Mr. Noblot & à quelques autres Auteurs que les Espagnols ne sont pas aussi durs & aussi cruels envers les Américains qu'ils l'ont prétendu, j'étendrai ma réponse aux Indiens de l'une & de l'autre Amérique, abbregeant mon discours autant qu'il sera possible, pour ne pas ennuyer

le lecteur. A l'égard des Nations dont je parle dans cet Ouvrage, il suffit de se rappeler les trois causes principales, & les autres causes accessloires que j'ai indiquées dans le septième Chapitre du second volume, pour conclurre aussi-tôt que les Indiens augmentent considérablement après qu'ils ont reçu le Bâtême, parce que la lumière de la grace bannit de chez eux, premierement les guerres, secondement, les poisons, troisièmement l'usage où ils étoient de se nourrir de chair humaine, & quatrièmement enfin l'abus détestable d'enterrer les filles qui naissent, un des jumeaux, & tous les enfans qui viennent au monde avec quelque difformité.

Les Indiens augmentent en nombre après avoir reçu le Bâtême, & pour-quoi ?

A l'égard des autres Royaumes de l'Amérique, on n'y sacrifie plus comme autrefois des hommes aux Idoles, & comme tous ces usages étoient tout autant de fleaux qui hâtoient la ruine des Indiens pendant qu'ils étoient Gentils, il s'ensuit nécessairement que leur

nombre doit augmenter considérablement depuis qu'ils les ont abandonnés, & qu'ils ont embrassé le Christianisme. C'est ce qu'on éprouve tous les jours, non-seulement dans ma Province, mais encore dans celles que nous avons dans les autres parties de l'Amérique, aussi bien que dans les *Philippines*, comme le lecteur peut le voir dans l'Histoire qu'on en a donnée. C'est ce que j'ai vû & appris moi-même de la bouche des Peres Procureurs Généraux de ces Provinces, que j'ai vû à Madrid & à Carthagene des Indes, & de celle du Procureur du Brésil : de sorte qu'à l'exception des Indiens des Isles *Mariannes*, on remarque au bout de quelques années une augmentation considérable chez les autres, parce qu'outre les abus dont j'ai parlé, on en détruit une infinité d'autres qui s'opposent à la propagation de l'espèce. On voit cesser la Polygamie & la multitude des femmes, laquelle, supposé qu'elle ne les rende pas stériles, détruit &

énervé les hommes. On les voit renoncer à la coutume insensée qu'ils avoient de marier leurs filles avant qu'elles fussent nubiles, coutume qui occasionnoit un grand nombre de maux, entr'autres la stérilité de plusieurs. Enfin ils ne pratiquent plus la circoncision dont j'ai parlé plus haut, qui causoit la mort à une infinité d'enfans; ces trois causes de diminution, de même que les cinq autres dont j'ai parlé, une fois ôtées, il y a par rapport à l'augmentation de l'espèce la même différence qu'entre une rivière qu'on saigne, & celle qu'on laisse couler en liberté sans lui ôter aucune partie de son eau; on voit bien que la différence doit être considérable, or c'est là justement ce qui arrive par rapport aux familles Indiennes qui embrassent le Christianisme, en égard à ce qu'elles étoient avant d'avoir reçu la lumière de la foi.

En admettant ce que je viens de dire comme incontestable, jettons maintenant les yeux sur les

Indiens tels qu'ils étoient dans le tems de leur gentilité, & comparons-les avec ceux qui sont entrés dans le sein de l'Eglise. On conviendra sans peine, en comparant le nombre des uns avec le nombre des autres, que celui des Indiens qui ont été civilisés lors des premières conquêtes, étoit beaucoup plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui (j'en excepte toujours les habitans des *Philippines* & quelques autres Peuples, qui depuis leur première pacification jusqu'à nos jours ont été toujours en augmentant). Plusieurs Auteurs étrangers inferent de ce parallele une conséquence, qui selon eux est incontestable, savoir, que cette diminution est l'effet de la cruauté des Espagnols. Je nie cette conséquence comme fausse, parce qu'il y a une infinité d'autres causes qui ont contribué à la diminution dont on parle, quoi qu'elle soit beaucoup moindre qu'on le prétend.

On suppose cette diminution.

Senti-
ment
d'un Au-
teur cé-
lebre à
ce sujet.

Dom Bernard de Ulloa (a) traite ce sujet de même que tous les autres de son excellent Ouvrage, d'une manière qui ne laisse rien à désirer, & les raisons qu'il apporte sont de nature à imposer silence aux esprits les plus passionnés & les plus jaloux de la gloire que les Espagnols ont acquise par leurs exploits dans la conquête de l'Amérique. J'avois déjà commencé ce Chapitre, lorsque la seconde Partie de cet Ouvrage m'est tombée entre les mains, & j'étois prêt à le retrancher tout-à-fait; mais j'ai fait réflexion depuis que cet Auteur ne trouveroit pas mauvais que j'ajoutasse aux raisons qu'il allegue, & qui renferment en peu de mots tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, quelques circonstances particulières, dont la nouveauté ne déplaira pas, j'espère, au Lecteur.

Les causes qu'alleguent les Etrangers (quelques Auteurs Espagnols en admettent quelques unes) de

(a) Part. 2. del Comercio Español, cap. 21. & 22.

la diminution des Américains sont :

1°. La quantité qui en a péri dans les premières conquêtes : 2°. Le travail personnel qu'on leur impose , dont le plus considérable est celui des Mines : 3°. Les maladies dont ils ont été affligés , & qu'ils n'avoient jamais connus auparavant : 4°. Les charges & les tributs qu'ils prétendent qu'on a imposés aux premiers Américains & à ceux qui vivent aujourd'hui. Avant que de répondre à chacun de ces points , je commence par nier que le déchet des Indiens Américains soit aussi grand qu'on le prétend. M. Noblot dit que le Mexique paroît un désert eû égard à ce qu'il étoit ci-devant. Que cet Auteur prenne la peine de se mieux informer , & il trouvera que le nombre des Indiens du Mexique est presque infini , car personne n'ignore que dans toute la nouvelle Espagne il y a une quantité considérable de Colonies , tant d'indiens *Otomitas* que de *Méxicains* , qui les assujettirent lors de l'invasion générale qu'ils firent ;

& il est certain que la Jurisdiction seule de Saint Michel contient quatre-vingt mille Indiens, & elle n'est pas la seule qui contienne un même nombre d'habitans, ou peu s'en faut; il y a plusieurs Alcaldies & Corregimens qui contiennent quarante mille Indiens, & il y en a un plus grand nombre de celles qui sont au dessous.

On doit surtout se souvenir de la remarque d'Herrera (a) savoir, que la raison pour laquelle le nouveau Continent se trouva moins peuplé que l'ancien, fut, que celui-ci étoit déjà peuplé lorsque l'Amérique commença d'être habitée. Il ajoute que les Rois du Mexique envoioient du monde pour peupler les Côtes & les autres Païs déserts. Où est donc ce nouveau désert que les Auteurs imaginent? Ce que je viens de dire du Mexique, a lieu à proportion par rapport au Perou, à la Terre-Ferme & au nouveau Royaume. J'accor-

(a) Decad. 1. Lib. 1. cap. 6.

de cette diminution d'Indiens dans les trois Vice-Royautés , aussi bien que dans le Perou & dans la Terre-Ferme , où elle est plus considérable , eu égard à la multitude d'habitans que renfermoient autrefois ces Royaumes : mais que l'on jette la vûë , je ne dis point sur toutes les Missions Apostoliques que cultivent tous les Ordres Religieux sur les frontières des Gentils , avec un fruit proportionné aux peines qu'ils se donnent pour la conversion de ces Barbares , mais seulement sur les peuples infidèles que les Missionnaires Jesuites civilisent , instruisent & bâtissent dans les sept Provinces qu'ils ont dans les Indes Occidentales , & je suis assuré qu'en comparant cette augmentation avec la diminution dont on fait tant de bruit , on trouvera qu'elle la compense en très-grande partie , si ce n'est dans le tout ; car la seule Province de la nouvelle Espagne occupe , pour l'instruction des Néophytes , des Cathécumenes & des Gentils , cent & quarante quatre

Missions Missionnaires, dont les occupations
 que dirigent les Jésuites. sont si grandes, qu'ils ne cessent
 point de demander tous les jours
 de nouveaux compagnons pour les
 aider dans leurs travaux, & ce
 n'est pas sans raison, puisqu'ils
 ont sous leur direction plus de
 quatre cent & vingt Colonies nom-
 breuses, & plus de cinq cens mille
 ames à instruire dans les districts
 éloignés de *Cinaloa*, de *Topia*, de
Nayari, des *Californies*, de *Sonora Antigua*, &c. sans compter la
Nueva Sonora où l'on convertit
 tous les jours plusieurs milliers de
 Gentils, tant ces Peuples sont doux
 & dociles.

Je viens de voir dans la liste
 des Néophytes & des Cathécumè-
 nes que nôtre Compagnie dirige
 dans les Missions des Philippines,
 qu'elle avoit en 1739. 173938
 ames sous sa conduite, & le nom-
 bre en augmente tous les jours.
 Que le lecteur joigne à ces Missions
 celles qui sont repandues dans l'A-
 mérique Septentrionale & dans l'A-
 mérique Méridionale, que je pas-

se sous silence pour abrégé, & il verra que le nombre des Chrétiens ne diminue pas si fort que quelques uns le pensent.

A l'égard des choses que Messieurs de Laet, Noblot & quelques autres ont puisées dans les Historiens Espagnols, il est bon d'observer que ces derniers n'ont pas tous été témoins des faits qu'ils rapportent, & que s'ils l'ont été des uns, ils n'ont pu l'être des autres, & de là vient qu'ils se sont fiés en grande partie à des Journaux & des relations anonymes. D'autres ont écrit ce qu'ils avoient ouï dire, & se sont servis la plupart du tems des Actes qui avoient été dressés à l'occasion des démêlés survenus dans le nouveau monde; or on ne sauroit ajouter foi aux choses que l'on ne fait que sur le rapport d'autrui, & qui se sont passées dans des païs éloignés, surtout lorsqu'elles sont rapportées dans des Actes & des Journaux, & l'on ne sçauroit examiner avec trop de soin le caracté-

On ne sauroit examiner trop scrupuleusement les relations, sur tout les Journaux.

re de ceux qui écrivent. Je ne prétends pas au reste diminuer l'autorité ni le crédit de notre Historien Herrera & de quelques autres, qui avoient assez de jugement pour discerner la qualité des papiers dont ils se sont servis ; mais comme il y auroit de l'imprudence à ajouter foi à tout ce qu'on rapporte aujourd'hui de l'Amérique, sur tout lorsqu'il s'agit de procès de dénonciations & d'accusations, il y en auroit de même à croire tout ce qu'on dit de ces premiers établissemens, vû les procès, les dissensions & les débats dont ils ont été accompagnés & qu'on peut voir dans Herrera & dans les autres Historiens, & l'on peut croire sans témérité que les deux partis ont employé dans leurs accusations & leurs défenses, les hyperboles, les amplifications & les autres figures de Rétorique qu'ils ont jugées à propos pour exagerer l'avidité, l'avarice, la cruauté, la tyrannie & les excès des conquérans envers les pauvres Indiens, vices que les étran-

gers reprochent aux Espagnols, pour noircir leur conduite & les rendre odieux aux autres Nations , quoiqu'il y ait lieu de croire que quelques-uns furent taxés de crimes infiniment plus grands que ne l'étoient ceux qu'ils avoient commis. Ce qu'il y a de vrai est , que les coupables furent rigoureusement châtiés, ce qui suffit pour disculper les Espagnols du reproche qu'on leur a fait , & pour apprendre à toute l'Europe que nos loix n'autorisent point ces sortes d'excès.

Voici un trait qui suffit pour disculper les Espagnols du vice de cruauté dont on a voulu les noircir. Don François de Toledé, Viceroy du Pérou ayant détruit toute la Race royale des *Incas* s'attendoit d'être élevé aux premières dignités de l'Etat , à son retour en Espagne, il fut mal reçu du Roi Philippe, qui lui dit d'un ton aigre de se retirer dans sa maison, & qu'il ne l'avoit pas choisi pour être le Bourreau des Rois, mais pour les servir. Ces paroles furent comme un coup de foudre & lui causèrent un si grand serrement de cœur, qu'il en mourut en peu de jours.

Eloge
de Ferdi-
rand
Cortés.

Que seroit devenuë la réputation que Ferdinand Cortés s'est acquise dans le monde, si Pamphile de Narvaez fût venu à bout de le prendre, comme il se l'étoit proposé, & qu'après l'avoir chargé de chaînes, il eût fait le procès à cet homme supérieur à soi-même, & infiniment plus grand que ses actions Héroïques ? Si ce procès eût eu lieu, & que les actes s'en fussent répandus en Europe, les plus belles actions de ce Héros passeroient aujourd'hui pour des crimes, des cruautés & des tyrannies. Ces réflexions supposées, je vais prouver d'une manière incontestable, que la diminution des Indiens n'a pû venir d'aucune des causes qu'on a alléguées.



CHAPITRE LI.

On réfute les causes alléguées & l'on prouve qu'elles n'ont point contribué à la diminution des Indiens.

ON prétend d'abord que la diminution des Indiens vient du grand nombre qu'il en périt dans la conquête de l'Amérique ; mais cela ne peut être, premièrement, parce que toutes ces nations étoient continuellement en guerre les unes contre les autres , & ne se faisoient aucun quartier, destinant les prisonniers qu'elles faisoient , les uns à être sacrifiés aux Idoles , & les autres à servir de mets dans leurs festins , & cependant elles ne se sont point éteintes. En second lieu , on n'a qu'à jeter les yeux sur les anciens Royaumes , on en verra peu qui n'ayent été bouleversés

Les Guerres ne peuvent point diminuer autant l'espèce qu'on le prétend.

& facagés par le fer & par le feu ,
& cependant ni l'Europe ni l'Asie
n'ont jamais manqué d'habitans ,
& ne se sont point dépeuplées ,
d'où il suit que cette cause n'a
point contribué à la dépeuplation
de l'Amérique. Virgile parlant de
cet arbre symbolique , qui étoit
sur la route des champs Elisées,
dit , qu'à mesure qu'on en cou-
poit une branche , il en renaîs-
soit aussi-tôt une autre : (a) *Avul-*
so uno , non deficit alter : l'arbre
répoussera toujours , pourvû qu'on
ne le déracine point.

Du tems de Matathias , pere des
Macabées, il paroissoit que la Na-
tion Juive ne tenoit plus qu'à un
filet , & qu'elle alloit être entière-
ment détruite , cependant elle s'ac-
crût à un tel point , que ni Vespas-
sien , ni les autres Empereurs Ro-
mains qui vinrent après lui , ne pû-
rent venir à bout de l'anéantir ; ils
lui couperent une infinité de bran-
ches , mais le tronc en a poussé de

(a) Virg. *Æneid.* Lib. 4.

nouvelles , qui sont aujourd'hui répandues dans tout l'Univers. Il s'ensuit donc que la guerre est une cause insuffisante pour le cas dont nous parlons , outre qu'il est faux que toutes les Provinces connues de l'Amérique aient été conquises par les armes ; il y en eut plusieurs qui se rendirent volontairement après que leur Capitale eut été prise.

La seconde cause de cette diminution est , suivant quelques Auteurs , le travail personnel que l'on impose aux Indiens. Mais cette cause y a encore moins contribué que la précédente. Premièrement , parce qu'en supposant , ce qui est faux , savoir , qu'on assujettît les Indiens à des travaux qui surpassoient leurs forces , Ferdinand & Isabelle n'en furent pas plutôt informés , qu'ils les reglerent & donnerent là dessus des loix pleines de piété & d'humanité , auxquelles les Rois d'Espagne se font un devoir de se conformer.

En second lieu , parce que les

III. Partie.

N

Gouverneurs Espagnols , dont on exagere si fort la cruauté , étoient des hommes raisonnables ; or la raison leur disoit (je veux pour un moment que la cupidité leur eût fait oublier qu'ils étoient Chrétiens) qu'ils ne devoient point opprimer les Indiens qui leur étoient soumis , & dont les tributs les faisoient subsister , le Roi les leur ayant accordés pour les dédommager des peines qu'ils s'étoient données pour pacifier le nouveau monde ; la seule lumière de la raison , suffisoit dis-je , pour leur faire faire le raisonnement que voici : le tribut , ou le travail personnel des Indiens qui me sont soumis , est la seule récompense que j'aye à attendre de mes peines & de mes travaux : or si je les opprime & les fais périr , je n'aurai plus de fonds pour subsister : je dois donc en prendre soin , pour en tirer le profit que j'attends. Quelques uns , il est vrai , ne firent point ce raisonnement , mais aussi furent-ils sévèrement punis des

excès qu'ils avoient commis.

La troisième cause de la diminution des Indiens est, dit-on, le travail qu'on leur fait faire dans les Mines d'or & d'argent ; mais cette cause est aussi insuffisante que les autres, car, premièrement, on employe aujourd'hui à ce travail une grande quantité de Nègres libres, de Métis, de Mulâtres & de journaliers, & il y a même des Européens, qui prennent la barre, & qui gagnent leurs quatre Réaux de plate par jour, tant dans les Mines du Pérou, que dans celles de la nouvelle Espagne, avec lesquels ils entretiennent leur femmes & leurs enfans, & tous ces gens-là vivent contents, & jouissent d'une santé parfaite. Les étrangers croient-ils qu'on fasse travailler les Indiens *gratis*, & que ce travail soit insupportable ? Ils gagnent trois Réaux de plate par jour, ce qui suffit, vû le peu de dépense qu'ils font, pour s'entretenir, & pour faire quelques épargnes. Ils gagnent quatre Réaux

Le travail n'est pas aussi grand qu'on se l'imagine.

par jour dans la nouvelle Espagne, (a) & ceux qui entendent le travail, & qui savent suivre les veines du métal, outre leurs quatre Réaux. ont encore leur *Pepita*, qui est une quantité de métal choisi, qui vaut quelque fois dix Réaux de huit. Ceux qui servent dans une *Tanda*, comme on l'appelle dans la nouvelle Espagne, ou dans la *Mita*, comme on l'appelle au Pérou, ne travaillent que lorsque leur tour est venu, & ont tout le tems nécessaire pour se reposer; on ne les traite point comme des forçats, & lorsque quelqu'un ne peut ou ne veut point travailler, on ne l'y force point, pourvû qu'il mette un Indien à sa place. A l'égard des Mines de la Terre-Ferme, comme sont celles de *Chocò*, d'*Antioquia*, de *Barbacoas*, &c. elles ne sont exploitées que par des esclaves Nègres, & ceux-ci, quoique esclaves, ne laissent pas de vivre & de se marier pour perpétuer leur

(a) Histor. Cinaloa. Lib. 8. cap. 3.

espèce ; d'où l'on voit que le travail des Mines ne contribuë en rien à la diminution des Indiens.

On me répondra que ceux-ci sont moins forts que les Nègres, & moins propres au travail que les journaliers dont j'ai parlé ci-dessus, ce qui est cause qu'ils dépérissent & qu'ils meurent, & que cela paroît par la diminution des Peuples qui vont aux *Tandas* & aux *Mitas* des Mines.

J'accorde, comme j'ai déjà fait, cette diminution chez les Peuples qui vont travailler aux Mines lorsque leur tour est venu ; mais je nie qu'elle provienne du travail qu'ils y font, & le mal ne vient ni du travail des Mines, ni de la foiblesse de ceux qui y sont employés. Ce dommage, quel qu'il puisse être, & il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi grand qu'on l'imagine, ni qu'il soit capable de causer la diminution qu'on apperçoit communément chez les Indiens, vient de la mauvaise conduite, & de la mauvaise économie des Indiens

qui travaillent aux Mines , la plupart étant mal vêtus , & n'ayant pas soin de se garantir des injures de l'air. Ils dépensent le Dimanche ce qu'ils ont gagné pendant toute la semaine , ne faisant que manger , boire & danser toute la journée , & il arrive qu'après avoir dépensé tout leur argent , ils sont obligés de travailler toute la semaine , & de se contenter d'une fort mauvaise nourriture. Il paroît qu'ils devroient se menager , & mettre quelque chose à côté , mais rien moins que cela : la plupart s'endettent pour survenir à leurs folles dépenses , soit avec le maître de la Mine , soit avec ceux qui vendent du vin , de l'eau de vie & des viandes , d'où il arrive que le Mineur les oblige par voye de Justice ou à lui payer ce qu'il leur a avancé , ou à travailler jusqu'à ce qu'ils aient acquitté leurs dettes , & comme ils s'endettent toujours de plus en plus , & qu'ils se trouvent à la fin hors d'état de satisfaire leurs engagements , il en meurt plu-

Mauvaise
économie
des Indes
employés
aux Mines.

fleurs , & il en passe un plus grand nombre dans les Provinces éloignées. Ceux même , qui ne sont point endettés prévoyant , lorsqu'ils retournent chez eux , qu'ils ne trouveront point de récolte , & que leurs femmes auront emprunté pour subsister , craignant d'être mal reçûs , s'exilent volontairement , & c'est là la vraie cause de la diminution de ces Colonies , & non point les Mines , le travail & la foiblesse des Indiens. Je ne dis point ceci par aucun mouvement de pitié , je ne fais que rapporter ce qui se passe & ce que je sai ; & cette verité paroît encore plus chez les Peuples de *Juli* , qui sont sous la direction des Peres de la Compagnie de Jesus , & qui travaillent assidûment aux Mines , ce qui ne les empêche pas d'augmenter considérablement tous les jours , comme tout le monde sait , & que cela paroît par le Mémoire que l'Audience Royale de *Chuquisaca* a envoyé à Sa Majesté sur le sujet que nous traitons.

Les Indiens de *Juli* vont travailler aux Mines, & ne laissent pas d'augmenter.

Puis donc que les Indiens de tous les Corregimens vont aux Mines, & que ceux de *Juli* y vont aussi, qu'est-ce qui peut occasionner une différence si remarquable ? Le bon ordre : car comme l'on consent le défaut des Indiens, on les traite comme des pupilles, on leur donne des habits pour changer, & des vivres pour leur voyage, on leur donne un Inspecteur qui a soin de les contenir, & pendant qu'ils sont aux Mines, ils entretiennent du gain qu'ils font en commun leurs femmes & leurs enfans. Elles tiennent leurs champs prêts, & lorsqu'ils sont sur le point de revenir, on envoie un homme qui acquitte leurs dettes, & qui les ramene chez eux ; est-il surprenant après cela que les Indiens de *Juli* augmentent au lieu de diminuer, malgré l'obligation où ils sont de travailler aux Mines.

La troisième cause qu'on allègue de la diminution des Indiens sont la petite vérole & les maladies contagieuses qui se sont introduites dans

l'Amérique depuis sa conquête, & ce sentiment est reçu des Auteurs Espagnols. Je n'ignore point que ces fleaux ont causé bien de fois du ravage dans les Indes, témoin la contagion qu'apporta dans le Perou en 1719 le Navire appelé *Le Lien Franc*, laquelle, outre une quantité innombrable d'Espagnols & de Métis, fit périr deux cent mille Indiens : on peut y joindre la petite vérole qui fit tant de ravage au Perou en 1588, la peste qui ravagea en 1597 la nouvelle Espagne, & plusieurs autres qui ont fait périr une infinité de monde dans la Terre-Ferme & dans le nouveau Royaume, & que le Pere Gregoire Garcia, (a) dans son traité de l'origine des Indiens, (b) attribué à leur peu de foi, & à un

La troisième cause qu'on allégué est insuffisante.

(a) Lib. 3. cap. 2. §. 3. M. Fr. Gregorio Garcia.

(b) Herrera Decad. 5. Lib. 5. cap. 11. F. Bartolome de Las Casas, Ep. Chiap. in Relat. Gomara 1. Part. Hist. Indiar. Torquemad. Lib. 17, cap. 18. & alii plures.

châtiment visible du Ciel, à cause de leur idolâtrie. Je sai que tous ces fleaux ont contribué à la diminution des Américains , mais en avouant , par un sentiment de Religion que Dieu ait voulu châtier par là l'idolâtrie des *Peruviens* & des habitans de la nouvelle Espagne , je prétens en même tems qu'ils n'ont pas été suffisans pour occasionner la disette d'habitans dont on se plaint. J'ai dit que c'étoit un sentiment pieux que de regarder ces fleaux comme un châtiment de l'idolâtrie de ces Peuples, parce que nous voyons plusieurs Provinces où ils ont regné , qui n'ont jamais connu ce crime, & qu'il y a des Peuples où , à la honte des Européens, la foi fleurit dans toute sa vigueur , qui ont essuyé plusieurs fois des contagions & des maladies épidémiques , ce qu'on ne sauroit regarder comme un châtiment de leur idolâtrie , puisqu'ils ne l'ont jamais connue , ni de leur peu de foi , puisque par la miséricorde de Dieu , elle fleurit

Combié
la foi
fleurit
chez les
Indiens.

& fructifie dans ces Provinces.

Ce que je dis est confirmé par le ravage que causent parmi les enfans de nos Missions les maladies épidémiques ; car les Peres Procureurs de la Province du *Paraguay* me marquent qu'en 1738. il y mourut plus de six mille enfans , & il est dit dans une lettre qu'ils écrivirent à Madrid , & qui a été renduë publique , qu'en 1741. on comptoit déjà dix-huit mille enfans de morts dans ces Missions. Le Pere Manuel Roman Superieur des Missions de l'*Orénoque* , me marque dans une lettre dattée de l'année dernière 1741 , qu'il s'étoit repandu dans le Païs , à commencer de la Côte , une petite verole , qui avoit emporté presque tous les enfans de ces Missions , & ce sont-là les prémices du fruit que nous esperons de ces Nations. Or quel manque de foi , quelle idolatrie , & quels péchés Dieu a-t'il châtié dans ces créatures innocentes ? Convenons donc que le divin Laboureur est le Maître absolu de sa

Dieu
tira
grand
nombre
d'enfans
à lui
quand il
lui plait.

Vigne , & que lorsqu'il lui plaît ; il emporte par une gélée le fruit qu'il n'a pas jugé à propos de réserver pour la vendange de l'arrière saison.

Dieu se
sert de la
contagiô
pour
châtier
les pé-
cheurs.

Aussi
bien que
pour
d'autres
motifs.

Ceux qui regardent les pestes & les maladies contagieuses comme un châtiment du peu de foi des Indiens , n'avancent rien qui ne soit fondé , & personne n'ignore que Dieu s'est servi de ce moyen pour punir le peuple Juif , qu'il avoit averti par ses Prophètes , aussi bien que plusieurs Royaumes chrétiens ; mais il est certain aussi qu'il s'est servi de ces fléaux dans d'autres vûës , qui ne sont connûës que de sa Providence , sans qu'on puisse les attribuer au défaut de foi , ni à la grandeur des péchés. Dieu , en affligeant le St. homme Job , vouloit nous donner un modèle de patience , c'est tout ce qu'il se proposoit dans les playes dont il l'affligea , quoi que ses amis , qui étoient témoins de ses vertus héroïques , les regardassent comme un châtiment. Le malheur qu'il

envoya à Tobie, les playes, les travaux & les persécutions dont il affligea David, en faisant éclater la patience de l'un & la douceur de l'autre, nous instruisent de ce que nous devons pratiquer dans de semblables circonstances. Les Barbares insulaires de Malte étoient dans l'erreur, lorsqu'ils dirent en voyant la vipère pendue à la main de St. Paul : il faut que cet homme soit un homicide : à peine est-il échappé du naufrage, que Dieu lui envoie un autre châtiment.

Les Prêtres de l'ancienne loi prétendirent que l'aveugle à qui J. C. avoit rendu la vûë, étoit couvert de péchés depuis les pieds jusqu'à la tête, parce qu'il étoit né dans cet état : *in peccatis natus es totus*. Les Apôtres étoient aussi dans la même opinion : *Quis peccavit hic, an parentes ejus* ? ce qui les embarrassoit étoit de savoir si cet homme avoit été châtié pour ses péchés, ou pour ceux de ses parens. Dans cette occasion le Divin Maître instruisit d'abord ses Disciples, il

Témoignage de
J. C. sur
ce sujet.

Dieu se
fert pour
arriver à
ses fins
de mo-
yens qui
paroif-
sent quel-
que fois
opposés.

ouvrit ensuite les yeux de l'aveugle, & les nôtres en même tems, pour que nous vissions que, ni l'aveugle ni ses parens n'avoient commis aucun péché, & que si Dieu l'avoit fait naître aveugle, ce n'avoit point été à dessein de le châtier, mais afin que les œuvres de sa puissance éclatassent en lui. Dans les occasions même où l'Etre Suprême concourt comme Auteur de la nature, nous voyons, que pour que la récolte soit abondante, il emploie non seulement la fraîcheur du Printemps, mais encore la chaleur brûlante de l'Eté & le froid rigoureux de l'Hiver, moyens, qui à la première vûë paroissent opposés à la fin qu'il se propose. On ne doit donc pas conclurre que le manque de foi des Indiens soit la cause des pestes & des maladies contagieuses qui les affligent, puis que nous voyons qu'elles exercent leur fureur sur les Espagnols, de la foi desquels on n'a jamais douté.

La con-
tagionne

Ajoutez à cela, que les pestes, quoique répétées, & les autres ma-

ladies, ne fussent pas toutes seules pour diminuer si considérablement le nombre des Américains, comme je l'ai déjà dit, quoiqu'il soit vrai de dire que lorsqu'elles continuent dans toute leur force, elles sont capables de dépeupler le nouveau continent, ou telle autre partie du monde que ce puisse être, & la raison de cela est fondée sur l'expérience même; car si ces fleaux suffisoient pour cet effet, il y a déjà long-tems que la Hongrie, la Bosnie & les autres Provinces voisines de Constantinople seroient entièrement dépeuplées: on ne trouveroit pas le moindre vestige d'hommes dans les Royaumes d'Alger, de Tunis, de Tanger, ni sur toutes les côtes de la Barbarie, tant ces pays sont sujets à la contagion. Il faut donc convenir que la peste toute seule ne sauroit occasionner la diminution des peuples dont nous parlons, & il y a tout lieu de croire qu'elle vient de quelque autre cause qu'on ignore.

peut détruire un royaume qu'autant qu'elle dure.

Enfin on attribue la diminution

Quatrié- dont nous parlons aux tributs & aux
me cau- corvées auxquelles les Indiens sont
se, les assujettis, & cette cause, selon
Tributs moi, suffit si peu pour l'effet en
& les question, que je l'aurois passée sous
Corvées. silence, n'étoit que beaucoup d'é-
trangers & d'Espagnols l'admet-
tent, faute de savoir les loix qu'on
a faites en faveur des Indiens, &
qui ne peuvent être ni plus charita-
bles ni plus douces. Il conste par
ces loix que les Rois d'Espagne (a)
regardent les Américains comme
des pupiles, & comme des mineurs,
& de-là vient que le Roi entretient
dans chaque Audience Royale du
Nouveau monde un Fiscal savant
& timoré, lequel sans recevoir au-
cune gratification des Indiens,
prend en main leur défense, les
maintient dans leurs privilèges, &
les met à couvert des torts & des
injustices qu'on pourroit leur faire.

Charité J'ai déjà dit qu'on remédia aux
des Rois abus que l'on commettoit par rap-
d'Espag- port au travail qu'on imposoit aux
ne envers les In-
diens.

(a) Herrera Decad. 1. Lib. 4.

Indiens, dès qu'on en eut connoissance, & j'ajouterais que dans la suite nos Rois ont porté la charité jusqu'à l'abolir entièrement. Quant à l'hommage qu'on rend au Souverain en lui payant tribut, quels peuples y a-t'il en Europe qui n'en payent point de semblable à leurs Princes ? Je me trompe, lorsque j'emploie le mot de *semblable*, car (sans vouloir faire injure à qui que ce soit) j'ose assurer que le tribut annuel que payent les Indiens est fort différent de celui que payent généralement les Européens, & que ceux-ci seroient fort heureux si en payant ce que payent les Américains, on les exemptoit de tous les autres impôts, & on ne les obligeoit qu'à une légère contribution proportionnée à la fertilité ou à la pauvreté du Païs, & à la nature des fruits qu'il produit. On n'oblige pas même les Indiens à donner les deux ou quatre écus qu'on exige d'eux en monnoye effective, & les Corregidors sont tenus de les recevoir en fruits, ou

Le tribut
que pa-
yent les
Indiens
est fort
modéré.

denrées que la terre produit, ou qui ont cours dans le Païs. Ce tribut tourne même à l'avantage des Indiens; car quoiqu'il entre dans les coffres du Roi, on a soin d'en prendre d'abord ce qu'il faut pour l'honoraire du Curé qui est affecté à chaque Colonie, & au cas qu'il ne fuffise pas, comme cela arrive dans plusieurs endroits, le Roi y supplée de son trésor. Ceci n'a lieu que par rapport aux Cures qui ont un Collateur, car dans toutes les Missions où les Indiens ne payent point de tribut, à cause qu'ils ne sont pas encore domestiqués, & ces Missions sont sans nombre, le Roi entretient tous les Missionnaires à ses dépens, ce qui est une si grande générosité, que je ne trouve point de termes pour la louer dignement.

Ce tribut sert à l'entretien des Curés.

Le Roi entretient les Missionnaires à ses dépens.

Pour satisfaire les Auteurs qui tiennent pour l'opinion contraire, je vais appuyer le sentiment que j'ai avancé sur cette matière de toutes les raisons qui me paroissent propres à en faire voir la

solidité ; & quoi que ce que je viens de dire me paroisse suffisant pour terminer la controverse , je veux supposer pour un moment que le joug qu'on impose aux Indiens soit aussi fort & aussi pèsant que celui que Salomon avoit imposé aux Hébreux , & dont ils se plaignoient à Roboam. En admettant cette supposition , je dis que le poids du tribut peut troubler un Royaume , chagriner les sujets , & leur rendre la vie amère , mais qu'à moins qu'il ne s'y joigne quelque autre cause , il ne suffit pas pour diminuer le nombre des sujets. Pharaon Roi d'Egypte , non-seulement opprimoit les Hébreux , mais il travailloit encore à diminuer leur nombre ; & cependant nous voyons dans l'Ecriture , que plus il les surchargeoit , & plus leur nombre augmentoit. Je sai que c'étoit là l'ouvrage du Tout-Puissant , & qu'il accomplissoit en cela la promesse qu'il avoit faite à Abraham , de rendre sa Postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel &

Le joug qu'on imagine ne suffit pas pour diminuer le nombre des habitans.

Exemples qui le prouvent.

le sable de la Mer ; mais Dieu n'avoit point fait une pareille promesse ni aux Gabaonites, qui tromperent Josué, ni aux autres Juges d'Israël, cependant ils se multiplièrent malgré l'oppression sous laquelle ils gémissaient ; car Josué se voyant trompé par les Gabaonites, il leur accorda la vie, mais il les assujettit à toutes sortes d'œuvres serviles, & les accabla de travail, comme on le voit dans l'Ecriture, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne s'accrussent considérablement. Il s'ensuit donc que la servitude toute seule, pour grande qu'elle soit, ne suffit point pour diminuer une Nation.

On confirme ce qu'on a avancé.

Quel plus grand esclavage peut-on imaginer que celui des malheureux Juifs, lesquels sont bannis de leur Patrie, & même de tout le monde, puis qu'ils ne possèdent ni Villes ni terrains, dispersés sur la face de la terre, méprisés, opprimés & chargés de tributs en châtiment du déicide que leurs ancêtres ont commis par ignorance ? Un pareil châtiment fait horreur, quoi

qu'ils l'ayent mérité , & cependant au lieu de diminuer , leur nombre augmente tous les jours , & quoiqu'abandonnés de la main de Dieu , ils s'accroissent au lieu de s'affoiblir , parce que Dieu laisse agir les causes secondes , & ne leur refuse point son secours.

Il suit de ce qui précède , que ni les guerres , ni le travail personnel , ni les pestes , ni les tributs , ni l'oppression , pourvû qu'elles ne soient point excessives , ne sauroient diminuer considérablement les Nations , car si cela étoit nôtre Continent seroit presque dépeuplé , & il n'y auroit plus ni Hongrois , ni Turcs , ni Mores , ni Juifs , ni aucun autre Peuple , des calamités desquels on a fait mention. Il est vrai que si ces fleaux subsistoient long-tems , ou s'ils augmentoient à un point extraordinaire , à l'occasion de quelques circonstances , ils détruiroient les Nations , ou les affoibliroient considérablement ; mais comme Dieu a pitié des hommes , & que sa colere est toujours

tempérée par sa miséricorde , il ne porte pas son indignation au-delà des bornes que son amour Paternel lui dicte.

CHAPITRE LII.

On répond à une objection qu'on a faite à ce qu'on a avancé , & l'on indique la véritable cause de la diminution des Américains.

Les Isles
de Barlo-
vento
ont dé-
cuplées.

JE prévois qu'on va m'opposer un argument de fait , dont la force paroît insurmontable , puisqu'il consiste uniquement à exposer à notre vûë les Isles de *Barlovento* , ou *Antilles* , savoir , la *Havane* , ou *Cuba* , l'Isle *Espagnole* , ou de *S. Domingue* , celle de *Porto-Rica* , la *Jamaïque* , la *Martinique* &c. dans lesquelles le manque total d'Indiens , le carnage qu'on en a fait , & la désolation dans laquelle ils vivent , prouve évidem-

ment que quelque-une des quatre causes qu'on a assignées, ou toutes les quatre ensemble, ont anéanti les Indiens qui habitoient ces Isles, sans qu'on puisse éluder la force de cette démonstration. Je réponds à cela, que comme je suis convenu de la diminution des Indiens dans les Provinces de la *Terre-Ferme*, du *Perou* & de la nouvelle *Espagne*, j'accorderai de même la disette d'Indiens dans les Isles que je viens de nommer, à l'exception des trois dont les *Caribes* sont en possession; & comme j'ai déjà accordé que ces quatre causes ont pû contribuer à cette diminution, comme des causes nécessaires qui se joignirent aux autres, sans qu'elles aient pû suffire elles seules, j'accorde & je dis la même chose des Indiens insulaires en question, savoir qu'il faut nécessairement que d'autres causes plus efficaces que les quatre précédentes, aient concouru, pour produire un effet aussi extraordinaire que l'est la ruine totale de nos insulaires.

On accorde la disette totale d'Indiens dans ces Isles.

En voici la raison, qui, suivant moi est sans réplique. Pour la bien comprendre, jettons les yeux sur les Amalécites, nation si étendue & si nombreuse, qu'elle fut en état de résister & de disputer le passage au peuple presqu'innombrable d'Israël, & voyons aussi toute la colere de Dieu déployée contre Amalec dans l'ordre redoutable qu'il donna au Roi Saul: Allez lui dit-il, (a) marchez contre Amalec, taillez-le en pièces, & détruisez tout ce qui est à lui. Ne lui pardonnez point, & tuez tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfans, & ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux & aux anes; détruisez ses villes jusqu'aux fondemens, & ne désirez rien de ce qui lui appartient, pour riche & précieux qu'il soit, & que tout soit consumé par le feu. Décret épouvantable, & que Saül executa avec

Compara-
raison
qui sert à
établir
la pre-
miere
cause.

(a) 1. Regum cap. 14. vers. 48. & cap. 15. v. 1. &c.

tant de rigueur , qu'il n'épargna que le seul Roi Agag , pour qu'il déplorât sa disgrâce & celle de son Royaume. Il réserva aussi ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux , dans les meubles & les habits , quoique Dieu le lui eût expressement défendu , ce qui déplût si fort au Seigneur , qu'il priva Saül de son Royaume, & le malheureux Agag fut coupé par morceaux sur l'heure même. Il paroît donc que la Nation Amalécite fut détruite comme aucune Nation ne l'a jamais été. Je passe sous silence les autres peuples que Dieu détruisit par la main de Josué dans la terre promise , pour les châtier de leurs crimes. Cependant l'heure de la mort de Saül arrive , il se jette sur la pointe de son épée , & comme il ne pouvoit mourir , il se retourne , & apperçoit un homme à qui il demande qui il est ? Je suis Amalécite , lui répond-il : *Amalecites ego sum.* Comment peus-tu être Amalécite , puisque lorsque ta Nation a été détruite , Agag seul qui

Première
cause,
la fuite
volon-
taire.

avoit sauvé sa vie , a été depuis coupé par morceaux ? Il en donne la raison : *Filius hominis advena Amalecita ego sum* , je suis fils d'un étranger , d'un Amalecite , ce qui revient au même que s'il eût dit : il est vrai , Saül , que la guerre que tu nous as faite , a détruit comme un feu dévorant tous les hommes de ma Nation , mais plusieurs , tant hommes que femmes , ont cherché leur salut dans la fuite , & je suis fils d'une de ces familles qui s'exilèrent de leur patrie : *Filius hominis advena* , &c.

Autre
compara-
ison.

Comme donc une rivière ne sauroit tarir , quelque quantité d'eau qu'on en tire , tant que sa source subsiste , de même , tant qu'il reste dans une Nation des hommes & des femmes , quand le nombre en seroit aussi petit que celui des huit personnes qui composoient toute la famille de Noé , lorsqu'il entra dans l'Arche , tant , dis-je , que cette source de nouvelles générations subsistera , il est impossible qu'une Nation s'anéantisse. Elle

pourra diminuer, je l'avouë, mais tant que la source subsistera, il peut-arriver, & il arrive en effet, que le lit inférieur de la rivière reste sans une goutte d'eau, parce qu'en la saignant près de sa source pour qu'elle arrose les campagnes, le terrain où elle couloit reste entièrement à sec; mais on ne peut pas dire que l'eau manque, elle a seulement pris une route opposée. C'est-là justement l'image de ce qui s'est passé par rapport aux Amalécites & aux Indiens de *Cuba* & des autres Isles Antilles, & en gardant la proportion requise, par rapport aux Indiens de la nouvelle Espagne, du Pérou & de la Terre-Ferme : les guerres ni les pestes ne les ont point détruits dans un endroit, ni n'ont point diminué leur nombre dans un autre, ces fléaux ont contribué à leur diminution, les ayant obligés de se transporter dans des pays éloignés pour s'en garantir, & en effet on voit de nôtre tems des familles qui s'absentent à l'occasion des dettes

Motifs
qui obligent les
Indiens
à s'absen-
ter.

qu'elles ont contractées , d'autres qui s'exilent à cause de leurs querelles personnelles , ou par crainte du poison , & d'autres par un effet de leur paresse naturelle , & c'est-là la principale cause de la disette des Indiens dans les Isles susdites , & de leur diminution dans les Royaumes de l'Amérique.

La seconde cause principale est telle , que peu de gens y ont pensé ; & si je ne la connoissois certainement , & que je n'eusse point trouvé d'autres Missionnaires qui l'ont connue , sans avoir le moindre doute sur ce sujet , je ne me hazarderois point à la publier. Je suis cependant obligé de le faire , pour sauver l'honneur de ma Nation , & pour apprendre à tout le monde que le manque total d'Indiens dans les Isles dont j'ai parlé , & la diminution des autres Américains , ne viennent point de la rigueur des Espagnols , mais du génie extraordinaire des Indiens , aux résolutions desquels je ne nie point que quelque Espagnol ne

Seconde
cause
princi-
pale de
la réca-
dence des
Indiens.

puisse avoir donné lieu , comme je l'ai dit plus haut , mais le mal a des racines plus profondes.

Avant de passer plus avant , je suis bien aise de rappeler au lecteur la conduite insensée de Pharaon , & le Décret inhumain (a) qu'il avoit donné pour diminuer le nombre des Hébreux dans son Royaume , ordonnant aux sages femmes de faire mourir tous les enfans mâles qui naîtroient , & de ne laisser vivre que les filles. Ce Prince étoit dans l'erreur , c'étoit contre les filles qu'il devoit donner ce cruel Décret , puisque devenant meres , elles servoient à perpetuer l'espèce ; car , comme je l'ai dit ci-dessus , une rivière ne sauroit tarir , tant que sa source subsiste , de même qu'un arbre subsiste toujours , pour grand que soit le nombre des branches qu'on en coupe , tant que ses racines restent en terre.

Les femmes de l'Amérique employent un moyen infiniment plus sûr pour parvenir à cette fin détes-

(a) Exod. cap. 1. vers. 15. & 16.

Résolu-
tion cru-
elle des
femmes
des In-
diens.

Il n'en
est pas
de mê-
me dans
les Phi-
lippines.

table , soit qu'il leur ait été dicté par leur mélancolie , ou par le chagrin qu'elles ont de voir leur país occupé par des étrangers , soit , comme quelques-unes le disent , pour ne point mettre des enfans au monde pour les étrangers. Quoiqu'il en soit , il est constant qu'un grand nombre d'Indiennes se rendent stériles par l'usage de certaines herbes & de certaines boissons. Je dis un grand nombre , parce que si toutes tenoient cette conduite , il y a déjà long-tems que l'Amérique seroit entièrement dépeuplée. Toutes n'employent pas ce moyen , & la preuve en est , qu'il y a plusieurs Provinces , & nommément les Philippines , où le nombre des Indiens est infini. J'ai dit que plusieurs étoient dans le cas , parce que j'en ai la preuve en main , & dès qu'on est assuré que la chose s'est passée dans une Province , on peut en conclure sans témérité qu'elle est arrivée dans d'autres , où le même motif subsiste.

Voici deux raisons qui ne permet-

rent point de douter que la stérilité des Indiennes ne soit volontaire. On les trouve d'autant plus convaincantes, qu'on les examine avec plus d'attention. Je dis en premier lieu, que plusieurs personnes de jugement ont observé que dans les endroits où le nombre des Indiens diminué visiblement, on trouve plusieurs femmes qui n'ont point d'enfans, & qui sont entièrement stériles, & ce sont celles qui sont mariées avec des Indiens. D'un autre côté, on voit dans les mêmes Cantons & dans les mêmes Colonies, que toutes les Indiennes mariées avec des Européens, des *Métis*, des *Quarterons*, des *Mulâtres*, des *Zambas*, & même avec des Nègres, sont si fécondes, & mettent un si grand nombre d'enfans au monde, qu'elles ne le cèdent point aux femmes Hébreûs, qui avoient la postérité la plus nombreuse. Qui est-ce qui ne sera pas surpris d'une différence si remarquable entre des femmes qui habitent le même païs, & qui vivent

Deux
 raisons
 sur les-
 quelles
 on fonde
 ce senti-
 ment.

Elles
sont stériles
lors
qu'elles
se maria-
ient a-
vec des
Indiens,
& pour-
quoi ?

dans le même climat ? Quelle peut être la cause de cet effet , & en quoi cette différence consiste-t-elle ? Je dis que de la différence naît la cause : la différence consiste en ce que si l'Indienne qui a épousé un Indien met des enfans au monde , ces enfans sont de basse condition , tombent dans le mépris , & s'abaissent jusqu'à servir les esclaves Nègres , comme je l'ai déjà dit , ils tombent dans l'abattement , par un effet de leur bassesse & de leur timidité naturelle , & sont obligés de payer un tribut , qui , bien que léger , ne laisse pas de leur être insupportable. Je ne veux point mettre de pareils enfans au monde , disent les Indiennes des Isles *Mariannes* , ou si elles se résolvent à en faire , ainsi que me l'a assuré le Pere Benoit de Moya , Missionnaire Capucin , de la Nation des *Guayanos* , elles se bornent à leur première couche , & prennent des herbes pour se rendre stériles. Il est certain que la stérilité volontaire , lors sur-tout qu'on se la pro-

cure par de semblables moyens, est un crime détestable contre la loi de Dieu, & extrêmement contraire au bien du genre humain : mais on ne peut nier qu'il n'y ait des maux qui par eux mêmes, ou par la crainte qu'ils causent, ne soient infiniment plus grands que la stérilité, prise simplement comme telle, en tant qu'elle nous prive d'enfans ; & c'est dans ce sens que J. C. dit aux filles de Jerusalem : lorsque le malheur que je vous prédis arrivera (a) on appellera heureuses les stériles, & les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mamelles qui n'en ont point nourri. C'est encore dans ce sens qu'Isaïe (b) excite les femmes stériles à louer Dieu, & que l'Apôtre (c) exhorte celles des Galates à faire la même chose, parce qu'au tems de la tribulation elles ne sentiront que leur propre malheur, & n'auront point le chagrin de voir souffrir leurs enfans.

La crainte d'un mal en occasionne une infinité d'autres plus dangereux.

(a) Luc. cap. 23. vers. 29.

(b) Isai. cap. 54. vers. 21.

(c) Galat. cap. 4. vers. 21.

Pour revenir à mon sujet , il est constant que les femmes qui n'épousent point d'Indiens , & qui se marient à des hommes d'un rang supérieur , sont extrêmement fécondes , pour peu que leur mariage soit avantageux. Celles-ci multiplient avec la fécondité dont j'ai parlé , pour la raison contraire , savoir , parce que leurs enfans ne sont point réputés Indiens , & qu'ils ne sont pas mis au nombre des tributaires , parce qu'ils changent de couleur & de forme , & qu'ils sont plus estimés que les Indiens. On voit par l'Histoire des Isles *Marianes* (a) que les familles Indiennes y étoient en si grand nombre , que quoi qu'elles ne soient pas d'une grande étendue , il y avoit des Isles où l'on comptoit , 180 Villages , & d'autres où il y en avoit 190 , & cependant , comme me l'ont assuré les Procureurs Généraux [a] de la Province des Philippines , dont les *Mariannes* , dépen-

Les Indiennes qui ne se marient point avec les Indiens sont fécondes , & pour-quoi.

(a) Histor. Marian. in Vita. V. P. Sanvitores.

dent , des quatorze Isles qu'elles contiennent , il n'y en a que deux d'habitées , & encore n'y compte-t'on que 2700 habitans , y compris les Soldats de la garnison , les *Métis* , & les *Quarterons* provenus des Soldats & des autres étrangers qui ont épousé des femmes du Païs , lesquelles sont extrêmement fécondes ; au lieu que celles qui se marient avec les Indiens sont stériles & n'ont presque point d'enfans. Pourquoi n'en sera-t'il pas de même des familles qui peuploient les Isles Antilles ? vû qu'il y a une difference remarquable entre celles des Antilles & celles des *Mariannes* : Premièrement , les familles des Isles Antilles furent assujetties par les armes , au lieu que celles des *Mariannes* , ne se sont renduës qu'aux lumières de la foi. En second lieu , les Indiens qui s'étoient révoltés dans les Isles de *Cuba* & d'*Hispaniola* , furent domptés par les armes , & subirent le

Les Isles de Barlovento avoient plus de motifs que celles des *Mariannes*.

(a) Les Peres Joseph Calbo , & Joseph Bejerana.

châtiment qu'ils avoient mérité, Dans les révoltes que les Chinois suscitèrent dans les *Mariannes* à l'occasion de leur fausse doctrine, les Espagnols se contenterent de se tenir sur la défensive, ne pouvant leur résister à force ouverte ; de sorte que tous ces troubles s'apaisèrent par l'entremise des Missionnaires, & dans le cas où l'on fut obligé de les châtier, on en fut quitte pour faire périr les Chefs, & tous les autres se soumirent sans résistance ; de sorte que les habitants des *Mariannes* ont moins sujet de haïr les Espagnols, que ceux de *Cuba* & de *St. Domingue*, qui ont été traités avec plus de rigueur que les autres, comme étant auteurs de la révolte. Si donc les premiers, ayant si peu de motifs de se plaindre d'eux, ont dépeuplé douze de leurs Isles au moyen de la stérilité à laquelle leurs femmes se sont condamnées, pourquoi ceux des Isles Antilles n'auront-ils pas fait la même chose ; C'est-là une des causes de la diminution

des Américains, laquelle est plus ou moins grande, selon que la Nation est plus ou moins féroce & opiniâtre; cependant elle n'est point universelle, puisque nous en voyons d'autres qui augmentent tous les jours, ainsi que je l'ai déjà dit.

Une autre cause qui contribuë visiblement à la diminution des Indiens, est la fuite des familles; dont les unes se retirent dans des Païs lointains, souvent pour des sujets légitimes, & souvent aussi par des craintes mal fondées & par pure inconstance. C'est-là la cause principale du déchet des Indiens dans les Provinces de l'Amérique qui sont soumises au Roi d'Espagne, sur tout dans les Isles Antilles, car je suis fortement persuadé que c'est de-là que les *Caribes* insulaires ont passé dans la Terre-Ferme de *Paria*, à *Ste. Marthe*, à *Cabo de Vela*, dans le *Golfe Triste*, à *Berbis*, *Corentin*, *Surinam*, sur la côte de *Cayene*, & sur l'*Orénoque*. Tous ces Païs sont habités par les *Caribes*, & ils y sont en si

Cette diminution n'est pas la même chez tous les Indiens, & elle varie selon leur génie.

Seconde cause de la diminution des Indiens,

grand nombre , que ceux même qui l'ont vû ont peine à le croire.

Je vais finir ce Chapitre , pour ne point m'éloigner de la brièveté que je me suis prescrite en commençant cet Ouvrage. J'ajouterai donc à la raison que j'ai alleguée ci-dessus , ou j'ai établi la certitude de cette rétraite par l'exemple des Amalécites , la raison suivante. Tout le monde sait que les Isles de *Barlovento* s'appelloient *Canibales* (a) , parce que la plupart étoient habitées par les *Caribes* ; & aujourd'hui même il y en a trois dans lesquelles ce Peuple se maintient encore ; mais il est si cruel & si inhumain , que Ferdinand & Isabelle (b) ont ordonné de le traiter en esclave , vû l'impossibilité , où on est de le réduire par voye d'accommodement. Outre ces trois Isles , qui sont peu éloignées de la Martinique , ils occupent encore une partie de l'Isle de la Trinité

Cruauté
des Ca-
ribes.

(a) Journal de l'Amiral Colomb.

(b) Herrera Decad. 1. Lib. 6. Cap.
20.

de *Barlovento*, qu'ils ont infectée de leurs barbares coutumes. Je regarde ces *Caribes* insulaires comme une trace qui nous montre le chemin qu'ont tenu la plupart des *Caribes* de ces Isles pour venir s'établir sur les côtes de la Terre-Ferme & dans l'intérieur du Pais, & ce qui me le fait croire, c'est comme je l'ai dit ci-dessus, le petit nombre de familles & la multitude de langues qui ont cours parmi les autres Nations qui habitent ces côtes, & les environs des Rivières qui s'y rendent; au lieu que les *Caribes* occupent une vaste étendue de Pais, possèdent plusieurs Capitaineries & plusieurs Colonies, où l'on ne parle qu'une même langue, & où l'on remarque le même génie, & la même férocité. Tout cela, dis-je, prouve la multitude de *Caribes* insulaires qui ont passé sur ces côtes, à quoi l'on peut ajouter le penchant qu'ils conservent pour la Navigation & qui est naturelle aux insulaires, car ces peuples sont si adroits dans cet art,

Voyages
fréquens
des *Caribes*, qui
habitent
les côtes
aux Isles
Antilles.

qu'avec des simples Pirogues , ils se mettent en pleine Mer , perdent la terre de vûë , & arrivent à la Martinique & dans les autres Isles Antilles , d'où ils reviennent dans la Terre-Ferme , sans craindre de faire naufrage , pratiquant aujourd'hui ce que Colomb rapporte dans son Journal , & c'est que lorsqu'une vague vient à renverser leur Pirogue , ils la remettent une seconde fois à flot , ils nagent dans le Golfe , se servant des pieds pour nager , & des mains pour faire la manœuvre.

Les *Caribes* navigent avec beaucoup de dextérité.

Ce voyage & cette façon de naviger est si ancienne chez eux , qu'il y a tout lieu de croire qu'elle leur a été transmise par ceux qui passèrent les premiers des Isles dans la Terre-Ferme ; & ce qui le prouve , c'est que ceux-ci , de même que les *Colorados* , (on appelle ainsi les *Caribes* qui habitent les trois Isles dont j'ai fait mention) sont également hautains , indomptables & avides de chair humaine , & qu'ils haïssent également les Es-

pagnols , ce qui les oblige à leur faire tout le mal qu'ils peuvent. Ils maltraitent également les Missionnaires & tous les Indiens qui sont amis de notre Nation , enlevant leurs femmes & leurs enfans , & se nourrissant de chair humaine , coutume qui étoit en usage dans les Antilles , (a) & qu'ils suivent encore aujourd'hui à l'égard des peuples de l'*Orénoque* , qui sont sans défense , & des Missionnaires qui exposent leur vie pour garantir celles de leurs Oüailles ; d'où l'on voit que les *Caribes* , en passant dans la Terre-Ferme , y ont conservé la même inhumanité & la même férocité que dans leurs Isles Antilles.

Cruauté
& insolence des
Caribes.

Cette retraite , qui est appuyée sur des preuves si solides , & autorisée en grande partie par Herrera , (a) paroît encore plus certaine , lorsqu'on considère la facilité

(a) Herrera Decad. 10. Lib. 10. Cap. 16.

(a) Herrera Decad. Lib. 6. Cap. 10. & le Journal de Colomb , & plus clairement Déc. 1. Lib. 3. Cap. 17.

avec laquelle les Indiens, sur tout ceux de l'Amérique Méridionale, passent dans des Païs inconnus pour les plus légers motifs, & souvent même sans en avoir aucun.

On auroit cependant tort de regarder ces sortes de retraites comme une apostasie, puisque, comme je l'ai dit dans la première partie, les Indiens ne s'enfuient point faute de foi, mais par crainte, par légèreté & par un excès de paresse, qui les porte à fuir le travail lors même qu'il tourne à leur avantage.

Conclu-
sion de
cette
Disserta-
tion.

Les choses étant telles qu'on vient de le dire, j'avoie que la guerre, la peste & les impôts, peuvent contribuer à la diminution des habitants dans les Païs où on l'apperceoit, & qu'elles peuvent avoir contribué en partie à la dépeuplation des Antilles; mais je soutiens de nouveau, que les deux principales causes de ce déchet ont été la stérilité volontaire des femmes de l'Amérique, & la retraite des familles dans d'autres Provinces,

dont les unes sont connuës & possédées par les Espagnols, & les autres inconnuës & indépendantes. Les Indiens du *Chili* peuvent s'enfuir par des chemins qui ne sont connus que d'eux seuls, & se retirer de l'autre côté de la Rivière de *Barbarana* & de *Biobio*, & s'enfoncer dans le País des Indiens *Araucanos*, des *Patagons* & des habitans des Terres Magellaniques; les mécontents de Buenos Ayres, du Paraguay & du Tucuman, peuvent se retirer dans le fameux *Chaco*, & dans plusieurs autres endroits qui sont à leur portée. Les Indiens du Perou, en traversant la partie des Andes, qui est vers le Nord, sont sûrs de n'être point découverts, quelque soin qu'on se donne de les chercher. Ceux de la Province de *Quito* & de *Santa Fé* & des autres País de la Terre-Ferme, ont dans leur voisinage une infinité de peuples Gentils chez lesquels ils sont assurés de trouver un azile. Ceux de la Nouvelle Espagne n'ont pas des retraites aussi commodes dans

Facilité
que les
Indiens
trouvent
à s'en-
fuir, &
les re-
traites
qu'ils
trouvét.

leur voisinage, mais les mécontents trouvent toujours le moyen de se sauver. Je suis persuadé que c'est dans ces retraites que se tiennent cachés les Indiens qui manquent dans les Païs connus, & nous devons adresser à Dieu des ferventes prières pour leur salut.

Dieu veuille que ces Nations aveugles ouvrent un jour les yeux à la lumière de l'Evangile & obtiennent le fruit de leur rédemption par l'entremise d'un grand nombre de Missionnaires zélés. Puissions nous, Seigneur, voir l'heure, où détournant les yeux de votre Juste colère des coutumes perverses & des erreurs de ces Gentils, vous daigniez les fixer sur les précieuses plaies de votre Fils Unique, & sur l'amour infini qui lui a fait offrir son sang & sa vie en holocauste, pour que toutes les Nations & tous les peuples de la terre rendent à votre Divine Majesté les louanges, l'honneur & la gloire qui lui sont dûs.

F I N.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le troisième Volume.

CHAP. XXXVII. *Du Poison mortel appelé Curare. Sa composition & son activité.* Pag. 1

CHAP. XXXVIII. *Autres Poisons funestes : leur activité. Précaution avec laquelle les Indiens s'en servent. Manière dont je les ai découverts.* 19

CHAP. XXXIX. *Serpens vénéreux qu'on trouve dans ces Pais.* 31

§. I. *Du Serpent monstrueux appelé Buio.* ibid.

§. II. *Reflexions sur le Chapitre précédent, & preuves de ce qu'on y avance.* 44

§. III. *De la vertu attractive du Buio.* 52

Tome III.

P

T A B L E

§. I V. De l'action , ou de la vibration des éfleuves. 53

§. V. De la force attractive du souffle du Buio. 58

§. V I. On continue d'examiner la vertu attractive du Buio. 66

§. V I I. De quelques autres Couleuvres vénimeuses , & des rémèdes qu'on a trouvés contre leur vènin. 73

§ V I I I. Autres Couleuvres mal-saisantes , & rémèdes contre leur vènin. 74

CHAP. X L. Insectes & Reptiles vénimeux. 94

CHAP. X L I. De quelques autres Insectes extrêmement vénimeux. 109

CHAP. X L I I. Poissons vénimeux & voraces. 123

CHAP. X L I I I. Des Caymans ou Crocodilles. Vertu de leurs dents. 140

CHAP. X L I V. Manière dont les Indiens cultivent leurs terres. Fruits qu'ils en tirent. 166

CHAP. X L V. Continuation du Chapitre précédent. 180

T A B L E

CHAP. XLVI. Arbres fruitiers
que cultivent les Indiens ; herbes &
racines médicinales que produisent
leurs champs. 199

CHAP. XLVII. Métairies des
Indiens. Différentes espèces d'animaux
& d'oiseaux qu'ils prennent dans les
champs. Dommage que leur causent
les fourmis. 220

CHAP. XLVIII. Impression que
font sur ces Peuples les Eclipses de
Lune. Trouble dans lequel elles les
jettent. 242

CHAP. XLIX. Usages des In-
diens par rapport à leurs Mariages ,
à la Polygamie & au divorce. 257

CHAP. L. On examine si l'A-
mérique est plus ou moins peuplée
aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant
qu'on y eût introduit le Christianis-
me. 273

CHAP. LI. On réfute les causes
alléguées , & l'on prouve qu'elles
n'ont point occasionné la diminution
des Indiens. 287

CHAP. LII. On répond à une
Objection qu'on a faite à ce qu'on a
avancé , & l'on indique la véritable

TABLE

*cause de la diminution des Améri-
quains.*

310

Fin de la Table du troisiéme & dernier
Volume.

